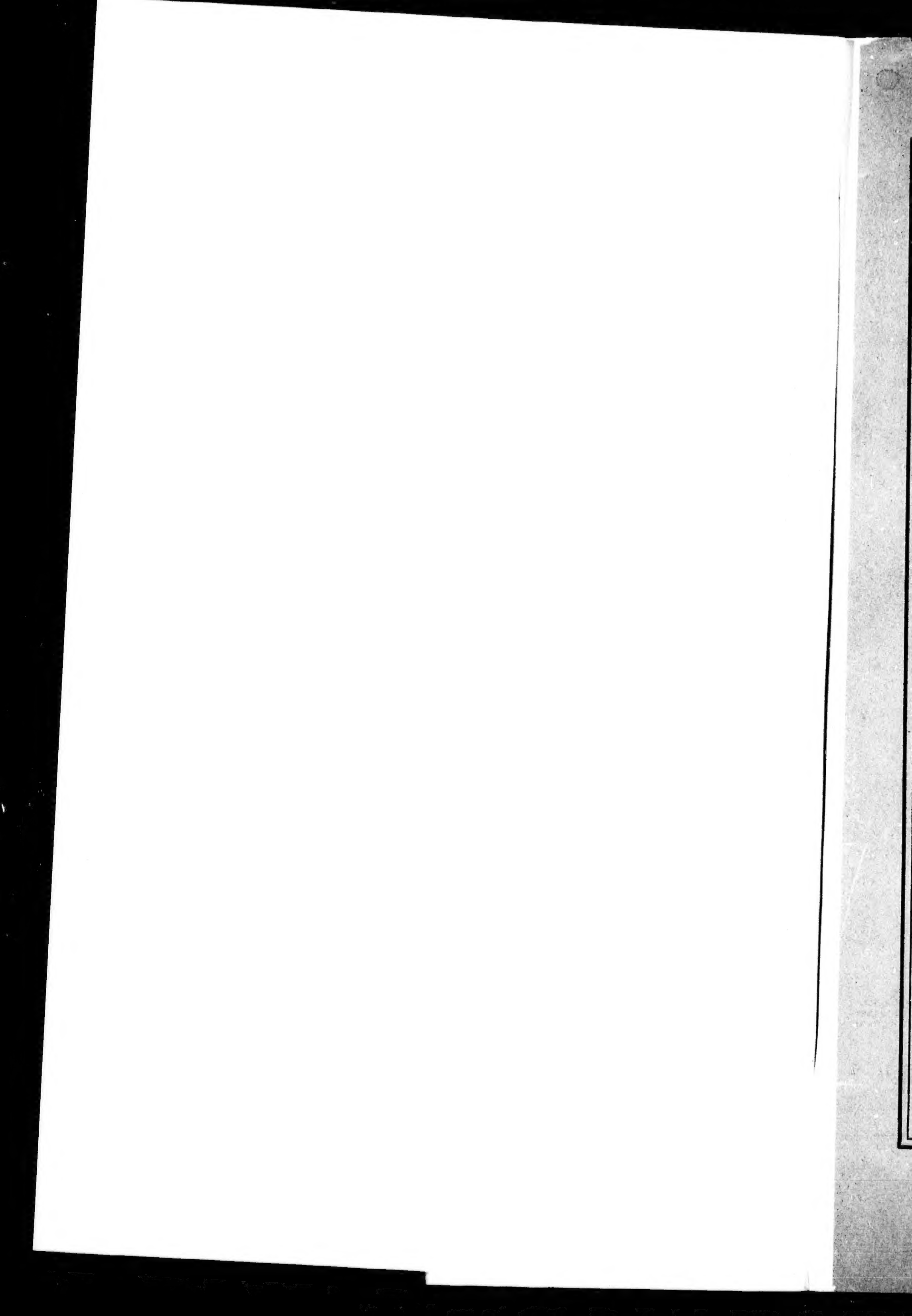


COLONISATION

LE NORD

PAR

B. A. T. DE MONTIGNY

A VENDRE AU BENEFICE DE L'ŒUVRE DE LA COLONISATION

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DE "L'ÉTENDARD," 37 RUE ST-JACQUES

1887

COLONISATION

LE NORD

PAR

B. A. T. DE MONTIGNY

A VENDRE AU BENEFICE DE L'ŒUVRE DE LA COLONISATION

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DE L'ETENDARD, 37, RUE SAINT-JACQUES
1886

141

À Monseigneur

EDOUARD CHARLES FABRE,

Archevêque de Montréal.

L'Auteur dédie cet humble travail comme faible hommage rendu au dévouement de Sa Grandeur à la cause de la colonisation.

Je dois aux lecteurs d'expliquer que cet opuscule ayant été noté en 1884, il existe beaucoup de changements dans l'état des lieux décrits depuis cette époque. Le chemin de fer projeté est devenu une presque réalité, puisque la ligne est tracée et beaucoup de travaux préliminaires exécutés.

Le Nominingue a aujourd'hui un couvent sous la direction des Révérendes Sœurs Marianites; la Sœur Archambault, fille de M. le notaire Archambault, de Varennes, en est la première supérieure.

J'ai constaté à mon dernier voyage que plusieurs Français s'y sont établis et qu'ils y font de bons colons. Le Rev. M. Plantain, aujourd'hui de l'archevêché d'Ottawa, y a introduit des colons des contrées montagneuses de France, et leur présence ne peut qu'être utile à nos concitoyens, qui apprendront d'eux les avantages de l'élevage, ressource principale des pays de montagnes, éloignés des marchés. Je dois mentionner spécialement l'établissement au Nominingue d'un jeune Français distingué, M. d'Hallewyn, qui, par sa position, ses qualités, et son dévouement, peut rendre de grands services à ses compatriotes et à la colonie, de Mademoiselle O'Keefe, dont le dévouement pour la cause de l'éducation est traduit par des œuvres qui resteront.

En visitant de nouveau ces cantons du Nord, dont le sol est si avantageux, nous ne pouvons nous empêcher de faire les réflexions suivantes :

Si au lieu de se tasser dans les villes où cet encombrement cause des crises si sérieuses et où la fabrication exagérée inonde les marchés, les gens se lançaient dans la forêt pour y tailler des héritages à leurs enfants, combien l'agriculture en profiterait et combien s'augmenterait le bonheur du peuple.

Les hommes sérieux ont compris les bienfaits de la colonisation. Les gouvernements ont écouté les représentations du clergé, qui y voyait un puissant moyen de servir le pays et la religion. En effet, c'est travailler à la moralité du peuple que de l'éloigner des grands centres où il s'étiole, pour le fixer sur des terres, où il conserve même

les traditions de sa race. Le Canadien semble destiné pour l'agriculture. Et certes ! c'est une grande et noble vocation. De fait, c'est l'art considéré dans tous les pays comme le plus digne et le plus noble.

Qu'on laisse plutôt aux étrangers la fabrication des produits, mais qu'on garde pour les vrais Canadiens le privilège de produire ce qui fait l'objet du commerce et de l'industrie. Manufacturer, c'est d'un homme ; produire, c'est participer à l'œuvre de Dieu, c'est presque divin. D'ailleurs il est de la plus grande importance que la race française s'empare du sol, et il n'y a qu'en s'emparant de la terre qu'on s'y implantera et que la nationalité poussera de profondes racines. Aussi voyons les nationalités qui ne se livrent qu'à l'industrie, elles ne sont que des peuplades à peu près nomades. Elles vivent ici, elles vont mourir là-bas. Les enfants quittent la maison où a vécu leur père, et ils n'y reviennent que pour y vendre jusqu'au dernier meuble témoin de leur jeunesse. C'est surtout les comtés avoisinant les étrangers qui doivent être le point principal de la colonisation. D'abord parce-qu'ils servent de place d'observation d'où la population peut s'étendre et s'emparer du sol voisin, puis parce que les groupes ainsi placés forment un cordon à travers lequel les étrangers ne passent que difficilement, ne consentant pas à s'isoler.

Quant à la Vallée d'Ottawa elle est particulièrement invitante sous ce rapport comme sons le rapport de sa fertilité et de ses ressources industrielles.

Aussi M. Rameau, qui regarde loin, dit-il en parlant de cette vallée : " Au premier abord, les vastes régions désertes qui s'étendent au Nord du Saint-Laurent, dans le haut bassin de l'Ottawa, et qui se prolongent au Nord des grands lacs pour atteindre les immenses territoires du Nord-Ouest, semblent être des pays infertiles et glacés, qui se refusent à toute exploitation profitable. Il n'en est rien cependant, la limite où peut s'arrêter le travail utile de l'homme est encore bien reculée vers le nord, mais ces contrées froides et d'un abord difficile, couvertes de neige une partie de l'année, ne séduisaient ni les émigrants européens ni ceux des Etats-Unis ; ils préféraient les vastes plaines de l'Ouest avec leurs grandes voies navigables, leur climat tempéré et leur culture plus aisée. Ces émigrants d'ailleurs auraient été peu capables d'affronter cette rudesse du sol et de la température ; le peu d'entre eux

qui se dirigent vers ces parages s'en dégoutent promptement et les quittent presque toujours pour descendre vers une zone plus chaude.

Deux races européennes seulement ont paru aptes jusqu'ici à cette colonisation : les Ecossais et les Canadiens ; mais les premiers, que rien n'attire particulièrement dans ces contrées, suivent généralement le courant qui porte les émigrants plus au sud ; et l'Ecosse ne pouvant fournir qu'une émigration assez restreinte, il en résulte qu'un très petit nombre d'Ecossais seulement ont pris cette direction. Ces immences espaces semblent donc être destinés à l'expansion des Canadiens-français, et c'est là le théâtre que la providence parait avoir réservé à leur action. Là, pourront tranquillement s'étendre leurs enfants sans que de longtemps encore aucuns émigrants étrangers viennent se mêler à eux, et jusqu'aux limites de la culture possible ils pourront se développer en paix, avec leur langue, leur caractère propre et toutes leurs habitudes."

Si aujourd'hui on parcourt les groupes de colons répandus jusqu'à la Lièvre et jusqu'à la Gatineau, on y remarque que les prévisions de M. Rameau se sont accomplies, et que les quelques émigrants étrangers qui se sont établis dans nos cantons du Nord, semblent abandonner ces contrées où ils ne peuvent guère résister à la rigueur du climat.

Nous y gagnons, nous, par la virilité de notre race, qui marche sûrement à la conquête du territoire tracé par nos ancêtres.

LE NORD.

I

Voici l'été qui arrive au pas gymnastique. Il devient de mode, et même de nécessité pour les constitutions délicates, d'aller faire halte à la campagne. Il y a de la distinction à y passer la belle saison. En vérité c'est bien propre à se reposer du bruit des villes, du tracas des affaires et de l'atmosphère de l'industrie.

C'est encore une question de savoir où aller. Ne faut-il pas d'ailleurs consulter sa tendre moitié, qui doit, en cette matière, avoir voix au chapitre. C'est bien légitime, certes ! Car s'il y a quelqu'un qui ait besoin de respirer l'air pur, de s'inspirer au spectacle de la belle nature, c'est bien la femme, la mère de famille qui, durant toute l'année se consume aux soins de l'intérieur, se dépense au bonheur de ses enfants.

Mais j'ai peine à croire que les *places d'eau* soient de nature à reposer l'esprit, calmer les nerfs et faire jouir pleinement des délices que l'on cherche loin des soucis et des inquiétudes. Ce n'est pas là, ce me semble, que l'on peut se mettre à l'aise et laisser les marmots prendre leurs ébats dans les prés, dans les champs, dans les bois.

Comment se fait-il que tous les ans, les personnes qui vont *aux eaux* jurent, en bouclant leurs malles pour revenir, qu'on ne les y prendra plus.—Que de fatigues, en effet, pour aller, tous les ans avec une famille, se baigner... où il n'y a pas toujours de l'eau ; s'il faut surtout y amener une demi douzaine de fillettes, ça devient une question d'état. Or l'on sait comment ces débats se terminent sous une monarchie tempérée comme celle du conjungo, où l'opposition est armée de toutes les forces de la faiblesse.

La scène du départ pour les eaux a ses avents pendant lesquels toute la maisonnée est sur le qui vive : depuis la prétentieuse modiste jusqu'à la modeste servante. Le chat même de l'établissement voit avec inquiétude s'éloigner souris et rats, faute d'aliments pour les y retenir.

Et le mari ! le pauvre mari ! qui court essouflé chez le marchand de malles, chez le cordonnier, chez... à peu près tous les industriels de la ville. Ah ! par exemple, c'est madame qui se charge des toilettes, et rendons-lui cette justice, qu'elle ne laisse au mari qu'à en payer la note.

Petit item pour celui qui sous ce régime constitutionnel joue le rôle de premier et de ministre des finances.

A ceux qui ne sont pas avides d'émotions vives... et qui n'ont pas de filles à marier, je conseille un voyage dans les cantons du Nord, où ils peuvent amener femmes et enfants... à bon marché : ce qui ne nuit pas dans le paysage.

Pour aller là, il ne faut pas grand appareil, pas de valises gigantesques ; on n'y apporte pas la crainte de n'être pas à la mode, ni l'inquiétude d'y faire des gaucheries, ni surtout les soucis d'y faire contracter à ses enfants des habitudes regrettables de luxe et de dissipation.—Par contre on y goûte des délassements réparateurs et le spectacle grandiose de la nature vierge. Encore est-il que pour jouir de ces excursions si salubres, pour profiter d'un voyage si pittoresque il faut savoir lire dans ce grand livre de la nature et interpréter son langage si simple, mais si éloquent pour ceux qui y prêtent l'oreille et le cœur.

La publication des impressions que m'a laissées une excursion dans les cantons du Nord, m'a paru propre à faire apprécier un voyage en cette partie de notre pays, à faire connaître cette région destinée à être le théâtre d'événements importants pour l'avenir de la Province de Québec, berceau de notre nationalité.

Pendant un des derniers étés j'ai voyagé dans ces montagnes du Nord qui couronnent la vallée de l'Ottawa, et, parole d'honneur, durant ce temps, il n'y a eu qu'un nuage à l'horizon, c'était de ne pouvoir faire partager les jouissances que m'offrait ce spectacle, par tous ceux qui me sont chers. Je le confesse, j'ai été attristé en m'éloignant de ces cantons incultes, de ces montagnes abruptes, de ces profondes vallées, de ces forêts vierges, de ces lacs limpides. J'ai hâte d'y retourner, mais cette fois avec ma femme, avec mes enfants. Et pourquoi pas ? On voyage maintenant dans ces contrées accidentées comme sur les chemins macadamisés des *grand's côtes*. A chaque village échelonné sur le long de la route on rencontre des hôtels bien et même très bien tenus, où l'on exerce les devoirs d'une aimable hospitalité. Et il faut le dire, c'est un assaisonnement qui sied très bien, même à la table d'une hôtellerie.

J'en donne avis, je n'ai pas le temps de mettre des formes à mon récit. Il est le fruit de notes prises à la hâte. C'est un bouquet cueilli sur le bord du chemin, sur la rive d'un lac, et dont les fleurs pour être jetées pêle-mêle, n'en seront pas moins odorantes pour ceux, bien entendu, qui ont conservé la délicatesse du sentiment.

La première précaution à prendre avant de partir pour une excursion de campagne, c'est de se choisir un bon compagnon. Et il ne sont pas si communs, ceux qui ont vos goûts, qui voient comme vous, qui apprécient comme vous. Et puis pour s'enfoncer dans ces sentiers

côtelés, il ne faut pas être trop douillet. Le dicton populaire : "Qui choisit prend pire ;" a souvent son application, car pour faire ce voyage je n'eus même pas à choisir. Et pourtant je trouvai pour m'accompagner un ami qualifié sous tous les rapports.

Un matin du mois d'août je recevais une note bien courte pour une affaire aussi importante :

LUNDI.

Je pars ce soir pour le Nominingue. Viens-tu ?

LOUIS BEAUBIEN.

Je voulus d'abord résister à la tentation. Et toute la journée cette pensée du Nominingue me revint. L'imagination s'en mêla. Et quand je vis que l'idée prenait de l'empire j'y fis consentir la raison : je n'avais pas pris de vacances l'année précédente ; l'air des montagnes me serait favorable ;... j'allai jusqu'à croire que mon voyage serait utile à la colonisation ! ! ! Où les prétentions vont-elle se nicher ?

Mais la raison déterminante, c'était l'occasion de faire le voyage avec un ami qui était avec moi en communauté d'idées. Ce fut le trait comme disent les épiciers.

Je n'avais que quelques heures pour me préparer. C'est peu, car, on a beau dire, il faut, pour un voyage de quinze jours, se précautionner de petits riens qui contribuent à rendre l'expédition agréable. Et c'est singulier comme ces petits brimborions, en apparence insignifiants au départ, prennent de l'importance en s'éloignant. On me l'avait prédit. Et je conseille à ceux qui s'enrégimentent dans une escouade de touristes, de consulter leur femme, s'ils en ont une, dans la préparation de leur équipement. Quand on part, on ressemble à un soldat qui lève le camp et qui se débarrasse de tout fardeau pesant.

C'est un autre refrain quand on dresse la tente. Quand on fait son sac on dit : Ah ! bah ! ceci est inutile, je m'en passerai bien. Mais quand on campe : Ah ! si j'avais ceci. Ah ! si j'avais cela !

Heureusement que mon camarade avait de tout. Quel arsenal ! Fusils, munitions, appareils de pêche, toile de tente, couvertures, batterie de cuisine, garniture de table, articles de toilette, thé, café, biscuits, pommes sèches, jambon, saucissons et saucissettes, patati, patata.

Je me moquais de ce lourd bagage d'anglais touriste, et je me vantais d'être réduit...... à ma plus simple expression.

C'était en gare que je faisais cette réflexion. Aussi ce jour-là, j'avais une dent contre les fils de la fière Albion. Je venais de constater que ces braves anglais de la Compagnie du Pacifique n'avaient pas même eu la délicatesse de mettre une seule affiche en français, dans leur gare des casernes, où les trois quarts et demi des voyageurs qui s'y embarquent

sont canadiens-français. On est bien obligé d'entrer quand même dans leur train.

J'étais irrité de cette insulte à notre nationalité quand, jetant un coup d'œil sur les rues Notre-Dame et St-Paul, j'aperçus les enseignes de plusieurs boutiques tenues par des canadiens-français, écrites en jargon anglais. Alors je me suis dit: " On a ce qu'on mérite, parbleu! Les Anglais, après tout calculent sur notre indifférence; ils exploitent notre apathie... j'allais dire notre bêtise." Mais à présent que j'ai réfléchi à la chose, je constate qu'il y a pire que cela :... c'est par calcul et pour plaire aux Anglais qu'on consent ainsi à se donner un humiliant soufflet, et à faire voir aux étrangers qu'on n'a point ici d'importance. On donne par là à notre ville si française un cachet qui en déguise la physionomie.

Réflexions d'entrepôt faites, en voiture. Tut, tut. Et d'une et de deux, nous voilà partis. Et par un beau temps, je vous l'assure.

Il était cinq heures et demie du soir. Cinq heures et demie, en été, à la ville, c'est l'heure où les bureaux se vident, où chacun court prendre le bateau, le train, l'omnibus pour se diriger qui à Longueuil, qui à Laprairie, qui au Sault-aux-Récollets, qui à Ste-Rose, qui à Ste-Anne de Bellevue et à vingt autres délicieux endroits autour de Montréal. Cinq heures et demie c'est l'heure où le soleil prête ses derniers feux à la terre qui laisse échapper de ses traits timidement empourprés un expressif " au revoir."

Cinq heures et demie, c'est l'heure où la brise fraîche sèche les sueurs de l'ouvrier qui se prépare à quitter le travail des usines; c'est l'heure où l'eau se ride sous la roue des bateaux à vapeur et où les gouttelettes qui tombent de la rame du batelier murmurent à ceux qu'il mène que le temps s'échappe dans le gouffre de l'éternité.

Le coursier qui nous entraîne a la crinière en fumée et la gueule en feu. Il roule ses pattes cerclées sur la route ferrée. Nous sommes en croupe. Nous longeons le fleuve jusqu'à Hochelaga où les murs de granit des carrières de St-François de Sales, jetés sur le flanc des grands quais, contournent le site de la bourgade où Jacques-Cartier reçut la bienvenue de l'agouhanna huron. Nous quittons la ville, la face au soleil couchant. Nous traversons la gare d'Hochelaga, nous longeons les usines à gaz, nous traversons les carrières de St-Louis, et nous voilà hors de la cage.

II

Le matin du 7 août nous nous réveillions à St-Jérôme.

St-Jérôme, c'est l'entrepôt du Nord, la base d'un triangle de routes se répandant dans les cantons de la vallée d'Ottawa, dans ce grenier où la Providence tient en réserve, pour l'industriel intelligent, des richesses incalculables. Oui, dans le flanc de ces collines, sur la crête de ces montagnes, dans les creux de ces vallons, au fond de ces forêts épaisses, dans les eaux profondes de ces lacs il y a d'immenses richesses.

St-Jérôme, chef lieu du canton de Terrebonne, situé à 33 milles de Montréal, est une petite ville coquette. Il y a quelque soixante ans, elle s'est assise souriant à l'avenir, sur les bords de la rivière du Nord qui prend sa source dans les lacs de Doncaster et de Beresford, et qui se jette dans l'Ottawa.

A cette époque où Mr. de Montigny, le premier colon du Nord, établissait un comptoir pour la traite des pelleteries avec les Iroquois du Lac des Deux-Montagnes qui venaient y faire la chasse, il n'y avait sur les bords de cette rivière que des forêts épaisses. L'indien y poursuivait l'orignal, le caribou et l'ours ; il y traquait le castor, la marte et le vison ; et les colons qui survinrent durent faire acte de grand courage pour y planter leur tente.

St-Jérôme, incorporé en village en 1856, faisait autrefois partie de la paroisse de Ste-Anne, située dans la seigneurie de Terrebonne. Cette seigneurie de Terrebonne, devenue plus tard la propriété de l'hon. Masson, père de notre Lieutenant-Gouverneur actuel, ci-devant dans le comté d'Effingham entre la seigneurie de Blainville et de LaChenaie, la rivière Jésus et les cantons d'Abercrombie et Kilkenny.

La première concession de la seigneurie fut faite à M. Dautier Deslandes, de deux lieues de terre de front sur la rivière *Jésus* autrement appelée la rivière des *Prairies* ; à prendre depuis les bornes de la Chenaie, en montant, vis-à-vis l'Isle Jésus, sur deux lieues de profondeur. (Registre des Foi et Hommage, No. 31, fol. 143, le 13 février 1781).

Le 10 avril 1731 y fut ajoutée une lande d'égale dimension appelée Desplaines ; et le 12 avril 1753, une autre terre d'égale étendue fut ajoutée à Desplaines : formant en tout la seigneurie de Terrebonne un territoire de deux lieues de front sur six lieues de profondeur.

En 1834, par décret du 15 novembre, St-Jérôme fut érigé en paroisse canonique et se composait de l'augmentation de la seigneurie des Mille Isles et d'une partie de l'augmentation de la seigneurie du

Lac des Deux Montagnes, comprenant une étendue de territoire d'environ six milles de front sur environ dix-huit milles de profondeur.

La plupart de ses ressources sont aujourd'hui exploitées ; le chemin de fer la met en communication avec Montréal, Québec et Ottawa par le Pacifique et le chemin du Nord.

En jetant un coup d'œil sur le site exceptionnellement beau de cette ville naissante, en voyant le nombre de ses pouvoirs d'eau que nous montre la carte préparée par Mr. Malsburg, et les artères qui y font couler les produits des cantons du Nord, on ne peut douter qu'elle soit destinée à devenir une des princesses de la Puissance.

Ces espérances sont d'autant mieux fondées, qu'elle a développé graduellement ses forces physiques ; mais son développement a toujours été contrôlé par l'influence morale et intellectuelle.

Aujourd'hui, c'est une grande fille aux formes vigoureuses, qui s'avance solidement sur le chemin de la prospérité, mais le regard au ciel.

A l'heure qu'il est on y voit sur ses cours d'eau la manufacture de papier Rolland, la plus grande de l'Amérique, des moulins à farine perfectionnés, des scieries de différents genres, des machineries à préparer le bois, des fabriques d'étoffes, des cardes, des fonderies, des usines à pulpes, des manufactures de boutons, de cribles, de seaux et différents autres établissements d'industrie qui activent la vie et y attirent les habitants des localités environnantes. Aussi son marché est-il abondamment approvisionné de produits variés qu'offrent en vente les cultivateurs, en venant porter aux usines les matières premières propres à les alimenter, ou en venant faire des emplettes chez les marchands de la ville.

Mais du milieu de cette place d'affaires s'élève l'église devant laquelle le commerçant et l'industriel, le cultivateur comme le journalier se découvrent respectueusement et où tous les dimanches ils se rendent pour prier, rendre un hommage public à Dieu, chanter ensemble le Credo et recevoir les conseils de leur curé.

Jusqu'à aujourd'hui l'église a été le plus vaste des monuments de cette ville, mais le commerce commence à y élever des vastes temples et l'industrie y a de grands théâtres pour ses opérations. L'esprit chrétien ne permettra pas de laisser au second rang la maison de Dieu et déjà les plans sont faits pour une vaste basilique. Comme l'exécution en sera coûteuse, Mr. le curé, en homme pratique, attend que la ville ait pris plus de développement et qu'un plus grand nombre de contribuables y apportent leur pierre. En faisant un emprunt à faible intérêt avec un fond d'amortissement on parviendrait au même but. C'est probablement ce à quoi on se décidera quand l'église actuelle sera insuffisante aux besoins et aux aspirations de la population. E.

ce n'est certainement pas le curé Labelle qui y mettra des obstacles. Pour parler le langage des chemins de fer, celui-là a besoin de serre-frein ; mais de la vapeur il en a suffisamment.

A côté de l'église s'élève un spacieux couvent que fréquentent au-delà de trois cents jeunes filles dirigées par les Sœurs de Ste-Anne, dont la maison mère est à Lachine. Les filles de cette communauté, fondée par Messire Archambault en 1848, se dévouent principalement à l'instruction des jeunes filles, et s'occupent en même temps de former des institutrices pour tenir les écoles élémentaires dans nos paroisses.

Le couvent de St-Jérôme a été construit d'après les plans de M. Godfroi Laviolette, l'héroïque préfet du pénitencier provincial, et sous les auspices du Révérend monsieur Graton.

Trois cents jeunes filles, presque toutes destinées à faire des mères de famille, reçoivent dans les murs de cette institution une éducation solide pour l'esprit et surtout pour le cœur !

Ah ! qu'il est consolant, pour ceux qui s'intéressent à l'avenir de leur pays, de penser que les futures épouses, celles qui seront les mères des générations à venir de nos campagnes, sont formées sous l'égide des religieuses. On peut le dire, à une telle école ces filles seront autant de saintes pour l'église, autant de femmes dévouées à la patrie. Sans doute elles seront moins effarées que celles qui apprennent la danse, le patinage et la mode ; mais elles sauront prier, aimer et tenir un ménage, écrire leur langue et bien élever leurs enfants. De ces sciences les maris se trouvent bien. Il peut être très joli de voir une femme habillée comme une poupée, de l'entendre faire vibrer les cordes d'une harpe ou d'une guitare ; mais cela n'est pas toujours commode pour la classe des hommes qui sont obligés de trouver le pain de chaque jour et qui prennent une femme pour les aider à gagner la vie de la famille. Cela peut convenir à certaines classes rares de la société, mais certainement pas à la classe industrielle, commerciale ou agricole, qui a besoin d'économie pour amasser une modeste aisance sou par sou. Pour un ouvrier qui arrive en sueur le midi avec la fringale, une bonne soupe doit être plus agréable qu'un polka ou une mazurka. C'est de nature à faire déprécier l'art. On a beau dire, rien ne remplace, dans les classes travaillantes, l'harmonie qui s'élève d'un ménage où il y a de l'ordre. Or il n'y a de l'ordre que quand chaque chose et chaque personne sont à leur place. Vivent les couvents qui forment nos filles pour leur rôle. Aussi en voyant sortir du couvent de St-Jérôme ces joyeuses enfants, modestes et naïves dans leur costume simple comme leurs manières, j'ai rendu grâce à Dieu d'avoir donné à cette paroisse ces sœurs dévouées dont le pays s'enorgueillit. Voilà trois cents jeunes filles qui transmettront à au moins trois cents de leurs enfants leur foi robuste, leur patriotisme éclairé.

Ce n'est pas étonnant que le diable fasse tant d'efforts pour arracher des mains de la religion l'éducation des enfants.

Tous les ans des jeunes filles de ce couvent disent adieu au monde pour se consacrer à Dieu, pour se dévouer à l'éducation de leurs semblables. Ne serait-ce que ce seul résultat obtenu, les sacrifices qu'a faits la paroisse pour avoir cette institution seraient amplement payés.

La ville de St-Jérôme a compris l'importance de l'éducation religieuse non seulement pour les filles, mais encore pour les garçons. Et, au prix de grands sacrifices, ses habitants, invités par leur curé, le révérend M. Labelle, ont élevé un beau collège dont la direction a été confiée aux Frères de Ste-Croix, venus de St-Laurent. Ils ne sont pas inconnus du public, ces religieux de Ste-Croix, qui dirigent avec tant d'habileté et le collège commercial de St-Laurent et l'Institut de Notre-Dame de la Côte des Neiges, où de jeunes enfants de 6 à 12 ans sont élevés avec les soins les plus tendres et les précautions les plus vigilantes.

Ces instituteurs, qui arrivèrent au Canada en mai 1847, enseignent toutes les sciences usuelles, et apprennent à leurs élèves l'agriculture pratique et les métiers dont ils s'occupent eux-mêmes, comme moyen d'existence. " Leur mode d'enseignement, disait M. le Dr Meilleur, en 1860, est très apprécié, aussi, ont-ils déjà plusieurs établissements en Canada, et la demande que l'on fait de leurs services, les met à même de les multiplier davantage, à mesure qu'ils se multiplient eux-mêmes. "

Les visiteurs ont eu plus d'une fois occasion d'admirer à nos expositions provinciales les produits magnifiques que les frères de St-Laurent y ont apportés et qui les rangent parmi les personnes expérimentées. Pourquoi le gouvernement, qui dépense tant pour des écoles d'agriculture, n'utiliserait-il pas les connaissances et les aptitudes de cette communauté ou d'autres du même genre ? On a dépensé des sommes considérables pour établir la ferme modèle de Wetfield. Certes, le gouvernement a fait là acte de patriotisme. Malheureusement les sacrifices qui y ont été faits n'ont pas été récompensés. Pourquoi? Parce que les dépenses étaient trop fortes. Et elle sont inévitables dans de telles créations par des laïques. Il me semble qu'on pourrait avoir les meilleurs résultats en confiant à quelques communautés le soin d'établir de telles écoles, elles qui font surgir des institutions avec les seules ressources de leur enseignement. C'est ainsi qu'en Europe on a créé des colonies prospères et qui rendent les plus grands services à l'agriculture. Nous qui avons de si bonnes terres à distribuer dans les cantons, nous pourrions faire des arrangements avec des religieux pour faire des fermes modèles où les élèves apprendraient l'art agricole d'une manière raisonnée et pratique.

III.

Le village de St-Jérôme, dont la municipalité avait été délimitée, en 1870, par le 34 Victoria, Chapitre 34, a été érigé en ville en 1880.

D'après le recensement de 1881 cette ville naissante comptait alors 2032 habitants.

La paroisse, qui forme une municipalité séparée, en comptait alors 2566.

Les terres de cette localité sont généralement bonnes et d'une nature variée, convenant à toute espèce de culture, même à la culture des fruits, qui pourtant a été négligée jusqu'à ces dernières années.

Sur le chemin de St-Jérôme à St-Janvier on rencontre une tourbière qui peut facilement être desséchée ; elle est d'environ un demi mille de largeur et d'une superficie d'environ ⅝ de mille. On a trouvé dans plusieurs endroits, le long du chemin, que sa profondeur était de deux à dix-huit pieds, la plus grande profondeur étant vers le côté sud-est ; la profondeur moyenne est de huit pieds. Des années s'écouleront encore avant qu'on exploite cette tourbe qui brûle très bien et offre un combustible puissant, mais l'abondance du bois dans cette partie du pays fera retarder cette industrie dans laquelle les capitalistes ne trouveraient aucun profit. Si surtout le chemin de fer du Nominingue ouvre les cantons du Nord à l'exploitation du bois, pendant de longues années cette industrie forestière offrirait à l'industrie tourbière une concurrence ruineuse.

Il y a plusieurs mines dans la paroisse de St-Jérôme, mais le défaut de capitaux n'a pu encore en permettre l'exploitation. Sur la rive Nord-Ouest de la rivière du Nord, non loin du village, est une riche mine de fer que l'on avait commencé à exploiter, il y a quelques années. Une autre mine, que l'on pensait être d'argent, a aussi été travaillée, mais les ressources n'ont pas permis de réaliser les espérances qu'elle offrait.

Pour les savants, reproduisons des rapports de Logan les lignes suivantes :—

" A St-Jérôme on a trouvé, du côté de l'ouest de la rivière, une bande de calcaire cristallin ; on l'a suivie le long des bords de la rivière sur une distance d'un mille et demi, ayant la direction N. 32° E : elle est

d'une longeur d'environ 200 verges. La roche du côté de l'Est est composée en grande partie d'un feldspath triclinique ; mais comme elle renferme un mélange considérable d'autres minéraux, il ne parait pas aussi marqué que l'anorthosite de Morin.

" Les minéraux ont un arrangement réticulé, comme c'est aussi le cas pour le gneiss orthose porphyroïde. Des bandes plus ou moins foncées sont parallèles les unes aux autres, et les nuances sont produites par une quantité plus ou moins grande d'un feldspath verdâtre à grains fins, qui se changent à l'air en un blanc opaque ; ce feldspath se rencontre en noyaux entourés d'un réseau plus foncé, consistant en pyroxène vert foncé et de fer oxidulé, avec de petits amas de grenats d'un rouge jaunâtre. Dans ce mélange, de petites et de grandes masses de labradorite, quelques unes de deux ou trois pouces de diamêtre, sont disséminées irrégulièrement, et il se trouve dans quelques endroits des veines irrégulières ou ségrégations composées d'orthose rouge clair et de quartz translucide incolore.

" Du côté oriental de la rivière on rencontre une roche d'un caractère semblable, mais on voit aussi une masse interstratifiée de gneiss rouge hornblendique, dont le fedspath est de l'orthose. La largeur de la masse est de 200 verges, et elle est marquée de bandes plus foncées que dans d'autres endroits, cela étant dû à la présence d'une plus grande quantité de hornblende ; on observe dans la roche de la pyrite de fer et du molybderie.

" A l'ouest de cette masse de gneiss orthose des bandes plus petites, d'une nature semblable, semblent alterner avec celles qui contiennent un feldspath triclinique, indiquant un passage entre l'anorthosite et le gneiss orthose. Des lits de quartzite sont aussi interstratifiés, et quelques uns de ceux-ci sont tellement remplis de petits grenats qu'ils forment une roche grenatique".

Les bois sont variés à St-Jérôme : chêne, hêtre, orme, érable, épinette, pruche, sapin ; mais les terres à bois sont déjà rares. La plupart de celles qui avaient été conservées ont été dépouillées lors de l'ouverture du chemin de fer à cet endroit, et aujourd'hui les bois descendent pour la plupart des paroisses environnantes.

Aussi la chasse y est elle rare. Il n'existe plus que des rats musqués, quelques visons voleurs, des belettes meurtrières. La perdrix même s'éloigne traquée qu'elle est par les chasseurs de la ville.

Il n'y a même plus de ces tourtes si abondantes autrefois. Il y a de ça quelque quarante ans, elles étaient tellement abondantes qu'elles infestaient le pays. Par milliers et milliers elles passaient du sud au nord où elles se rendaient au printemps pour faire leur ponte. Qui les conduisait là ? Qui les en a retirées ? Alors on les tuait par quantité désastreuse ; on en mangeait, on en vendait et on en gaspillait. On chassait

le matin et le soir, tous les jours de la semaine et même le dimanche. Il est de croyance que les abus ont été la cause de leur retraite. Plusieurs prétendent qu'elles ont été conjurées. Quoiqu'il en soit c'était une grande ressource aujourd'hui tarie. Tout paysan avait alors la tourtre au pot, et nulle fille de ce temps ne se mariait sans apporter en dot un lit de plume et des oreillers aussi; ce beau temps n'est plus, mais...... on se marie toujours.

On me permettra de parler de St-Jérôme en détail, à moi, enfant de la paroisse. En revoyant le lieu ou je suis né, où j'ai passé mes plus jeunes années, que de souvenirs il évoque! je revois encore la maison paternelle perchée sur un coteau au pied duquel coule un ruisseau qu'on appelait, nous, "la petite rivière." Au printemps elle inonde le ravin. Elle se jette dans la rivière du nord que nous appelions "la grande rivière." C'est au bord de cette petite rivière que s'est établie la première potasserie du nord. Qui le dirait, quarante ans plus tard, les cendres accumulées du residu de la potasse et conservées en tas, servaient à fertiliser les terres de la succession Montigny. Les prairies engraissées par ce procédé s'en ressentaient dix ans après, tant est énergique cet amendement.

Que de courses n'ai-je pas faites à travers les champs de la Côte St-Antoine que traverse le faible tributaire de la rivière du nord. J'y vois encore la petite pointe où je m'asseyais pour pêcher la carpe ronde; le bassin ou j'attrapais le mulet; la talle d'aulnes où je capturais le crapet. Comme ils répandaient un fumet appétissant ces petits poissons quand, roulés dans la farine, ils rôtissaient dans le beurre. Il fallait nous voir arriver à la maison avec une brochée de poissons, les écorcher et les faire frire.

Et puis l'appétit avec lequel nous dégustions cette pêche nous faisait quelquefois avaler sans scrupule les pièces qui n'avaient pas été écaillées ou même éventrées. Dieu nous pardonne cette gourmandise; car nous ne pensions pas faire mal.

Je vois encore, là-bas, cette petite baie où j'étendais mes pièges aux rats musqués, dont la chair convertie en ragout, a l'avantage de pouvoir s'offrir le vendredi. Rien de succulent comme la chair de la femelle du rat d'eau bien accommodée, au printemps, quand elle sort d'hivernement et qu'elle est dans toute sa graisse. Et puis la fourrure n'est pas à dédaigner, surtout depuis qu'on l'imite en poil de loup marin.

Mais à cette petite rivière St-Antoine se rattache un souvenir bien triste. J'étais encore enfant quand on vint avertir mon père, qui était magistrat, qu'une femme avait été trouvée morte dans une source près de la rivière. C'était Julienne Filion, femme d'un nommé Martin. La position qu'elle avait dans ce bassin; les marques de violence qu'elle portait, tout dénotait qu'elle avait été assassinée. Ces événements

passent presqu'inaperçus dans une ville où l'on voit tant d'horreurs, mais à la campagne, ils laissent dans le cœur une émotion profonde qui ne s'efface jamais. Pendant des années on venait de 20 lieues à la ronde pour voir ce lieu d'exécration où un crime avait été commis. Les passants, en voyant de loin le tronc d'arbre creux qui servait d'entourage à la source lorsque la victime y a été précipitée, sentaient un frémissement parcourir leurs membres. Les présomptions dirigèrent la main de la justice vers le mari de cette infortunée femme. Les jurés ont acquitté l'accusé Martin. Puisse le ciel l'avoir aussi acquitté. Quoiqu'il en soit ce meurtre, car c'en était un, est resté dans ma mémoire comme un souvenir ineffaçable. Cette Julienne Filion avait été pendant plusieurs années au service de mon père ; c'était un ange de femme ; et, après quarante ans, je la vois encore se dépensant au service de mes parents avec un dévouement comme en avaient les domestiques d'alors. Elle est au ciel, et son mari est un bon chrétien. Qui a mis fin à l'existence de cette femme? Secret de Dieu, déposé depuis dans le sein d'un prêtre qui l'a emporté dans la tombe.

Mais sortons de ces sombres réminiscences et courons les bois et les prés.

Là-bas est la savane où, avec mes frères j'allais tendre des collets aux lièvres dont les civets étaient si parfumés. Les perdrix étaient abondantes alors dans nos grandes savanes, et elles ont bien souvent servi de point de mire à mon mauvais fusil qui m'a fait manquer tant de bons coups. Nous faisions les hommes et surtout les commerçants. Nous nous fabriquions de petites voitures auxquelles s'attelait l'un de nous, et nous allions, l'hiver, au bois chercher notre gibier et, l'été, glaner dans la prairie. Nous érigions un comptoir et, chacun son tour, nous faisions le marchand, c'est d'instinct. Nous fabriquions impunément, même de la monnaie, pour payer un voyage d'herbe d'une botte de grosseur, une peau de lièvre, un quartier d'écureuil. A trente ans de distance je me rappelle l'odeur des foins et le goût des fruits sauvages qui bordaient les haies. Que de papillons n'ai-je pas empoignés dans ces champs où se fait entendre aujourd'hui le sifflet de la manufacture Rolland ! Combien d'oiseaux n'ai-je pas emprisonnés pour leur prodiguer mes soins dont ils sont souvent morts ! Je m'en suis même confessé tant ma mère m'en faisait des reproches. Ah ! ma mère ! A chaque pas j'entends sa voix, je sens sa main qui me soutient. Je la vois nous conduisant, le soir, au pied de la grande croix de bois qui s'élevait à la fourche des trois chemins, et devant laquelle s'arrêtaient les convois funèbres pour réciter le *De profundis*. Tout me parle d'elle : et le chemin par où elle me conduisait à l'Eglise, et la salle où elle déposait les roses doubles du jardin, et le salon où nous récitions la prière en famille, et la chambre où je la vis rendre son âme au Dieu qu'elle nous

avait appris à aimer... Aujourd'hui cette maison est vide. Mon père, qui a arrosé le champ de ses sueurs, après avoir quitté le commerce, y est mort; mes sœurs s'en étaient alors éloignées pour se marier; mes frères, comme moi, ont leurs affaires ailleurs. Pourquoi ne garde-t-on pas le bien paternel où l'on puisse de temps à autre aller se nourrir des souvenirs si doux aux gens de cœur! Hélas, maintenant pour sentir la présence de ceux que l'on a aimés il faut se rendre au cimetière. C'est là que dorment à l'ombre de la croix et ma grand'mère et mon père, et ma mère et une sœur et tant d'autres qui nous furent dévoués. Ils sont là toujours, et quand l'herbe pousse sur leurs tombes, et quand la neige les couvre de son linceul, et quand le soleil réchauffe leur tertre, et quand l'étoile scintille aux cieux. Pensent-ils? Entendent-ils? Reconnaissent-ils? J'ai marché souvent près des saules de leur mausolée, je me suis agenouillé sur la marche qui recouvre leurs pieds; j'ai versé des larmes qui jaillissaient de mon cœur pressuré par la douleur. J'ai écouté... Rien n'a répondu, ni un soupir, ni une plainte, ni un fremissement, ni un frôlement d'aile. On m'avait raconté bien souvent que les âmes apparaissent quand la nuit brunit la nature et que les oiseaux se taisent. J'ai regardé dans la feuillée qui s'agite, dans l'herbe penchée, dans l'air qui murmure, dans le firmament qui étincelle... Rien de la voix de ceux qui sont là, sous l'herbe, le front aux étoiles depuis cinquante ans, quarante ans, trente ans, vingt ans, dix ans. Rien...... que la voix de la nature qui chante la toute puissance d'un créateur. Rien que la plante qui renaît au printemps par un miracle aussi grand que celui de la résurrection de la chair, et qui me dit: Espère. Et je me suis relevé. Et j'ai aperçu la croix qui me raconte les bontés de mon Sauveur et qui me persuade que tant de sacrifices, tant de douleurs, tant d'amour ne peuvent pas être à jamais ensevelis dans cette lugubre fosse. Non, non, ces fleurs parfumées, ces astres harmonieux, n'assisteraient pas à un tel anéantissement. Je crois, et cette croyance sèche mes larmes.

J'aurais aimé à revoir au village la maison d'école où un maître m'a appris les grosses lettres et le petit catéchisme. J'y aurais peut-être reconnu la table marquée de la pointe de mon canif et le martinet du père Mathieu. Tout ça s'est effacé au souffle du progrès. Je vois bien le site où existait la maison d'école, la côte où l'on déchirait nos pantalons, la rivière où nous trébuchions sur nos patins, mais l'école n'y est plus. C'est à peine si quelques citoyens d'alors restent pour me dire que je ne suis pas trop vieux. La plupart sont partis, ceux qui vivent encore sont courbés vers la tombe. Et la génération qui pousse ne me connait que de loin. Pourtant l'église où j'ai fait ma première communion existe encore, c'est la même; la sacristie où j'ai souvent servi la messe, est la même, rajeunie même par une boiserie nouvelle;

le presbytère où ont vécu, et le révérend M. Blythe, qui m'a baptisé, et le révérend M. Thibault, qui m'a fait faire ma première communion, et le révérend M. Brunet qui a enterré ma mère, et le Rév. M. Groulx, qui a marié mon frère, et le revérend M. Graton qui a enterré mon père. C'est à l'Eglise, autour de l'Eglise, au presbytère que se concentre la vie du passé. Que ne peuvent-ils toujours exister ces monuments pieux qui rappellent à l'âge mûr tant de douces émotions, et à la vieillesse tant de fêtes du passé. Aussi les paroissiens devraient-ils s'efforcer, quand ils bâtissent des églises ou des dépendances curiales, de les construire solides, fortes, et adopter des plans de monuments qu'ils peuvent agrandir, sans jamais les détruire. C'est d'ailleurs le symbole de la religion implantée dans le sol qui répète à nos arrières petits enfants que nous étions catholiques, et qui leur recommande de l'être ; c'est l'arbre de la famille religieuse chargé des souvenirs d'autrefois et qui fait entendre aux générations la grande voix de l'espérance.

Aujourd'hui les hommes de profession qui existaient il y a trente ans sont presque tous partis. Le premier notaire qui se soit établi à St-Jérôme était M. André Bouchard Lavallée. Ce brave M. Lavallée était venu jeune s'établir à St-Jérôme où il avait épousé une demoiselle Testard de Montigny. Il fut agent des terres de la couronne, et dans le but de promouvoir les intérêts de la colonisation, il avait été s'établir à St-Adèle, où il avait une ferme qu'il faisait cultiver avec beaucoup d'art. Je vois encore sa maison peinte en blanc, la plus voisine de l'Eglise, et devant laquelle sont de grosses érables qu'il avait transportées sur son dos, il y a quarante ans. Le Lieut.-Col. Lavallée est venu mourir à St-Jérôme qu'il avait tant aimé et où demeurait sa vieille mère, née Duchesneau, qu'il affectionnait. Elle l'a suivi peu de temps après dans le tombeau. Des anciens notaires de l'endroit il ne reste plus que M. Melchior Prévost, qui pratique encore sa profession. Sa femme, fille du distingué Dr. Labrie de St-Eustache, est décédée ces années dernières.

Un autre notaire vient de s'éteindre dernièrement à la fleur de l'âge : M. Hervieux avait été régistrateur, directeur du cadastre et inspecteur des bureaux d'enrégistrement. Il avait épousé une des filles du Dr. Lachaine de Ste-Adèle. L'hon. M. J.-B. Lefebvre de Villeneuve aussi notaire, qui avait pris un jeune associé, M. Pepin, est aussi décédé. Il avait épousé en première noce une demoiselle Testard de Montigny et en seconde, une demoiselle Louprette, qui lui survit. M. Ls. de G. Lachaîne, aussi notaire, est régistrateur du comté.

Le premier médecin résident à St-Jérôme fut M. le Dr. L. E. Larocque, frère de Mgr Jos. Larocque, évêque de Gratianopolis. Le Dr. Larocque avait épousé une Dlle Testard de Montigny. Il vint s'établir à Montréal où il mourut il y a quelque vingt ans.

Le Dr. Prévost, successivement en société avec ses fils Couetteux et

Guillaume, s'est partagé la clientèle du Dr. Larocque avec le Dr. de Martigny. Les Drs. Marsan et Fournier y ont exercé la profession d'Esculape, et le Dr Labelle y est décédé.

Quant aux avocats ils y sont depuis une date assez récente. M. Filiatrault y a pratiqué pendant quelque temps. M. Chs. de Montigny, aujourd'hui protonotaire du district de Terrebonne, s'y est établi en permanence le premier. Aujourd'hui MM. Boisseau et Nantel y exercent avec honneur la noble profession. Ce dernier est représentant à la législature provinciale du comté de Terrebonne, dont St-Jérôme est le chef-lieu. Il y publie *Le Nord*, qui se partage avec *Le National*, édité par M. Morrisette, les faveurs des lecteurs.

Les marchands y sont aujourd'hui nombreux et y font des affaires considérables, avec les gens de la localité et des environs. Le genre de commerce est cependant changé. Autrefois on vendait beaucoup à crédit. Et, il faut le dire, ça été la ruine de plusieurs habitants. Il y a un adage américain : "Qui s'endette s'enrichit." Oui, quand on s'endette d'une manière rationnelle ; quand on emprunte à six pour faire un commerce qui rend douze. Mais quand on emprunte pour acheter ce qui n'est pas nécessaire on peut dire : "qui s'endette se ruine." Le crédit est aussi la ruine de la plupart des marchands. Voilà pourquoi ceux de St-Jérôme ont tué le crédit, et ils s'en trouvent bien.

Les habitants de la ville et de la campagne sont entreprenants, et ils savent au besoin faire beaucoup de sacrifices pour promouvoir les intérêts de leur localité. Les conseils municipaux exemptent de taxes ceux qui désirent y établir quelques bonnes industries. La ville est divisée en deux camps pendant les élections, mais l'esprit public les réunit aussitôt après pour travailler à l'avancement de cette municipalité, qui est la première en importance, et que l'on interroge toujours dans les affaires publiques, parce que ses hommes d'affaires sont reconnus pour avoir beaucoup d'initiative et surtout un grand dévouement. Un sens moral d'élite les distingue, et l'on n'y connait pas parmi les classes dirigeantes de bipèdes appelés *libres penseurs*. Ce sont des gens qui savent prier et qui se font un honneur de le faire.

Il peut y avoir quelques négligents, mais je n'ai pas connu d'incrédules. Je ne pense pas que plusieurs personnes aient été enterrées hors du cimetière béni pour cause d'impénitence finale. Dieu en soit loué, et prions-le qu'il préserve la paroisse d'un tel malheur. C'est bien la plus belle des consolations du chrétien, de pouvoir espérer qu'il se trouvera un jour réuni à tous ceux qu'il aura connus, avec qui il aura été élevé, avec qui il aura vécu, et à tous ceux qu'il aura aimés ici-bas.

J'ai voulu consacrer un chapitre spécial à un homme de la ville de St-Jérôme que tout le monde connait et qui est l'ami de tout le monde, parcequ'il est l'un des plus grands bienfaiteurs de son pays.

Le curé Labelle est à lui seul toute la personnification du Nord. Il en a les proportions, Dieu merci ! ! ! Je me suis dispensé d'apprécier aucun des hommes dont j'ai parlé, parce que j'y voyais de graves inconvenients. Mais ici les obstacles cessent, car pour un prêtre, il ne peut s'enorgueillir qu'on le vante et il ne peut se fâcher qu'on lui dise de grosses vérités. Et je ne m'en gênerai pas. A tout tableau il faut une ombre, c'est ce qui fait ressortir les couleurs. Aussi le tableau que je vais faire du populaire curé Labelle comportera-t-il son ombre. M. Labelle a les défauts de ses qualités poussées à l'excès. La difficulté pour faire son portrait git dans la question de savoir si je vais commencer à poser les ombres avant les couleurs, ou si je ne devrais pas plutôt étendre le coloris et ensuite y estomper les ombres. Les modèles sont assez rares en ce pays où l'on blâme ou louange exclusivement son sujet, mais sans presque jamais mélanger ces deux éléments si essentiels à l'art pour être vrai. Aussi la plupart du temps on ne distingue guère la copie d'avec l'original.

Je me décide à prendre le premier procédé ; ça tient plus de la sculpture, et c'est ce qui convient à la taille de mon héros, j'entends la taille morale.

Je veux être fidèle, et ceux qui me liront, en voyant un grand homme pétri de boue comme nous, se sentiront encouragés à le suivre ou à l'imiter. En voyant que celui-ci a ses défauts qui le font ressembler aux autres, les hommes de bonne volonté sentiront que malgré leur faiblesse ils peuvent aussi accomplir de grandes choses.

Le désir d'être utile engage le curé de St-Jérôme à s'occuper d'une foule de choses à la fois. Aussi traite-t-il de tout : philosophie, physique, chimie, agriculture, politique, chemins de fer, mines, théologie, questions sociales, d'économie politique, etc., etc. Mais il arrive quelquefois qu'il perd en profondeur ce qu'il gagne en superficie. Il s'appuie sur ses talents naturels qui sont transcendants; mais la vie de distraction qu'il a menée ne lui a pas permis d'approfondir tous ces sujets sur lesquels il parle avec beaucoup de bons sens. La force de son jugement lui fait tirer des conclusions justes quand il saisit les prémisses. Mais comme la majeure et la mineure sont le fruit de connaissances acquises, il arrive quelquefois que son esprit, qui va jusqu'au génie, se fourvoie. A lui comme à d'autres on est obligé d'appliquer le dicton : " qui trop embrasse, mal étreint."

L'ardeur qu'il met à résoudre une question le rend violent dans la discussion, et lorsqu'il se sent contredit avec avantage et qu'il ne peut, avec la subtilité qu'il possède, s'emparer des connaissances de son adversaire, il s'emporte au point de s'éloigner des régles de la modération. Il se rattrape alors par des mots très heureux, qui lui assurent le concours des rieurs, mais qui ne résolvent pas toujours la question d'une manière satisfaisante.

Afin de mieux faire saisir son idée, même quand elle est juste, il emploie des comparaisons précises souvent, mais avec des expressions qui ne conviennent pas toujours à son caractère. Il s'est tellement familiarisé avec ce langage, qui a fait rire bien du monde, qu'il n'en voit pas la rudesse et il le ramène trop souvent dans la conversation.

Cette manière de parler lui échappe même quand il n'a pas de contradicteur, et jusque dans les assemblées publiques où, à tort ou à raison, on exige un langage plus en harmonie avec les oreilles non endurcies au contact du réalisme.

Le désir de faire prévaloir ses théories qu'il croit bonnes, je n'en doute pas, et de les faire comprendre aux gens, l'a amené quelque fois à oublier qu'il ne doit pas s'amoindrir en descendant jusqu'à eux, mais bien les élever jusqu'à lui.

Dans ce pays où l'aristocratie côtoie la démocratie par plus d'un côté, les hommes de profession tiennent quelquefois des propos de corps de garde ou de halles, et s'imaginent par là cultiver leur popularité. S'ils savaient combien cette popularité est éphémère et à quel degré elle ôte le respect dû aux classes dirigeantes, ils ne voudraient certainement pas renoncer au titre si apprécié d'hommes bien élevés.

Inutile de dire que si ces allures se trouvaient parmi les membres du clergé elles feraient mauvaise école.

Puisque nous y sommes, disons aux hommes de profession qu'ils oublient quelquefois leur dignité jusqu'à se plier aux exigences exagérées de ceux avec qui ils font affaire, jusqu'à paraître partager des principes qu'ils n'approuvent en aucune manière. Cette tactique, que l'amour-propre fait adopter, est désastreuse, puisqu'elle prête main forte aux ennemis d'une cause quelquefois sacrée, et qu'elle fait déprécier grandement ceux qu'on sait ne pas avoir le courage de leurs opinions.

Ces défauts se trouvent malheureusement souvent chez les hommes les mieux doués, surtout du côté du cœur, car ils se laissent entraîner à une fausse conciliation par amour de la *paix*. Mais cette manière d'agir se fait aussi remarquer chez des hommes qui ne pêchent pas par le cœur. Ils agissent ainsi par calcul.

En politique on appelle ces hommes des fins, des *politiciens*, des *smart*. En religion on les appelle des catholiques à l'eau de rose. Ils veulent concilier toutes les théories, plier la religion à tous les caprices ; ils concèdent que chacun peut pratiquer à sa guise ; que la religion n'a rien à faire dans les questions temporelles ; que pour le succès d'une entreprise on peut sacrifier un principe qui ne produit point la richesse et que " la vertu sans l'argent est un meuble inutile."

Je ne veux certes pas prêter au populaire curé de St-Jérôme des idées incompatibles avec son caractère sacré ; mais l'ardeur qu'il met

à faire triompher de bonnes et saines théories a pu facilement faire croire qu'il ne soumettait pas toujours les moyens au contrôle de certains principes rigoureusement interprétés.

Ceux avec qui il a travaillé, auxquels il a prêté un appui puissant, ont peut-être donné lieu de lui attribuer ce qui n'était que l'œuvre de ses collaborateurs. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que sa bonne foi est au-dessus de tout doute. Car on n'est pas aussi dévoué, et pendant si longtemps, au succès de causes que l'on ne croirait pas bonnes.

Il est de ceux qui pensent que la religion n'est pas incompatible avec le progrès, et il a travaillé à établir qu'elle lui est même favorable. Voilà pourquoi il s'efforce de servir les intérêts de la religion en favorisant les intérêts temporels. Aussi son rôle ne se limite-t-il pas à prêcher l'évangile, il donne encore à ses habitants des leçons propres à les faire prospérer. Le curé est bien l'homme qui peut le mieux se faire croire, car les habitants ont tellement été trompés par quelques hommes politiques qu'ils n'ont plus guère confiance qu'en leurs curés.

L'éducation qu'il reçoit lui donne d'ailleurs des connaissances précieuses et le rend propre à tout apprendre, surtout cette science sociale qui guide sûrement les hommes dans la voie du vrai progrès.

Aussi d'après les conseils du curé de St-Jérôme ses habitants ont-ils fait un pas sensible dans différentes branches d'industrie, mais surtout en agriculture. L'estime dont il jouit parmi les hommes de profession lui a rendu la tâche comparativement facile, en ce qu'ils secondent ses efforts. Il existe dans cette paroisse un esprit d'union fort remarquable dont le curé semble être le lien le plus puissant.

L'amour du bien public passionne cette nature d'élite, au point de ne lui laisser aucun repos. Le jour, la nuit il travaille au triomphe de ses idées patriotiques. Veilles, voyages, rien ne lui coûte pour accomplir ce qu'il croit conduire au bien de ses compatriotes, car son patriotisme s'étend au delà de sa paroisse. Il connaît bien son pays, ses ressources et ses besoins. Ses visées larges et lointaines ne sont pas toujours comprises, les moyens qu'il emploie ne sont pas toujours approuvés, et c'est ce qui le porte à des impatiences propres à froisser les autres. Mais il lui sera beaucoup pardonné, parcequ'il aura beaucoup aimé. Et tout le monde est si persuadé que c'est par amour pour son pays qu'il agit, qu'on ne fait pas trop attention à l'énergie de ses expressions. Une de ses grandes qualités, grande surtout chez un prêtre, c'est qu'il n'a rien qu'il ne soit prêt à sacrifier pour le bien public. Non seulement le pauvre l'aide à manger sa dime qu'il ne calcule jamais, mais les étrangers trouvent dans son presbytère une généreuse hospitalité. Tout le monde est chez soi dans la maison curiale, où tout se fait avec une grande simplicité. Il ne connaît pas le luxe, et depuis le fumoir jusqu'au salon, tout est réduit à sa plus simple expression. Je

fais une exception pour la table qui est généralement riche et abondamment servie. Il ne semble pas même s'en douter, car pour lui il n'y mange pas de plus grand appétit que quand en route pour les cantons du Nord, il gruge sous le pouce un morceau de pain et de lard. Pourvu que la salle où il reçoit soit bien pourvue de pipes et de tabac, de grands crachoirs, d'échantillons de cailloux, des grains de la vallée d'Ottawa ou des plantes de la Rouge, il est heureux dans sa soutane d'étoffe du pays et sa chaise de hêtre à éclisses d'orme.

Il y a quelques années je lui avais donné un petit tableau assez original et qui contenait son portrait entouré de petits cailloux, de quartz, de mica, de sable, etc., tirés d'une mine qu'il faisait explorer à St-Jérôme. Le tout était encadré de quatre petites branches d'érable brute; c'était d'un cachet parlant. Je ne vois plus ce petit tableau. Qui l'a ôté? Pourquoi l'a-t-on fait disparaître? Pourtant il n'y a pas d'enfants dans cette maison. Toutefois on l'a remplacé par le portrait du curé fait à l'huile et fidèlement exécuté par un artiste résidant à St-Jérôme, M. Colin, décédé depuis. Dans ce temps là on ne lui entendait parler que de mines, comme avant il n'avait parlé que de chemin de fer qu'il donnait même à faire comme pénitence en confession, comme ensuite il ne parla qu'agriculture. Gare à ceux qui ne s'intéressaient pas à ces sujets. Il fallait qu'ils les digérassent sous peine de ne pouvoir rester plus longtemps au presbytère. Quand il ne pouvait accrocher quelque martyr pour en administrer il se rendait chez les voisins, leur ingurgitait des doses de cette panacée et les faisait dormir bien avant l'heure. C'est pourtant à répéter bien des fois la même chose qu'il est venu à bout de persuader les gens de se remuer et de travailler à ces industries.

Comment voulez-vous qu'il ne convainque pas ceux qui se tiennent éveillés? Il a une lucidité d'esprit extraordinaire, une explication persuasive et une conviction qui lui donne une grande persévérance dans cet apostolat.

Le succès lui a donné beaucoup d'assurance et lui a acquis le concours de puissants amis.

Comme prêtre il est certainement admirable. D'un désintéressement complet, il oublie ses propres affaires pour s'occuper du bien public. Il est charitable et d'une piété éclairée; il est toujours à son poste quand les affaires publiques ne l'entraînent pas ailleurs, et alors il est toujours remplacé.

Le curé Labelle a accompli de grandes choses, et il fait plaisir de le classer parmi les bienfaiteurs du pays.

Son œuvre principale est la colonisation qu'il a développée d'une manière étonnante. L'un des grands avantages qu'il a procurés à cette cause, ça été de donner une direction à de jeunes collaborateurs qui

se sont inspirés à son école. Aussi les populations du Nord de Montréal lui vouent-elles un culte que partagent les curés de ces paroisses surgies depuis quelques années.

La paroisse de St-Jérôme doit beaucoup à ses conseils qu'il sait donner quand l'occasion s'en présente. Il ne croit pas indigne du prêtre de leur parler d'intérêts matériels, même dans la chaire de vérité, persuadé qu'une honnête aisance offre des conditions favorables au développement de la vertu. L'économie, la propreté, le travail, la sobriété, la simplicité, la politesse, tout cela est recommandé par lui, et les étrangers ne sont pas sans remarquer que les habitants de St-Jérôme ont profité des leçons de l'apôtre sous ce rapport.

Nous ne pouvons parler du curé Labelle sans parler de sa mère, de sa sainte mère, que tout le monde appelle " Madame Curé." C'est l'âme du presbytère qu'elle conduit encore à l'âge de 75 ans. Elle prévoit tout, elle a une parole d'amitié pour tous ceux qui visitent la maison, et a une larme pour toutes les douleurs. Femme de dévouement incomparable elle se consume dans l'accomplissement d'un devoir fatiguant, puisque le presbytère de St-Jérôme est le rendez-vous des hommes importants qui visitent la ville, le lieu de réunion de tous les prêtres du Nord, et le refuge des pauvres de la paroisse. Madame Labelle, pour suffire à cette tâche, se lève à 5 heures du matin, se couche souvent à onze, et elle se croit bien payée de ses fatigues et de ses sacrifices, quand elle voit ses hôtes contents et donner des marques d'estime à celui qu'elle appelle son " p'tit garçon." C'est son fils unique que le ciel lui a donné miraculeusement. Aussi vit-elle pour lui, car son seul désir est de lui survivre. Il faut tout dire : elle le gâte, et nous ne savons pas comment il ferait sans sa mère qui l'a habitué à n'avoir jamais souci du lendemain. Il est vraiment difficile de rêver mère plus dévouée que madame Labelle que tout le monde aime, estime et vénère.

On comptait de ces femmes autrefois, maintenant c'est presque un phénomène. L'éducation y est pour quelque chose,—surtout l'éducation domestique.—Madame Labelle est bien cette femme forte de l'Evangile. En la connaissant on a une idée de quelles immolations une femme est capable, quand elle sait vivifier et raffermir son âme au contact de l'amour qui sauva le monde par le sacrifice. " Tel est l'amour maternel, sans égal dans la création ; il naît en un instant, sans calcul, faisant de la douleur un plaisir, de la privation une jouissance, et opérant des miracles sans le savoir. Il ne connaît ni progrès ni décadence. Le tmps ne l'éteint pas : la vieillesse ne le glace pas."

IV

Le rendez-vous était au presbytère de St-Jérôme où vinrent nous rejoindre les deux fils de M. Beaubien, deux fiers gaillards, qui ne respiraient que les courses, l'eau et la poudre. Aussi annoncèrent-ils leur arrivée par des coups de carabine qui faisaient frissonner une paire de belles juments : l'une anglaise, (Jenny) l'autre, canadienne (Rosée), attelées à un wagon rempli des objets nécessaires au voyage et au colon que M. Beaubien allait établir sur ses terres du Nominingue. Il fallait voir ce chariot encombré de vivres et d'outils sur lequel étaient perchés Bigras, le colon, deux de ses petits garçons et les deux jeunes Beaubien. Les gens qui s'y connaissent disaient un peu haut : "C'est une trop forte charge pour les montagnes". Les pauvres bêtes, eussent-elles été habituées à ces montées et descentes continuelles trente-trois lieues durant que c'était, en effet, imprudent de les exposer avec une telle charge.

Pour nous, M. Beaubien et moi, nous avions loué d'un charretier de l'endroit, Moïse Piché, un grand cheval maigre attelé à ce qu'on appelle au Nord une barouche. Ce véhicule consiste en une planche flexible jetée sur deux essieux et quatre roues. Cette planche est de bois d'épinette, de frêne ou d'un autre bois qui, quoique flexible, doit être assez fier pour, à l'ège, se redresser à son état naturel. C'est la voiture par excellence pour les mauvais chemins et les montagnes. Elle est d'une légèreté extraordinaire, ne pesant ordinairement que 125 livres. Elle reçoit un ou deux sièges et il reste assez d'espace pour mettre sur la planche un bagage de 500 à 1[illegible]00 livres. On monte ou on descend facilement de cette voiture, qui est basse, et elle n'offre aucun danger, même au cas de chavirement. Aussi nous sommes nous promis de n'en avoir jamais d'autres pour une nouvelle excursion. Lorsque nous calculâmes que les chevaux de M. Beaubien traînaient, en sus d'une charge de 2000 livres, un wagon d'environ 1200 livres, nous fûmes effrayés d'avoir exposé ces pauvres bêtes, pesantes de 1200 à 1300 livres, à se morfondre. Hourrah donc pour la barouche et le cheval maigre du charretier Piché qui, trois jours durant, et de longs jours, tenait le devant, de bonne humeur, au bas comme au haut des monts qu'il gravissait pour la moitié au galop. Mais quel art

il mettait à les descendre ! Il commençait à se placer l'arrière train de travers pour lui faire porter la charge, et il louvoyait dans ces côtes qui sont quelquefois d'une raideur à donner le vertige.

A 7 heures A. M. (c'est trop tard) du 8 août, les chevaux piaffaient dans la cour du presbytère et nous partions, au signal des détonations des fusils, en route pour le Nord. Il faisait un temps ravissant. Le soleil était prodigue de ses feux, c'est vrai ; mais une brise légère en tempérait les ardeurs. La petite ville de St-Jérôme était superbe à voir drapée dans ses feuillages verts, disposés en guirlandes le long de ses rues. Sa rivière, que les rapides font murmurer, souriait à l'industrie qui se réveillait dans les moulins et les manufactures. C'était la veille du marché qui, à St-Jérôme se tient le mardi et le vendredi, et nous fûmes vraiment étonnés de rencontrer une foule d'habitants s'y rendent pour vendre leurs produits. De fait, on y compte à certains jours plus de cent voitures. C'est vraiment beaucoup pour un marché qui n'a été ouvert que ces années dernières.

Ce qui nous surprit le plus, ce fut de voir la quantité de framboises que les habitants du Nord descendaient à la ville de St-Jérôme, où quelques commerçants achètent toutes celles qui leur sont apportées. Il y a quelques années on laissait périr une quantité considérable de ces fruits, qui viennent avec tant d'abondance dans les terrains incultes que le feu a visités. Chose singulière, tandis qu'aux Etats-Unis on cultive la framboise et qu'elle rapporte jusqu'à mille piastres l'arpent, on ne profitait pas d'une abondante récolte que nous offre spontanément nos brulés pour le seul trouble de la cueillir. Aujourd'hui c'est un commerce à St-Jérôme comme les bluets au Saguenay. Les marchands prêtent des seaux de deux gallons aux colons qui les leur rapportent remplis de framboises à raison de 50 centins chacun. Les mêmes framboises se revendent à Montréal de 75 à 80 centins le seau.

A l'époque où nous étions à St-Jérôme, on y expédiait jusqu'à quinze cents seaux par jour, et l'on nous assure qu'il s'y est vendu pour environ $15,000 de framboises venant jusqu'à dix lieues de St-Jérôme, en 1883 ; pour $20,000 en 1884, et pour $25,000 en 1885. Voyez donc quel commerce pour une seule localité, sans compter les avantages qu'offre la consommation de ce fruit du framboisier, qui constitue un aliment sain et qui peut se convertir en différentes boissons rafraîchissantes. En effet, les framboises ont une odeur suave et une saveur aromatique. On en fait du ratafia, du vinaigre framboisé, du vin, de l'hydromel. On en obtient par la fermentation une liqueur alcoolique. Elles servent à aromatiser les glaces ; on les conserve entières dans des sirops ou de l'alcool faible sucré. Ecrasées dans l'eau ou en sirop les framboises forment une boisson rafraîchissante, qui convient dans les fièvres inflammatoires, bilieuses, l'angine, le scorbut, etc.

Les feuilles du framboisier, inodores et légèrement styptiques, servent en gargarisme dans les irritations de la gorge et comme détersives. Ses fleurs sont sudorifiques comme celles du sureau.

Laissons là notre dissertation sur le framboisier, sans renoncer cependant aux framboises elles-mêmes qui s'étalent tout le long de la route et qui offrent un bon dessert à nos repas rustiques.

Nous traversons la paroisse de St-Jérôme dont les limites sont désignées au décret du 15 novembre 1834, comme suit : " bornée vers le nord-est, partie à l'augmentation de la seigneurie de Terrebonne et partie aux terres de la couronne ; vers le nord-ouest, partie au Canton d'Abercrombie, et partie aux terres de la couronne ; vers le sud-ouest, partie aux terres de la couronne et partie à l'augmentation de la seigneurie du Lac des Deux Montagnes ; vers le sud-est, à la seigneurie de Blainville annexant à la dite paroisse cette partie de la dite augmentation du Lac des Deux Montagnes, qui se trouve comprise entre la rivière du Nord et la ligne nord de la paroisse de Ste-Scholastique ". Moins ce qui forme la paroisse de St-Janvier, laquelle, au nord, est bornée par la ligne qui longe la profondeur des terres nord de la côte St-Pierre, et celle qui longe la profondeur des terres sud-est de la Côte Ste Marie (Decret du 24 déc. 1845) ; moins cette partie comprise dans la municipalité des Mille-Isles, organisée le 1er juillet 1855, qui comprend les côtes Ste-Marguerite, St-Eustache, St-Joseph et Ste-Angélique ; moins cette partie comprise dans St-Colomban, c'est-à-dire cette partie de l'augmentation de la seigneurie du Lac des Deux Montagnes qui se trouve au nord de la rivière du Nord.

En 1845, par proclamation du 18 juin, la partie de la paroisse comprise dans le comté du Lac des Deux Montagnes fut retranchée de St-Jérôme pour les fins civiles.

Par proclamation du 4 novembre 1846, une autre partie en fut détachée pour former la paroisse de St-Janvier de Blainville.

La municipalité comprend toute la paroisse canonique (Proclamation du 22 avril 1847 et du 1er juillet 1855) à l'exception de cette partie de la côté Ste-Marie, annexée à Ste-Monique par ordre en conseil du 11 décembre 1873, et à l'exception enfin de la ville de St-Jérôme qui, par la proclamation du 7 décembre 1880, est délimitée comme suit ; " du côté ouest de la rivière du Nord, s'étendant depuis la route Meunier jusqu'à la propriété d'Alphonse Bélanger inclusivement, sur toute la profondeur des terres de cette concession, y compris la propriété de Toussaint Trudelle, sise sur le côté est de la propriété du dit Alphonse Bélanger ; sur la rive est de la dite rivière du Nord, elles s'étendent depuis la route de la côte St-André jusqu'à la ligne nord de la propriété de Mélassippe Longpré ; comprenant dans les dites limites, outre les limites du village de St-Jérome actuel, toutes les

terres de la première concession de la rivière du Nord jusqu'à la ligne sud du domaine de Bellefeuille ; et de là, en partant d'une distance de treize arpents de la dite rivière du Nord, jusqu'à la partie supérieure de l'île du dit Mélassippe Longpré, comprenant toutes les îles de la rivière du Nord, situées dans les limites ci-dessus ".

Pour compléter les informations que me fournit M. C. E. Deschamps dans sa " Liste des Municipalités dans la Province de Québec ", il convient de dire que le cadastre pour St-Jérôme, par proclamation du 18 octobre 1877, est en force depuis le 2 novembre de la même année.

En quittant St-Jérôme pour nous diriger vers St-Sauveur, nous laissons à notre droite Ste-Sophie, dans la seigneurie de Terrebonne, et St-Hypolite, avec son grand lac de l'Achigan, dans le canton d'Abercrombie.

A propos d'Abercrombie qu'on me permette une digression, et ce ne sera pas la dernière, Dieu merci. C'est avec un sentiment pénible qu'on aperçoit notre province de Québec couverte de noms anglais qu'on a donnés aussi aux rues, aux villes, aux cantons. Passe encore pour Abercrombie qui est un homme célèbre, mais quand on aperçoit des noms comme Kilkenny, Howard, Wesford, Wentworth et d'autres encore plus barbares, on est à se demander comment il se fait que les Canadiens endurent un tel empiètement dans notre province de Québec si française, et qu'on ne laisse pas à Ontario le soin de glorifier ces noms, qui nous sont inconnus, quand ils ne sont pas ceux d'hommes hostiles à notre race. C'est de l'indifférence de la part de nos hommes d'autrefois, qui ne remarquaient pas que ce sont des monuments élevés en l'honneur de ces étrangers, qui n'ont eu rien à faire avec nos gloires. Cette complaisance de notre part aura pour effet de faire croire aux générations qui viennent que les anglais nous avaient sous leur talon. Mais là où l'indifférence devient coupable, c'est lorsqu'on laisse partie de notre territoire porter les noms de ceux qui nous ont persécutés. C'est plus que de la libéralité. Et pourtant ça existe !! Il ne faut rien moins qu'apercevoir les grands noms de Montcalm, Morin, Cartier, de Salaberry, de Lorimier et autres pour empêcher la honte de monter au front et la rage de se loger au cœur ?

Est-ce qu'il n'en existe pas, dans l'histoire de notre patrie, des hommes qui ont droit à la reconnaissance des Canadiens-français ? Donner leurs noms aux divisions du pays serait un moyen de leur eriger des monuments. Pourquoi ne le faisons-nous pas ? Qu'auront à dire messieurs les Anglais ? Est-ce qu'ils ornent de noms français les cantons d'Ontario ou d'autres provinces où ils sont en majorité ? Est-ce, au contraire, qu'ils ne les font pas disparaître ? Soyons justes, mais ne soyons pas trop naïfs, et surtout n'abandonnons pas des privilèges que nous n'avons pas le droit de céder, et qui sont plus importants qu'on ne se l'imagine, puisque l'exercice de ce droit redirait

que notre nationalité est maîtresse du sol et que nous sommes chez nous. Comment se fait-il qu'une poignée d'aventuriers soient venus ici nous faire la loi ? C'est parce que nous n'avons jamais eu foi en notre force, et que l'audace nous a supplantés. Que ceux qui sont aux affaires le sachent, les concessions ne doivent pas se faire au détriment de droits qu'il nous est libre de conserver et qui touchent de si près à notre nationalité. On dira peut-être que ces noms ont été donnés à une époque où le Haut-Canada était uni au Bas. C'est vrai pour la plupart ; mais ne peut-on pas les remplacer ? Que ferait à M. Doncaster, à M. Chilton ou à M. Grandison que les cantons qui portent leurs noms s'appelassent Plessis, Lartigue ou Bourget. Est-ce que les valeureux officiers français ou nos hommes politiques dévoués, qui ont si vaillamment lutté pour nos libertés, ne valaient pas les commerçants de bois de la Rivière rouge, de la Lièvre ou de la Gatineau ? Allons donc. La plupart de ceux-ci se sont enrichis des sueurs de nos voyageurs, tandis que ceux-là ont sacrifié leur vie pour le bonheur du peuple.

Je ferme ma parenthèse et je continue mon chemin vers St-Sauveur.

V

La route de St-Jérôme à St-Sauveur est très poétique. El'; longe tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, la Rivière du Nord, qui serpente à travers des collines et des plaines d'un riant aspect. Son lit est quelquefois côteleux, mais ses eaux, presque toujours calmes, réflètent la sérénité des cieux. L'étoile y scintille le soir avec l'ombre des arbres qui les rendent sombres même pendant le jour. Elles se précipitent quelquefois en bouillonnant des rochers à fleur d'eau, et forment des cascades écumantes, dont la course folâtre s'annonce au loin par un babil qui porte à la mélancolie. L'industrie a placé sur ces torrents des moulins qui mêlent leurs voix à cette clameur constante des chaussées qu'a ménagées la nature ou qu'a élevées le génie.

Comme ces cours d'eau sont bien une image fidèle de la vie, qui s'écoule tranquille ou agitée, riante ou sombre, suivant que les écueils y abondent, que le ciel s'y mire, que les rameaux bienfaisants y entretiennent une douce fraîcheur. Les passions, ces récifs de l'existence, qui sont si souvent l'écueil où se brisent les embarcations mal dirigées, ne servent-elles pas, elles aussi, quand elles sont réprimées par les digues de la raison, à faire des merveilles plus grandes encore que celles que l'on constate dans l'industrie ?

Où vont-elles ces eaux qui prennent naissance dans ces antres profonds des montagnes ? Elle sortent du sein de la terre comme nous. Comme nous elles passent en faisant plus ou moins de bruit, en semant quelques bienfaits et en causant beaucoup de dégats, pour aller se confondre dans le gouffre sans fonds d'un océan sans bords.

Cette Rivière du Nord, qui est charmante dans tout son parcours, peut avec quelques travaux, ouvrir son sein à la navigation. Des ingénieurs se sont déjà occupés de la question, et ils prétendent qu'avec peu de frais on pourrait éviter les obstacles que la nature y a jetés. Quoiqu'il en soit elle est flottable, et les forêts du Nord lui ont confié les plus riches de leurs dépouilles.

Elle était autrefois poissonneuse, mais les digues que l'industrie a élevées dans son bassin empêchent maintenant le poisson d'y monter. C'est un malheur. Ci-devant le doré, le brochet, l'éturgeon y abon-

daient. Et ce n'est certes pas petite ressource pour les habitants des bords d'une rivière que l'abondance du poisson.

Aujourd'hui c'est à peine si l'on y capture quelques mulets, des carpes rondes et du crapet. Pourtant il existe une loi ; (31 Vict. c. 60, s. 12) qui pourvoit à faire faire des passes migratoires au moyen desquelles le poisson le moins alerte émigrerait jusqu'à la source de cette rivière. Et nous avons des députés au Parlement qui connaissent cette loi et qui pourraient, en la faisant mettre à exécution, rendre un immense service aux populations du Nord. Rien ne se fait. J'ai moi-même attiré sur ce sujet l'attention du député d'Argenteuil, où se trouvent les plus grands obstacles ; mais inutilement.

A huit milles de St-Jérôme, à l'endroit appelé " Pont Shaw, " où il y a un bureau de poste, on traverse la rivière. Ce poste se compose de quelques maisons qui entourent une belle résidence construite il y a une vingtaine d'années par un M. Wm. Shaw.

Voilà un Irlandais protestant, qui s'est établi au milieu de nous, sans sou ni maille, et qui aujourd'hui est très riche, possède de belles terres et exerce dans la localité une certaine influence. Il est très probe et brave homme. Mais il n'est certes pas plus intelligent que les trois quarts de nos canadiens. Qui lui a valu ce succès ? Il avait quelque peu d'instruction, il a travaillé beaucoup et il a économisé encore plus. C'est un homme qui a resté longtemps dans sa coquille en faisant un petit commerce. Il pourrait répondre à qui lui demanderait comment il a fait fortune : " C'est en me mêlant de mes affaires ".

J'ai constaté bien souvent, et vous comme moi, lecteurs, que la raison du succès vient de trois choses essentielles : le travail, l'économie et la persévérance. Combien n'en a-t-on pas vu de gens, qui pleins de talents, travaillent avec ardeur, mais qui ne peuvent rien acquérir faute d'économie, ou qui, par défaut de persévérance, prouvent la vérité de ce proverbe : *Roche qui roule n'amasse pas mousse.* Combien, au contraire, n'avez vous pas vu d'hommes dépourvus de grands talents et qui à force de travailler avec la lenteur du bœuf, à la même place, creuse un sillon d'où sort une abondante moisson. C'est bien connu d'ailleurs qu'on ne peut courir deux lièvres à la fois, et Lafontaine l'a fait bien comprendre dans sa fable du Lièvre et de la Tortue, dont la morale est : " Rien ne sert de courir, il faut partir à temps."

Quand je parle d'économie je prie mes compatriotes de remarquer que l'économie ne consiste pas à dépenser le moins possible ; mais le moins inutilement possible. En effet, c'est encore de l'économie que d'acheter un outil qui épargnera pour plus de sa valeur en temps ou en santé. C'est encore de l'économie de faire de grandes dépenses qui doivent rapporter un plus grand profit. C'est pour cela qu'à côté du proverbe vrai qui dit : "*Qui paie ses dettes s'enrichit*", parce que c'est

le moyen d'avoir du crédit, il y a cet autre dicton : "*Qui s'endette s'enrichit*, également vrai, car celui qui s'endette rationnellement en tire des profits. C'est ainsi qu'agissent presque tous les hommes d'affaires qui paient leurs dettes pour avoir un nouveau crédit avec lequel ils réalisent des bénéfices.

Je ne voudrais pas citer ce M. Shaw comme un exemple à suivre en tout, mais il est juste de lui reconnaître d'excellentes qualités qui l'ont fait prospérer. L'incubation a été longue dans sa coquille ; mais elle s'est opérée sûrement, et aujourd'hui beaucoup de ceux qui s'étaient rendus là avant lui sont ses humbles serviteurs, dans ses comptoirs, ses scieries et ses briqueteries.

Je m'empresse de dire que le prestige qu'avaient alors les étrangers sur nos populations l'a puissamment aidé, et que depuis quelques années nos Canadiens ont appris à mieux utiliser leurs ressources. Aussi constatons-nous que, depuis St-Jérôme jusqu'au fin Nord, les pouvoirs d'eau sont presqu'exclusivement utilisés aujourd'hui par des Canadiens-français.

Après avoir traversé la rivière du Nord on entre dans une gorge, que forme une chaîne de montagnes pour la plupart arides, mais d'une imposante majesté, et qui constatent par leurs cailloux entassés qu'il y a eu autrefois des bouleversements terribles. Est-ce dû aux tremblements de terre qui ont eu lieu dans les dix ans qui s'écoulèrent à partir de 1730 ? Sont-ce d'autres jeux de la nature en ébullition ? Tout ce qu'il y a de sûr c'est que ces rochers entassés, ces veines qui les sillonnent, ces minerais qui s'y croisent, ces lacs qui y ont surgi dénotent des convulsions effrayantes. Et j'aime autant y croire de suite que de désirer voir ces épouvantables crises du globe en travail. Je ne sais si c'est l'aspect de ces montagnes qui a donné l'idée de nommer la paroisse que nous approchons, St-Sauveur ; mais plusieurs d'entre elles nous font penser au Calvaire. De fait je me suis dit, et j'en ai fait la reflexion à mon compagnon de voyage, comme ça serait beau de voir sur le sommet de la plus haute de ces montagnes s'élever une croix gigantesque qui protégerait de son symbole cette partie du pays.

A St-Sauveur, à l'entrée de cette gorge où passent tous les colons, ce serait bien l'endroit pour ériger une de ces croix. Qu'est-ce que ça coûterait ? Presque rien. Tous les habitants pourraient y contribuer, et, sous la direction de leur curé, ils élèveraient ainsi à la religion un des plus touchants monuments destinés à consoler leurs enfants dans les rudes travaux des champs.

Le village de St-Sauveur, à 13 milles de celui de St-Jérôme, n'est pas sur la route postale qui passe au pied de la côte où il est perché. Là s'est formé un petit village qui a longtemps lutté contre celui né autour de l'église. Les grosses maisons de commerce étaient là ainsi que l'hôtel,

le médecin, le notaire. Mais l'église attira les colons, et ce centre ombragé par le clocher, l'emporte aujourd'hui sur l'autre, tant il est vrai que l'église est le meilleur agent colonisateur. Aussi est-ce en bâtissant une chapelle, qui servait de logement au curé, et autour de laquelle se groupaient les premiers colons, les gens de métier et de profession, que l'on a fait faire, ces années dernières, un immense pas à l'œuvre de la colonisation du Nord. Le village de St-Sauveur est assez pittoresquement bâti sur une élévation, et il ne manque pas de montagnes pour accidenter le terrain et faire écho à la cloche de l'église. Plusieurs lacs poissonneux se trouvent dans la paroisse. Quelques montagnes recèlent certainement des mines qui se traduisent à la surface par des minerais significatifs. Une mine de plombagine, qui gît non loin du village, paraît remarquablement abondante.

La paroisse a été érigée canoniquement par décret du 6 fevrier 1854, se composant "des côtes St-Godfroid, Ste-Elmire, St-Lambert et St-Gabriel, à l'exception des neuf premiers lots de la dite côte St-Gabriel, des septième et huitième rangs du township d'Abercrombie, et de toutes les terres qui se trouvent des deux côtés de la rivière du Nord depuis William Shaw inclusivement, jusqu'à la côte St-Lambert."

La paroisse a été organisée civilement le 6 août 1855, en vertu du 18 V., c. 100—" bornée au Nord par le canton de Morin ; à l'est partie par le canton d'Abercrombie, partie par les dix premiers lots du 8e rang d'Abercrombie et partie par la paroisse de Ste-Adèle ; au sud par la paroisse de St-Jérôme ; et, à l'ouest, par la municipalité des Mille Isles.—*Liste des municipalités par C. E. Deschamps.*

En 1872 (36 V., c. 34 s. 2) une partie du 8e rang du canton d'Abercrombie, qui faisait alors partie de la municipalité de la paroisse de St-Sauveur, et qui se trouvait dans St-Hypolite, a été détachée de la dite municipalité et annexée à la municipalité d'Abercrombie.

En 1883 fut tracé un grand chemin, partant de Morin et traversant Howard jusqu'à la chapelle St-Adolphe, sur le bord du Lac St-Joseph, continuant de biais sur les 6e 5e 4e rangs, et ensuite dans Montcalm sur les rangs 7 et 8, pour recontinuer dans la ligne de division des cantons de Salaberry et Arundel jusqu'au chemin de la Rivière Rouge. Cette artère fait passer au village de St-Sauveur les produits de ces cantons.

La population de St-Sauveur était, en 1881, de 1616 habitants, dont 1423 étaient catholiques. Il y avait alors 17,181 acres de terres occupées, dont 10,513 en exploitation, 6995 en culture, 3,489 en pâturage, et 29 acres en jardinage. A cette époque il y avait 49 acres consacrés à la culture du blé rapportant 740 boisseaux de blé du printemps. Les autres produits étaient les suivants : 780 boisseaux d'orge ; 34,100 minots d'avoine, 2 boisseaux de seigle, 762 boisseaux de pois et fèves,

8,435 boisseaux de sarrasin ; 559 boisseaux de maïs ; 220 âcres de terre étaient alors consacrés à la culture des patates qui ont produit 19,993 boisseaux ; on y recueillit cette année là 424 boisseaux de navets, 2772 boisseaux d'autres racines.

Le foin a donné, sur 1927 acres, 2,174 tonneaux. On y a recueilli 194 boisseaux de graines de mil et de trefle. Le blé comme on le voit rapportait 27 minots l'acre.

On constate par cet état qu'on y a semé un peu de tout. Cette expérience démontre aux habitants ce qui peut y réussir et ce qui leur sera le plus utile, vu l'éloignement des marchés.

Le canton Morin, où se trouve St-Sauveur, a été érigé par proclamation du 1e septembre 1853. Il n'avait plus en 1881 que 8,281 acres de terre non vendues. Le sol de ce canton, dit le " guide du colon," est généralement bon, mais en grande partie rocheux et montagneux.

" Le canton de Morin, dit la proclamation du 19 février 1852, (*Liste de C. E. Deschamps*, p. 355) comprendra " toute cette étendue ou compeau de terrain borné et limité comme suit : au nord est, partie par le canton de Doncaster, partie par le canton de Wexford, partie par le canton d'Abercrombie ; au sud-est, partie par le canton d'Abercrombie et partie par l'augmentation de la seigneurie de Mille Isles ; et à l'ouest, partie par le canton de Beresford, partie par le canton projeté de Howard, et partie par le canton de Wentworth. Commençant à un poteau et borne en pierre planté à la ligne extérieure sud-ouest du dit canton d'Abercrombie, et définissant l'angle le plus au nord de la dite augmentation de la seigneurie de Mille Isles et l'angle est de la dite étendue ou compeau de terrain ; de là, longeant la ligne nord-ouest de la dite augmentation de Mille Isles, astronomiquement sud-ouest, 617 chaînes et cinq chaînons, plus ou moins, jusqu'à un poteau ou borne en pierre planté à l'intersection de la ligne extérieure est du dit canton de Wentworth, et définissant l'angle le plus au sud de la dite étendue ou compeau de terrain ; de là, la longeant dite ligne extérieure est du canton de Wentworth, nord, 9 degrés est, 336 chaînes, 16 chaînons, plus ou moins, jusqu'à un poteau ou borne en pierre planté pour marquer l'angle le plus à l'est du dit canton de Wentworth et l'angle le plus au sud-ouest du canton de Howard ; de là longeant la ligne est du dit canton de Howard et en continuation le long de la ligne est du dit canton de Beresford, nord, 11 degrés 15 minutes est, 1024 chaînes, 84 chaînons, plus ou moins, jusqu'à un poteau et borne en pierre planté à l'intersection de la ligne extérieure sud ouest du dit canton de Doncaster, et définissant l'angle le plus au nord de la dite étendue ou compeau de terrain ; de là, longeant la dite ligne extérieure sud-ouest de Doncaster, et en continuation le long de la ligne extérieure sud-ouest du dit canton de Wexford, sud, 45 degrés

est, 676 chaînes, 60 chaînons, plus ou moins, jusqu'à l'intersection de la ligne extérieure nord-ouest du dit canton d'Abercrombie, à un poteau et borne en pierre définissant l'angle le plus à l'est de la dite étendue ou compeau de terrain ; de là, longeant la dite ligne extérieure nord-ouest du canton d'Abercrombie, sud, 45 degrés ouest, 300 chaînes, 52 chaînons, plus ou moins, jusqu'à un poteau et borne en pierre planté à l'angle le plus au nord-ouest du dit canton d'Abercrombie ; de là, longeant la ligne extérieure sud-ouest du dit canton d'Abercrombie, sud, 45 degrés est, 82 chaînes, plus ou moins, jusqu'au point de départ."

Organisé le 1° juillet 1855. Voir Dossier No. 1565, 85, Secrétariat Provincial.

Moins : cette partie comprise dans Ste-Agathe.

Moins : cette partie comprise dans Ste-Adèle, (44-45 V., c. 30.)

" Dans Morin, dit la géologie du Canada de 1863, la roche est composée d'une pâte felsdpatique à grains fins, d'un gris pourpre, blanchissant à l'air et renfermant des masses clivables de feldspath bleu lavande de plusieurs pouces de diamètre. Plusieurs de ces masses montrent un beau chatoiement vert jaunâtre et bleu foncé, et les mêmes teintes émanent quelquefois de certains points dans la pâte. Ces roches sont généralement massives, et il est parfois très difficile de trouver aucune marque de ces surfaces parallèles qui sont si souvent dans le gneiss à orthose. Les grandes masses clivables de labrodorite, cependant, aussi bien que l'hypersthène et l'ilménite qui se trouvent dans la roche, forment la plus grande partie des bandes qui paraissent être parallèles les unes aux autres ; et des bandes grenatifères, pyroxéniques et micacées indiquent occasionnellement la même disposition."

Nous ne pouvons nous défendre d'une impression qui s'impose en voyant aujourd'hui St-Sauveur si prospère, en constatant les défrichements qui s'y sont faits et l'aisance qui y règne. Il y a quelque trente ans, alors que cette paroisse était naissante, on prenait pitié des colons qui s'y dirigeaient, la poche sur le dos et la hache au côté : c'était l'avoir de plusieurs d'entre eux. Aujourd'hui ils sont presque tous des cultivateurs indépendants, quelques-uns sont riches ; et leurs enfants sont établis à côté d'eux, avec chacun un lot de cent acres, quelquefois avec plusieurs de ces lots.

Ils jouissent de tous les bienfaits de l'organisation municipale qui offre aux citoyens une somme considérable de liberté.

Il faut que je parle d'une espièglerie de mon temps. Je n'y ai pas pris part, mais je suis tout de même coupable d'en avoir ri. C'est pourtant une affaire effrayante ! !

Il y avait alors, au petit village de St-Sauveur un farceur de marchand qui aimait à jouer des tours, mais des tours à faire tordre le cou...! Pendant les fêtes de... disons 1864, nous étions en promenade

à cet endroit lorsqu'il nous prit fantaisie d'aller avec ce diable de marchand, pour ne pas dire plus, chercher au grand village un voyage de paille. Quel plaisir de revenir sur ce meulon et de descendre la grande côte qui sépare les deux endroits ! Le marchand, à qui appartenait la *traine* à bâtons, s'était bien galamment constitué le cocher et poliment avait donné les places d'honneur à ses invités. Il n'avait pas plutôt pris la côte que l'imbécile, puisqu'il faut parler net, mit le feu au voyage de paille, et lança son cheval au galop. L'histoire de faire tuer ses amis, tout simplement. Car, comme bien l'on pense, il fallut déguerpir, et sans les délais réservés par le code au plus gredin des locataires. Heureusement qu'une épaisse couche de neige permit aux excursionnistes de sauter à bas sans danger. Mais vous voyez d'ici l'équipage qu'emportait la bête, je devrais dire les deux. Heureusement, il faut le dire par charité, que ce ne fut qu'un feu de paille et que le vent l'éteignit avant son entière consommation. Et de rire à gorge déployée. Le pingre n'en fut pas quitte, car si je me rappelle bien, on lui fit payer quelque chose ! ! !

Mais continuons notre route. Il passe midi, et il faut aller camper à Ste-Agathe.

VI

De St-Sauveur à Ste-Adèle la route est pittoresque. On parle beaucoup de la Suisse dont les montagnes, les vallées, les glaciers enchantent les voyageurs et font rêver les amoureux. C'est grandiose, certes, et j'avoue que c'est le seul pays, avec Venise, que les illusions ne m'avaient pas fait entrevoir autrement que je l'ai vu à vingt-deux ans. Mais si nos montagnes du Nord étaient, comme celles de l'Helvétie, ornées de grands hôtels placés dans de beaux sites, près des lacs, où les voyageurs trouveraient avec le logis pour leurs familles, des appareils de pêche, des embarcations, des bains, des montures pour faire des ascensions sur les pics qui dominent la plaine, des guides pour visiter les grottes, dont quelques-unes sont féeriques, enfin ce qui, pendant un séjour à la campagne, répond aux exigences des citadins en santé et surtout des malades, je ne doute pas qu'une foule de personnes s'y rendraient en villégiature. Et ce séjour, je le dis sans médire, serait souvent préférable à celui des bords de la mer où bien des personnes faibles vont grelotter une partie de l'été, tandis qu'un air calme et serein conviendrait bien mieux à leurs faibles poumons ou à leurs bronches irrités. Ce que c'est que la confiance ! Il y a de bonnes âmes qui vont à la mer parceque leur médecin leur a dit que c'est salubre. Passe pour une première fois, elles en reviennent plus mal, mais elles y retournent tant qu'elles ne sont pas exténuées. Vous voyez des personnes dyspeptiques qui persistent à manger d'un met auquel leur estomac est rebelle, parceque leur médecin,qui a vu ça dans un livre, leur a dit qu'il leur convenait. Qu'on me permette donc une grosse malice : le chien et le chat sont plus intelligents ; ils ne mangent plus de ce qui leur a fait mal une fois. Le bœuf qui se fait piquer par les moustiques s'approche de la fumée qui les éloigne ; le cheval fuit l'ombre pour rechercher l'endroit exposé au soleil, afin de se débarrasser des mouches qui le tracassent.

Quoiqu'il en soit il y a dans nos montagnes des séjours calmes où l'âme fatiguée peut respirer tranquillement loin des émanations fétides,où les poumons délicats peuvent se réconforter, où les constitutions débiles peuvent se tonifier, dans des bains d'air pur. Et, je n'en doute pas, la science fera découvrir des sources d'eaux minérales qui s'offrent depuis

longtemps à l'attention des valétudinaires. Et pourquoi le fer qui suinte des montagnes, et le souffre qui flotte sur nos mares d'eau n'auraient-ils pas été recueillis en dissolution par le suprême chimiste dans des réservoirs creusés au sein de son vaste laboratoire? Toutefois, tenez vous le pour dit, lecteurs et surtout lectrices que la nature ou l'art a rendu rachitiques, scrofuleux, goutteux, rhumatisants ou etc., vous trouverez dans les Laurentides, comme dans les Alpes, et mieux qu'à Orchard Beach ou Cacouna, l'air pur, l'eau limpide, les délassements de la campagne, pourvu bien entendu, que vous n'y passiez pas partie de vos nuits à danser, jouer, boire ou manger. Contre ce régime, je vous en donne mon billet, aucun séjour ne tiendra... si ce n'est le séjour des morts où encore vous ne resterez qu'à condition de vous tenir tranquilles, enfin.

Pas nécessaire, jeunes garçons et jeunes filles, en allant là, de déposer à la porte vos sentiments, vos amours. Non, non. Car dans ces grandes forêts aux chevelures si abondantes, dans ces montagnes aux formes si gracieuses, sur ces lacs profonds à la sérénité si candide, le cœur s'ouvre mieux, on rêve mieux à celle qui est belle comme la nature, à celui qui est fier et loyal comme ces bois de la colline couronnée de chênes et d'érables. Oui, il y a là de quoi répondre aux aspirations d'âmes ardentes qui cherchent le beau et veulent se ressouvenir. Aussi entonnions nous quelquefois, mes compagnons et moi, lorsque nous étions au sommet de ces collines parfumées, ce vieux soupir Normand bien connu de nos pères :

"J'ai vu les champs de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers.
J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses châlets et ses glaciers.
En saluant chaque patrie,
Je me disais : aucun séjour
N'est si beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour."

En voyant ces silencieux rochers abruptes que l'on aperçoit sur la route de Ste-Adèle et qui semblent attendre qu'on les fasse parler, je me suis demandé pourquoi on ne s'en servirait pas pour élever des monuments impérissables à la gloire de nos hommes éminents, de ceux qui ont travaillé au bonheur de leurs compatriotes et surtout de ces zélés apôtres de la colonisation ?

J'ai vu de ces pics qui se tiennent là debout, défiant les orages, et qui dans leur imposante majesté raconteraient merveilleusement les œuvres de nos bienfaiteurs. Ils nous rappeleraient ces grands orateurs Hurons ou Iroquois qui se levaient fièrement au milieu de

leur tribu pour chanter les faits d'armes des héros disparus. J'ai vu sur le flanc de ces grands fantômes cuirassés de granit, des blocs fièrement exposés et pouvant contenir en grosses lettres les noms bénis de nos Canadiens qui se sont sacrifiés pour l'avancement de la colonisation : les Morin, les Labelle, les Brassard, les Provost, et tant d'autres dont les noms resteront ensevelis si la reconnaissance publique ne les relève de l'oubli.

Cette route de St-Sauveur à Ste-Adèle, qui est à 18 milles de St-Jérôme, est très accidentée. Elle longe presque continuellement la rivière du Nord, qui reçoit quelques petits tributaires qu'on traverse sur de bons ponts municipaux. Plusieurs de ces cours d'eau font mouvoir des scieries. Nous avons admiré la force d'une turbine adaptée à plusieurs de ces moulins et qu'emploie un industriel de St-Jérôme,—Monsieur Honoré Matte,—pour utiliser les filets d'eau les plus insignifiants. Au moyen de cette turbine tout jet d'eau devient une puissance.

Ce monsieur Matte, il faut que j'en parle : ce n'est ni plus ni moins qu'un génie. Et quand je dis *génie*, qu'on le sache, j'entends appliquer à ce mot toute sa signification. Il est né en juin 1840, dans cette partie de St-Janvier qui était alors de St-Jérôme. Il a fait ses études à l'école des commissaires. A 14 ans il entrait en apprentissage pour la carosserie, qu'il abandonnait à 27 ans, pour se livrer à la mécanique qu'il affectionnait d'une manière particulière. Les moulins à farine qu'a fait renouveler M. Godfroi Laviolette à St-Jérôme furent le théâtre de ses premiers travaux. Il mettait en pratique pendant le jour ce qu'il apprenait en théorie pendant la nuit. Aussi M. Laviolette, qui s'y connaissait, se plut-il à l'employer dans les constructions nombreuses qu'il fit à St-Jérôme et qui ont puissamment contribué au dévéloppement de l'industrie dans cette localité. " Je réussissais bien dans la pratique, m'écrivait lui-même M. Matte, à tel point que je commençais à me croire un homme de l'art. Je pouvais calculer la quantité d'eau qui s'écoulait dans une rivière en un temps donné ; mais figurez-vous mon désappointement, quand après une année d'un rude travail des bras et de l'esprit, je compris que j'étais un grand ignorant, tant j'apercevais de loin et de près des choses que j'ignorais. Croiriez-vous que je regrette presque ces belles illusions que je n'aurai probablement plus ?"

Quoiqu'il en soit Mr. Matte, qui a toujours eu pour défaut d'être trop modeste, est devenu indispensable pour le Nord. Il ne se construit plus une usine de quelque importance sans qu'il soit appelé à en faire les plans, à conduire les travaux. C'est lui qui a fait exécuter les plans de la manufacture de papier Rolland, dont la construction fait l'admiration des hommes de l'art, particulièrement de celui qui en a fait le dessin, lequel écrivait en 1885. " I certify that M. Matte superintended and performed the work of the Rolland Paper Mills at St-Jérôme, P. Q., after

plans and specification executed by myself, to my entire satisfaction, and I most cheerfully recommend him as a very competent man and a first class millwright." E. D. Jones.

Ce Mr. Jones, qui demeure à Pittsfield, Mass, est considéré comme ayant fait le tracé des deux plus beaux mécanismes de l'Amérique du Nord: un aux Etats-Unis et celui de l'usine à papier Rolland. M. Rolland a tellement confiance dans le génie de M. Matte qu'il lui a dernièrement confié les plans et l'exécution d'un nouveau jeu de machineries à être adaptées à sa grande usine.

Parmi les travaux nombreux que cet humble artisan a fait tout le monde admire le moulin Bisson à St-Jovite et le moulin du Nominingue. Ce sont deux petits chefs-d'œuvres de mécanique.

Qu'eût été cet homme s'il eut fait un cours d'étude qui lui eut permis d'équilibrer ses facultés et de donner à son esprit tout le développement dont il était susceptible? Sans doute la gymnastique qu'il lui a fallu faire pour parvenir seul à un tel degré de perfection, a puissamment contribué à son succès, mais les études classiques sont aussi une gymnastique qui [illegible]urait permis de consulter les anciens, d'apprendre des notions de [illegible] de mathématique, tandis qu'il lui a fallu pour ainsi dire les d[illegible]

J'ai parlé de cet homme modeste que tout le monde admire plus encore pour son humilité que pour son savoir. Mais je pourrais mentionner bien d'autres Canadiens qui, sans études, sans moyens, étonnent par la hardiesse de leur conception, et par l'habileté de leur exécution, et qui prouvent que notre population a des talents naturels extraordinaires. Les manufactures des Etats-Unis sont en grand nombre conduites par des Canadiens qui deviennent des contre-maîtres indispensables. En Canada, on a, dans toutes les branches d'industrie, des compatriotes sans éducation qui exécutent des ouvrages étonnants. Il n'y a qu'à voir agir nos Canadiens, les entendre parler, pour s'apercevoir qu'ils sont d'une nature supérieure. Il leur manque du capital, et disons-le, de l'encouragement de leurs compatriotes qui s'imaginent souvent qu'un ouvrage n'est bien fait que quand il l'est par un étranger. Pourtant la plupart du temps c'est un Canadien qui l'exécute en sous main.

Reprenons notre route vers Ste-Adèle. La rivière du Nord court à cet endroit à travers monts et vallées et offre à chaque instant des changements subits. Tantôt elle se cache sous d'épais feuillages qui retombent des gros sapins de la rive, tantôt elle se révèle souriante aux caresses du soleil; quelquefois elle gronde en fouettant les rochers qui emprisonnent sa taille, quelquefois elle lèche en murmurant les granits qui l'encadrent. A ce point de son cours, c'est une jeune fille à son adolescence qui sourit à l'avenir et qui murmure quand des obstacles gênent ses allures. Un feuillage à son corsage dérobe en partie

sa taille onduleuse. Elle fait la moue et sourit tour à tour ; elle charme plus par ses grâces naïves que par ses attraits empruntés. Son air reflète les objets qui l'entourent et la pureté de son teint laisse voir la limpidité de son âme. Elle s'avance timidement sur le sol accidenté de la vie sans se douter même du rôle qu'elle doit jouer et de la mission qu'elle doit accomplir.

VII

Enfin nous arrivons à Ste-Adèle. C'est le soir, temps où les laboureurs reviennent des champs. On entend le bruit que font les pièces du collier et du harnais à chaque pas du cheval, que monte un paysan ou l'un de ses enfants. Il chante d'une voix tremblottante et nasillarde, un air du bon vieux temps où les ss et les tt ne font pas défaut. Je voudrais pouvoir noter l'air de quelques-unes de ces romances, pour les offrir au public et les rendre impérissables. Il y en a qui sont un bijou du genre. Ceux qui ont entendu les paysans italiens roucouler leurs chansons amoureuses aux fenêtres de leurs dulcinées, sont forcés d'y reconnaître un trait de ressemblance avec les nôtres.

Je ne puis pourtant pas résister au désir d'en copier une dont je vous chanterai l'air quand je vous rencontrerai, et que j'ai entendu fredonner par un gars qui s'appelait Louis probablement.

C'est Aselie Campeau
Ti reste par en haut.
Oh ! cé ann' ben bell' fille
Vous la connaissez t-il.

Par un dimanche au soir
P'ti Ouis s'en va la ouoir
Et en ouvrant la porte
Y d'mande comment a s'porte.

Bonsoir, mon Aselie'
C'est y vrai qu'tu maries
Avec le p'tit Charli
Et qu'tu laisses là p'ti Ouis ?

Non, non, mon cher ti Ouis,
C'est toutes des mentries,
Si jamais j'sus mariée
Ça s'ra ben avec toué.

Tirons le rideau.........
Autrefois le chemin qui conduisait au village de Ste-Adèle offrait une

montée d'un mille de long, depuis la ferme Morin jusqu'au sommet où est bâtie l'Eglise. C'était à échiner hommes et bêtes. Aussi les honnêtes gens qui y grimpaient avec une charge, commençaient-ils au bas à s'approvisionner d'une bonne dose de patience qui se dépensait quelquefois avant d'atteindre le demi échelon de ce calvaire.

On a maintenant pour se rendre au village, deux routes dont l'une détourne la montagne à gauche, et l'autre suit la rivière, en passant par la ferme qu'avait établie M. A. N. Morin, et aujourd'hui la propriété de M. Lachaine, fils du regretté Dr. Lachaine, l'un de nos hommes de mérite qui, par goût et par calcul en grande partie, mais aussi pour servir les intérêts de la colonisation dans une grande mesure, se sont établis loin des grands centres, au milieu des colons. Ils contribuèrent puissamment à encourager les pionniers par leur présence, leur instruction et leurs sacrifices. Cette route a été parachevée en 1883 du onzième rang de Morin, depuis le moulin Marier jusqu'au pont Fâche. Les travaux ont consisté en minage et enlèvement des cailloux.

Cette ferme Lachaine d'environ sept cents arpents de terre, qu'orne une jolie maison de campagne, contient d'excellents moulins à farine et à scie.

Ce coin du canton Morin offre bien des souvenirs à tous les Canadiens de cœur. Çà été le centre des opérations colonisatrices du Canadien le plus dévoué et le plus sincèrement ami de ses compatriotes.

C'est en effet M. Morin qui est le fondateur de la paroisse de Ste-Adèle, du nom de sa digne épouse Dlle Adèle Raymond. Mais son œuvre se fit sentir bien loin dans le Nord, car son grand cœur ne pouvait distinguer aucune paroisse, aucun canton, et il fut une providence pour tous ceux qui venaient lui demander secours et conseils. Il aimait à venir se réfugier dans ces montagnes et il faisait ses délices de quitter pour cette sauvage retraite les grandes villes où ses occupations de ministre, de juge ou de codificateur le retenaient longtemps. C'était son bonheur de venir s'asseoir au milieu des colons de Ste-Adèle qui tout pauvres qu'ils étaient, l'approchaient avec confiance. Qu'il est touchant d'entendre raconter ses traits de générosité, aussi humble que gracieuse. Son honnêteté excessive lui faisait récompenser avec largesse le moindre service rendu. La misère des premiers colons lui faisait verser à pleines mains même ce qui lui était nécessaire.

Monsieur Morin, l'honorable A. N. Morin, fut un grand homme d'état, mais aussi un saint dont nous voudrions voir la vie écrite en détail pour servir de modèle à nos hommes publics. Nous ne pouvons ici que soulever un coin du voile qui recouvre la figure de cet homme de bien, de ce charitable citoyen, mais les parfums qui se dégagent des œuvres qui ornent son existence de dévouement, nous font savourer ce

qu'offrirait sa vie écrite dans un livre accessible à tous, comme elle l'est dans le cœur de ceux qui l'ont connu.

Un modeste monument a été érigé dans l'église de Ste-Adèle, à la mémoire de son bienfaiteur, mais ce n'est pas assez pour satisfaire la reconnaissance publique. Et nous avons intérêt à ce que nos enfants sachent ce que peut faire l'amour de son pays dans un cœur chrétien et catholique.

C'est dans cette maison qu'il avait fait bâtir, où il recevait les colons, et qui fut le théâtre de ses bienfaits les plus abondants, qu'il s'éteignit un soir, après une journée de grande charité, en grâce avec son Dieu dans le sein duquel il s'endormit paisiblement.

Ses cendres ne sont pas restées à Ste-Adèle. Son épouse, femme d'élite et de piété, ne pouvant supporter cette perte qu'à l'ombre des cloitres, voulut qu'elles fussent transportées au monastère du Précieux Sang, à St-Hyacinthe,où elle-même est enfermée avec le souvenir de celui qu'elle a apprécié, et pour lequel elle croit devoir consacrer tout le reste de sa vie dans la douleur et les bonnes œuvres. Touchant spectacle de l'amour purifié par la religion et qui continue au delà de la tombe.

Pour moi d'autres pensées encore m'assiégeaient en passant près de cette maison de la ferme Morin, assise sur un monticule que baignent les rapides qui font mouvoir les moulins. C'est là que madame Lefebvre de Villemure, dans un âge encore tendre, s'est affaissée en donnant le jour à un enfant. Son mari était alors agent de M. Morin ; l'avenir était souriant pour ce jeune couple au seuil de l'existence. Qui aurait dit, lorsque j'allais passer partie de mes vacances dans cette maison champêtre, embellie par mon imagination de quinze ans, que la mort était embusquée près de ce séjour si tranquille, attendant une heure déjà marquée. Je passai là en retournant la tête pour voir longtemps à travers mes larmes ce toit où cette jeune mère a échangé sa vie pour celle de son enfant, et je priai sur la route assombrie qui conduit au village. On ne peut donc faire un pas sans se heurter aux ossements des morts !!......... A peine éloigné de cette ferme où sont morts l'hon. M. Morin, Madame de Villemure, M. le Dr Lachaine et sa sainte femme, en détournant le sentier qui contourne la montagne, j'aperçois une jolie résidence que baigne une coquette petite rivière se jetant à travers les roues d'un moulin à scie, dans la rivière du Nord. C'est la Rivière aux Mulets avec les dépendances qu'avait fait construire le lieutenant colonel A. B. Lavallée, notaire et agent des terres de la couronne. Encore un qui s'était plu à embellir d'une manière vraiment féerique cette residence terrestre. Tout se prête à faire de ce lieu un oasis des plus poétiques, et les montagnes qui l'entourent, et les caprices de la rivière qui fourmille de poissons, et la fertilité du sol et les plantations devenues charmantes. Cependant M.

Lavallée, autre citoyen dévoué, après avoir quitté St-Jérôme pour venir dans les montagnes seconder les efforts de M. Morin, et se sacrifier pour la grande cause de la colonisation, a, aussi lui, pris le chemin du cimetière. Il lui a été donné d'apprécier la reconnaissance des amis de ce monde auxquels il avait pendant vingt ans donné la plus généreuse des hospitalités. Après avoir déplacé l'agence qu'on lui enleva les amis politiques l'abreuvèrent de promesses pendant dix ans; sa propriété, une des plus belles du Nord, appartient aujourd'hui à M. Jean-Baptiste Bohémier, marié à l'une des filles de M. le docteur Lachaine.

C'est bien le temps de dire avec le poëte de Mâcon :

"Revenez, revenez, O mes douces pensées.
Laissez le vent gémir et le flot murmurer,
Je veux rêver et non pleurer."

Le village Ste-Adèle, est adossé à une montagne élevée sur le sommet de laquelle s'est creusé un lac dont les bords en pente longue et douce l'encadrent régulièrement. C'est sur ce penchant que l'église est bâtie, et le village, dont les maisons placées en emphithéâtre bordent de larges et belles rues toujours sèches, s'étend jusqu'aux rives du Lac Rond.

L'église, qui a remplacé une chapelle temporaire, est l'une des plus jolies du Nord et par son site et par son architecture. La flèche de son clocher qui domine les montagnes environnantes est svelte et bien proportionnée.

Le premier curé résident a été le Rév. M. Dequoy.

La paroisse de Ste-Adèle a été érigée canoniquement par décret du 18 juillet 1854.

Elle comprend 1o. les 9e, 10e et 11e rangs du canton d'Abercrombie ; 2o. toute cette partie de la Côte St-Gabriel dans la continuation de la Seigneurie des Milles-Isles, à l'ouest de la rivière à Simon, qui n'est pas comprise dans la circonscription connue comme paroisse de St-Sauveur, la dite partie comprenant 9 lots ; 3o. la partie comprenant les 1e, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e rangs du canton de Morin, qui se trouve dans le comté de Terrebonne, et les 10e et 11e rangs du dit canton de Morin, depuis le No. 1 jusqu'au No. 25, tous deux inclusivement ; 4o. les 10 prémiers lots des 11 rangs du canton de Wexford, dans le comté de Montcalm ; cette partie du canton de Wexford ne fait partie du comté de Terrebonne que pour les fins municipales seulement. (24 V., c. 29, S. 26. Sanctionné le 18 mai 1861.)

Le surplus de la partie du canton de Morin qui se trouve dans le comté de Terrebonne et le canton de Beresford, continue d'être annexé à la municipalité de la paroisse de Ste-Adèle. (Id., S. 26, Sub., Sec. 3.)

Moins cette partie comprise dans Ste-Agathe.

La population de cette paroisse en 1880 était de 1668 habitants tous catholiques.

A cette époque il y avait 29,940 acres de terres occupées ; 11,952 acres de terres améliorées ; 8,400 acres sous culture ; 3,481 acres en pâturage et 71 acres en jardinage.

Il y avait alors 127 acres cultivés en blé du printemps qui ont rapporté 961 boisseaux. On y a recueilli cette année là 1,173 boisseaux d'orge, 33,712 boisseaux d'avoine et 36 boisseaux de seigle ; 2,262 boisseaux de pois et fèves ; 10,910 boisseaux de sarrasin et 520 boisseaux de maïs. Cent vingt-cinq acres étaient affectés à la culture des patates dont le rendement a été de 11,728 boisseaux ; il y a été alors recueilli 882 boisseaux de navets et 498 boisseaux d'autres racines ; 2,159 acres étaient consacrés au foin qui a produit 1,873 tonneaux. La graine de mil et de trèfle a produit 617 boisseaux.

En voyant l'aspect de cette paroisse où il y a un bon hôtel, plusieurs marchands, le notaire J. Filiatrault, le Dr. Grignon, des industriels pour répondre aux besoins de la population, les résidences des habitants, la propreté de leurs fermes, non seulement nous sommes persuadés qu'ils vivent à l'aise, mais qu'ils ont reçu l'impulsion de personnes qui leur ont donné du goût, et l'intelligence de la culture.

Il n'y a rien comme l'exemple pour exercer une influence sur les habitants. Nos paysans ne lisent pas ou lisent peu. Aujourd'hui pourtant tous fils ou filles de cultivateurs savent lire, mais ils n'aiment pas la lecture assez pour l'entendre ou la faire après des journées de fatigue ; et puis par une fausse économie ils ne veulent pas s'abonner à un journal d'agriculture. Pourtant aujourd'hui des revues sont à la portée de leurs bourses. A part les journaux spécialement consacrés à l'agriculture la plupart des publications quotidiennes ont une édition appropriée à leurs ressources. Pour un prix très modique ils pourraient acquérir des connaissances dont une seule leur rapporterait plus que le prix de leur abonnement. Mais ils ne veulent pas ou du moins la presque totalité d'entr'eux ne veut pas se soumettre à ce sacrifice.

Il y a d'ailleurs un préjugé parmi nos gens qui flatte singulièrement le manque d'énergie sous ce rapport, c'est que les livres n'apprennent rien à l'agriculteur et qu'il n'a besoin que de pratique. Ils pensent, où ils feignent de croire, qu'il y a bien plus d'avantage à tâtonner des années durant, ou à interroger son voisin pour apprendre à bien faire une chose, que de consulter un livre qui est le fruit des expériences d'un grand nombre d'hommes de savoir. La précaution qu'ont la plupart des savants d'écrire pour ne pas être compris, il est vrai, a considérablement contribué à décourager de braves laboureurs qui n'ont pas les données suffisantes pour comprendre le langage scientifique. Mais il y a des journaux et des livres qui sont à la portée de tous, et les hommes

de profession devraient se faire un devoir de les indiquer à leur coparoissiens.

Et puis il y a encore mieux à faire. C'est de prêcher d'exemple. Nos habitants croient à ce qu'ils voient. Il n'y a pas que nos canadiens qui imitent Saint-Thomas exigeant pour croire, de toucher aux plaies de son Maître. Il est raconté quelque part que Franklin, s'étant évertué inutilement à faire comprendre à ses compatriotes (des américains pourtant) que le plâtre avait un effet merveilleux sur les prairies artificielles, eut la fantaisie d'écrire au printemps sur une prairie en déclin et donnant sur le chemin passant : "Ceci est plâtré." Quand le foin commença à croître on distinguait parfaitement du chemin, et par la couleur plus foncée et par l'abondance de l'herbe, cette assertion qui était par elle-même une preuve de l'excellence du procédé.

Eh bien, nos habitants, soit par manque de temps, soit par fatigue, soit par répulsion ne lisent pas. Il faut faire comme Franklin : pratiquer au milieu d'eux, leur faire voir les résultats de telle ou telle culture, de tel ou tel procédé, de tel ou tel engrais. Et encore est-il qu'il faut leur pointer ces choses du doigt, car autrement ils ne les verront pas ou sembleront ne pas les voir. Voyez plutôt : tout le monde remarque bien dans une prairie, ou dans un champ de grains, des touffes plus fortes, plus foncées, plus élevées les unes que les autres ; et en examinant il est facile de constater qu'elles empruntent leur vigueur au voisinage d'une bouse, d'un peu de cendre, d'une carcasse, d'un os, de l'eau de savonnage, d'une corne, d'un sabot de cheval, etc. Et pourtant vous voyez à la porte des écuries se détériorer le fumier découvert, dont les gaz sont pompés par le soleil et dont le jus coule dans les fossés. Vous voyez fréquemment ou plutôt généralement se perdre les ossements, les déchets de cuisine, les eaux de vaisselle et de lavage, et les cendres de toute espèce. Il faut non seulement le dire à nos agriculteurs, mais leur faire comprendre que la terre engraissée produit deux, trois et quatre fois plus, et qu'une tomberée de fumier ou de cendre qui coûte vingt-cinq centins, doit rapporter cinquante, soixante-quinze centins ou une piastre.

La paroisse de Ste-Adèle a eu cet avantage de posséder des espèces de fermes modèles. L'hon. Mr. Morin s'appliquait particulièrement à faire cultiver ses terres d'une manière intelligente. Feu Mr. le Dr. Lachaine et son fils, qui lui a succédé, ont tenu leurs fermes avec un soin qui en a fait de véritables écoles. Il y avait autrefois dans cette paroisse Mr. Adolphe Marier, qui s'appliquait à mettre en pratique des données solides en agriculture. Mr. Lavallée tenait à utiliser de grandes connaissances en agriculture, en horticulture et en arboriculture. Il n'en faut pas plus pour donner à une paroisse de l'élan, et c'est ce qui a été fait, car dans leur manière de cultiver et dans la

tenue de leurs fermes, on voit que les habitants de Ste-Adèle ont mis à profit ces leçons. C'est toujours l'histoire d'un bon exemple donné, d'une bonne parole jetée. Tôt ou tard la bonne semence germe, donne du fruit et glorifie ceux qui l'ont ainsi propagée.

Un de ceux qui ont contribué à fonder Ste-Adèle est un homme d'un grand mérite. Encore un mort ! ! ! Je veux parler de feu Mr. Auguste LaBrie, fils du Dr. LaBrie, de St-Eustache, auteur d'un petit traité sur le droit constitutionnel.

Mr. A. Labrie avait autrefois tenu un magasin à St-Jérôme. Un grand esprit d'entreprise l'avait poussé dans un commerce que les événements n'ont pas favorisé. Il s'est alors courageusement lancé dans le Nord et là, avec une activité brûlante, il a établi à Ste-Adèle un comptoir et une *perlasserie.* Il a lutté contre la mauvaise fortune, il a de nouveau succombé, mais en laissant derrière lui l'exemple d'un citoyen dévoué, d'un grand ami de son pays et d'un sincère chrétien. Il a légué à ses enfants l'héritage d'un nom estimé et d'un courage admirable dans les revers. Et ce n'est pas peu.

Cette race d'hommes se perd malheureusement. Les caractères fortement trempés sont rares. Le bien-être dont nous jouissons nous amollit, il n'y a pas à le nier. Surtout dans les villes, où l'on ne voit plus clair avec une chandelle et même avec une lampe, où l'on fait bourrer son banc à l'église, on se décourage devant le moindre obstacle et l'on fléchit devant les grandes entreprises qui présentent des difficultés. Que sont les courages d'aujourd'hui comparés avec ceux de nos pères ! Que de choses n'avons nous pas abandonnées faute d'énergie pour les conserver ! Depuis la politesse jusqu'aux pratiques religieuses, tout ce qui demande des sacrifices s'est envolé pour faire place à l'égoïsme et au scepticisme. On en est certes bien puni pourtant : les constitutions sont affaiblies, les santés délâbrées, et la moindre maladie nous culbute. Notre égoïsme, qui étouffe l'esprit de sacrifice et de charité, nous prépare cette ère arrivée dans notre mère-patrie et que décrivait ainsi un écrivain énergique :

" Voilà qu'après avoir essayé de tarir la source de ces dévouements sublimes qui s'envolaient comme des aigles ou des colombes à travers la barbarie, et portaient sous d'autres soleils les gloires du Christ, mariées aux gloires de la France, ils cherchent, dans les lointains des océans quelques vastes dépotoirs pour enterrer les vices et les flétrissures de la France divorcée avec le Christ."

Oui, on en arrivera là, car quiconque ne sait souffrir ne peut marcher avec le Crucifié et sans lui nulle œuvre n'est solide. Sans celui qui a dit : " Aimez-vous les uns les autres," il n'y a plus de lien social sérieux, plus de société possible.

Le canton Morin qui se trouvait ci-devant dans l'agence de Mr. A.

B. Lavallée est aujourd'hui dans celle de Mr. C. J. Marchand, dont la résidence est à Ste-Agathe des Monts.

En 1880 il y avait encore 8,281 acres de terres arpentées et en vente.

Le sol du canton Morin est généralement bon, mais en grande partie rocheux et montagneux. Nous avons vu ce que disent les savants de l'état géologique du canton Morin où se trouve Ste-Adèle. Aux yeux du vulgaire plusieurs des rochers qui contiennent des veines de différentes couleurs semblent contenir des minéraux précieux. La rouille coule dans plusieurs fossés et rougit le lit des petits ruisseaux, des feuillets de mica se voient en grand nombre et des métaux qui ressemblent à de l'argent luisent au soleil. Un jour viendra où ceux qui y auront passé regretteront de n'avoir pu découvrir les richesses que ces croûtes bouleversées contiennent.

A propos de métaux laissez moi vous raconter une histoire vraie. Il y a quelque quinze ans, un habitant vint au village St-Jérôme annoncer qu'il trouvait sur sa terre des grains jaunes qui ressemblaient à de l'or. Il avait l'air si naïf que les futés de l'endroit croyaient avoir affaire à un dindon qu'il convenait de plumer. De fait il faisait l'âne pour avoir de l'avoine. C'était de voir comme chacun le tiraillait pour se faire raconter à l'écart les merveilles qui se passaient sur cette propriété enchanteresse. Chacun lui faisait des propositions, mais tout bas. Malgré qu'il eut l'air de ne pas apprécier ces grains d'or à leur juste valeur, il était assez rusé pour faire semblant d'acquérir cette connaissance par l'envie que manifestaient les capitalistes d'acheter sa terre. Pour enlever la pièce il fallut former une société. Dans ce temps on ne connaissait pas les syndicats. Il fallait voir les participants chuchoter dans tous les coins, courir à la ville, faire analyser les grains d'or, et revenir à bride abattue se concerter pour acquérir cette californie en germe. On ne dormait plus en certains quartiers, si l'on fermait l'œil c'était pour voir en rêve les millions sortir de la mine convoitée. On se défiait des amis et on se défiait l'un de l'autre. L'un des sociétaires était un ancien mineur de la Californie qui assurait aux autres que c'était de l'or tout pur ; l'autre avait été en cachette trouver un chimiste qui lui avait donné de grandes espérances et qui n'avait qu'un doute, c'était que l'or fût trop pur pour être à l'état naturel. Vous pouvez voir d'ici quels projets ces messieurs faisaient. Ils achetèrent donc ce pactole pour un prix qui laissait encore croire à la naïveté du vendeur, et ils se mirent en frais de ramasser la fortune qui passait si souriante en leur tendant les bras. Quand un beau matin on découvrit que ce coquin de vendeur avait fait répandre des grains d'or dans le sable d'un petit ruisseau par l'un de ses frères arrivant de Californie. Heureusement pour ce bandit, car c'en est un, il eut affaire à des hommes d'esprit, qui rirent bien de leur aventure et qui le laissèrent tranquille en retenant

les paiements qu'ils s'étaient engagés à bien faire, car ce n'était ni plus ni moins qu'une obtention frauduleuse de valeur qui aurait pu envoyer mon prétendu âne dans les pâturages du pénitencier pour plusieurs années. Il faut avouer qu'un grand nombre s'y seraient laissés prendre, et s'il n'y en eut pas plus à St-Jérôme, c'est qu'il n'y en avait pas plus qui avaient alors des capitaux en disponibilité. Oh déboires de la fortune! C'est bien le temps d'appliquer la fable : "Le Savatier et le Financier :"

....
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines,
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent..................

Ce n'est pas la seule fois que St-Jérome ait été en émoi à propos de mines. La mine Larouche a failli, il y a bien des années, conduire son propriétaire d'alors dans une maison de santé, et il avait raison d'entretenir de grandes espérances, car les minéraux qui sortaient de cette mine avaient une apparence telle que plusieurs années après on y a fait des travaux considérables discontinués faute de ressources. Des géologues sérieux ont donné de ces gisements un rapport favorable comme présentant un caractère de mine d'argent et d'or. De fait ce minerai avait un air de famille bien prononcé avec les précieux métaux.

Ces années dernières encore une mine de fer donna la fièvre à plusieurs hommes entreprenants qui commencèrent des travaux tout près du village. Tout le monde parlait de la mine de fer de St-Jérôme. Et certes, il y avait de quoi, car une mine de fer serait encore plus avantageuse qu'une mine d'argent par l'usage énorme que l'on fait de ce métal. Bref, c'est encore à exploiter. En attendant les gens feraient bien de se livrer à l'agriculture : c'est une source qui ne fait tourner la tête à personne, mais qui donne du pain à celui qui s'y livre avec bien moins d'inconvenients, dont un des plus sérieux est de créer des fortunes subites, d'emmener une agglomération de population soumise aux fluctuations du marché. Mais revenons à Ste-Adèle.

En traversant les rangs de cette paroisse on remarque dans quelques localités de véritables crétins, tels que j'en ai vus dans la vallée de Chamouny, en Suisse. Un des caractères distinctifs de cette infirmité est le goître ou la grosse gorge, comme on dit vulgairement. Quelle est la cause de cette infortune? Des médecins supposent (la supposition est la plus fréquente des méthodes) que ce désorde est dû à la

mauvaise qualité de l'eau. Quoiqu'il en soit, je vois dans les "Petites Lectures" publiées par la société de St-Vincent de Paul, à Paris, un petit article qui peut rendre service à la science et je le reproduis. Cela n'empêchera pas nos médecins de continuer à se servir de l'ellebore blanc, de la lambourde, du varec vésiculeux ou du zostère :—

" Tout le monde connait la pénible infirmité, nommée goître, il a été constaté par plusieurs expériences qu'elle disparaît par le changement du climat.

" Une famille habitant le Chili et affectée de cette infirmité qui y fait de grands ravages, quitta ce pays sur l'avis des médecins, et s'embarqua pour la France ; la traversée dura 110 jours. Chemin faisant, les malades ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs tumeurs s'amoindrissaient ; elles avaient diminué de plus de moitié à l'arrivée du navire à Cherbourg. Quelques mois passés sur le continent suffirent pour la complète guérison, et depuis le mal n'a pas reparu.

" Le goître et le crétinisme règnent, on le sait, d'une manière terrible dans le Valais ; en 1852, des habitants de cette contrée de la Suisse émigrèrent en Algérie pour y demander des terres à cultiver. Parmi eux il y avait un nombre si considérable de goîtreux, que l'autorité crut devoir leur assigner un cercle particulier pour leur habitation, un an après leur établissement, le volume des tumeurs avait diminué ; en 1856 il n'y avait plus un seul malade. Voilà des faits aussi curieux que certains et qui peuvent fournir à la médecine un traitement facile pour une maladie redoutable qui traîne avec elle le rachitisme, le crétinisme, tout le hideux cortège des dégénérescences ; on pense même qu'il ne serait pas nécessaire d'aller chercher bien loin la guérison, et qu'il suffirait souvent de changer de localité."

Médecine indiquée, mettons nous en route pour Ste-Agathe. Pour s'y diriger on s'enfonçe dans une gorge profonde que semble avoir creusée la rivière du nord ; le chemin principal s'en éloigne à tort dans le Canton Morin pour s'en approcher ensuite dans le township de Beresford où est situé le village de Ste-Agathe. J'ai dit *à tort*, car en suivant la rivière, comme le fait la ligne tracée du chemin de fer, on exempterait des côtes parmi lesquelles il en est de formidables. L'une d'elle est remarquable et a été longtemps la terreur des colons. Elle s'appelle la "Montagne du Sauvage," parce qu'un sauvage Iroquois du nom de Commandeur s'y était établi il y a bien des années. Il avait bien choisi son site, le mâtin, car du haut de ce mont on toise dix lieues à la ronde, et la vue donne sur la rivière du Nord à l'endroit où elle se divise en plusieurs branches. C'était alors un lieu de délices pour les castors, les canards, les rats musqués, etc., la plaine d'alluvion autour des lacs que forme la rivière à cet endroit est d'une fertilité remarquable.

Cette "Montagne du sauvage" nous offre du côté du sud une montée de quelque vingt arpents rocailleuse, et tout à fait impraticable à des charges tant soit peu pesantes. L'honorable M. Beaubien, qui s'est préoccupé tout pendant son voyage de la possibilité de faire arriver un chemin de fer jusqu'au fin Nord, a constaté qu'il est facile de contourner cette effroyable montagne. Et la preuve, c'est qu'après l'avoir montée il faut la descendre. De fait du côté du Nord où elle plonge à pic dans cette plaine qu'arrose la rivière, elle forme un vrai casse cou où le vertige prend. Cette "Montagne du sauvage" est vraiment un obstacle à la colonisation, et je suis sûr que plusieurs colons se sont découragés en la gravissant. Ecoutez, c'est sérieux, aussi, quand on voit les chevaux avec la moindre charge, s'arrêter à toutes les perches et quelquefois refuser d'avancer. Souvent le pauvre colon, qui amène quelques cents livres de provisions, est obligé d'en décharger une partie pour revenir la reprendre après avoir conduit l'autre au sommet. Il faut avoir une dose de courage plus qu'ordinaire, pour ne pas se désespérer. Cette muraille a beaucoup intrigué mon compagnon, Mr. Beaubien, et longtemps après il répétait qu'il fallait à tout prix trouver les moyens de dévier de cette voie. Aussi l'un de ses premiers soins a été de recommander au gouvernement de chercher un autre passage dans la gorge où coule la rivière. Je suis en lieu de croire que ses observations ont été prises en bonne part, car Mr. Bureau, employé du gouvernement, y a exploré le site et il a secondé les vues de Mr. Beaubien sur le changement du tracé.

En gravissant ces montagnes je me suis reporté en Italie, où toutes les villes sont perchées sur des élévations, qui leur permettaient de se défendre contre les villes voisines, toujours en guerre entre elles dans l'antiquité. Je me suis rappelé ces marches que l'on faisait le sac au dos, la giberne aux reins, la carabine sur l'épaule, le bidon au côté, sur ces routes chaudes des Etats Romains, et que le soir après 8 ou 10 lieues de marche, il nous fallait gravir l'une de ces montagnes pour aller caserner dans les couvents des moines de la localité ou le château fort de la garnison. Et je me faisais une réflexion : tous ces points de nos montagnes que la nature a élevés au-dessus de fossés profonds, sont de vraies fortifications que la nature a pris soin d'ériger. Cette chaîne des Laurentides, qui s'étend du golfe au lac Supérieur, offre des points stratégiques que l'art militaire pourrait utiliser à peu de frais. On fait de grandes dépenses pour former une milice. C'est un joli jeu et chacun sait conbien notre milice est effective. Moi j'ai rêvé des colonies militaires. Et mon système est bien simple : vous, gouvernement, vous ouvrez un bureau de recrutement pour engager cent, cinq cents, mille jeunes gens, que vous retenez pour trois, quatre ou cinq ans, et vous les envoyez à une ferme que vous vous êtes réservée

dans un canton où s'élèvent des points naturels de stratégie. Là, vous avez un professeur expérimenté d'agriculture et un commandant de place avec le personnel d'officiers convenables, surtout un officier instructeur. Ces jeunes gens loin des villes, et par conséquent des dangers qui s'y rencontrent, seront occupés pendant certaines heures, à apprendre le métier des armes et, pendant certaines autres, l'agriculture. Ils construiront, avec le temps, des forts, des redoutes, qui rendront formidables ces travaux faits de longue main, en temps de paix, en vue de la guerre. *Si vis pacem, para bellum.* Pour le prix que vous dépensez pour jouer au soldat, vous formerez des générations de jeunes gens agronomes et militaires, et vous rendrez le pays redoutable aux ennemis du dehors, contre lesquels il peut être appelé bientôt à résister, surtout quand il sera émancipé ; chose qui doit nécessairement arriver un jour ou l'autre, puisque les peuples, pas plus que les individus, ne sont destinés à vivre continuellement en tutelle ; et les progrès de notre pays, la sagesse de sa conduite, l'intelligence de ses affaires nous font présumer que bientôt il demandera poliment à sa tutrice de lui abandonner l'exercice de ses droits ; et quand l'heure de l'indépendance sonnera nous aurons avec ce système de colonies militaires une foule de jeunes citoyens, bons agriculteurs, apportant aux travaux des champs cet amour de la descipline, cet esprit d'ordre qu'acquiert le soldat, et qui au premier signal accoureront se ranger sous les drapeaux, soit comme soldats, soit comme officiers. On pourrait, outre l'équipement, la nourriture, le logement et la solde militaire, accorder aux élèves tant par heures passées aux travaux de la ferme, salaire qui leur serait payé à la fin de leur temps, et un octroi d'une certaine quantité d'âcres de terres par chaque année d'engagement. Et voilà tout.

Ce système bien dirigé donnerait au pays une armée, et de fait toute la population serait en quelques années composée de défenseurs de la patrie et de bons agriculteurs ; tout cela à assez bon marché, puisque s'ils sont bien conduits ils devront faire rapporter à la ferme plus que le nécessaire à leur entretien ; ils doteront le pays de fortifications, et cela sans compromettre leur avenir, puisque, après quelques années, ils seront et soldats et cultivateurs, ayant quelques économies en argent et en terrains, qui leur assureront une existence d'autant plus certaine qu'ils auront acquis des habitudes d'ordre et de descipline. Je sais bien que cette organisation n'est pas facile, mais elle est possible, et le résultat serait si avantageux qu'il vaut bien la peine qu'on s'en occupe. Et après tout, la seule difficulté est de trouver une bonne tête. Pas nécessaire de commencer immédiatement en grand, on peut d'abord former un bataillon, puis un régiment.

Ce que l'on fait à St-Jean pour former les cadets n'est pas plus aisé que cela, et pourtant tout le monde s'accorde à dire qu'on y réussit

admirablement. Non seulement les hautes autorités militaires en sont contentes, mais les citoyens de St-Jean sont édifiés de voir la descipline de cette troupe de jeunes cadets. Ce qu'opère là le colonel d'Orsonnens, par une stricte mais juste discipline, peut se faire peut-être plus facilement sur une ferme. Surtout si l'on avait là un instructeur comme notre populaire colonel Labranche, et un maître d'armes comme l'ami Legault

Quoiqu'il en soit je jette cette idée que j'ai émise il y a vingt ans, à mon retour du service militaire en Italie, et elle sera probablement encore vingt ans sans germer.........Ah ! si j'étais donc ministre de la milice ! Pourtant ce ne sont pas les ressources qui ont manqué. Depuis dix ans le Parlement a voté pour la milice près de dix millions de piastres. Qu'en est-il résulté ? Chacun sait ça.

Nos militaires ne seraient pas pour cela millionnaires, mais ils pourraient chanter :

Dans le service de l'Autriche
Le militaire n'est pas bien riche,
Chacun sait ça ;
Mais quand la paye est trop légère
On s'en contente, c'est la guerre
Qui la paiera.
Vive le vin, l'amour et le tabac ! } (*bis.*)
Voilà, voilà le refrain du bivouac. }

Quant à moi je continue ma route et j'arrive à Ste-Agathe-des-Monts.

VIII

Deux routes nous conduisent à Ste-Agathe. L'une, qui passe à l'ouest, aux fermes de Madame Dr. Larocque, c'est la plus ancienne. La nouvelle est maintenant la plus fréquentée et passe aux moulins de M. Adolphe Marier. Le voyageur qui traverse nos campagnes est souvent embarrassé sur le choix des routes à prendre pour se rendre à destination. Il s'engouffre souvent dans un chemin où il n'y a pas d'habitation, et il parcourt quelquefois de longues distances sans reconnaître qu'il a fait fausse route. Il me semble qu'il serait très à propos, de la part des conseils municipaux, d'indiquer, aux fourches de tous les chemins, l'endroit où ils conduisent et la distance à parcourir pour s'y rendre. Le code municipal, Article 519, autorise les conseils de comté à placer ainsi des pôteaux indicateurs. D'ailleurs le coût en serait si minime, comparé aux avantages que le public en retirerait, que les municipalités devraient se presser de donner l'exemple dans cette voie.

Quoiqu'il en soit, nous avons pris la route Est que traverse la rivière du Nord ainsi que la décharge du lac des Sables. C'est sur cette décharge qu'est placé le moulin de M. Adolphe Marier dont je me plais à faire l'éloge. C'est un homme d'une grande intelligence et surtout d'un solide jugement. Il a fait preuve d'un rare dévouement à la cause de la colonisation. M. Marier jouit d'une réputation sans tache, et son honnêteté proverbiale lui a assuré l'estime et le respect de toute la population. Il aime les honnêtes gens, et il était sincèrement attaché à l'Hon. M. Morin, qui voyait en lui un homme d'une extrême droiture.

Quand je dis *extrême*, c'est à dessein, et le fait de ne jamais revenir sur sa parole donnée, lui fit une fois une ennuyeuse affaire. C'est la seule tache que je lui connaisse dans sa vie; mais la langue me démange trop pour résister à l'envie de raconter les incidents qui lui ont valu cette flétrissure.

M. Marier est un grand pêcheur devant l'Eternel. De fait, MM. Lavallée, Lachaîne et Marier étaient considérés dans le Nord comme les plus passionnés amateurs de pêche et de chasse qu'il y ait eu dans les temps modernes. Ils s'étaient livrés à la pêche quand ce n'était pas

péché de pêcher et quand on ne chassait pas ceux qui chassaient en n'importe quelle saison de l'année. Mais la loi vint, et un inspecteur de pêche, pour donner signe de vie, dût faire respecter la *dura lex sed lex*, qui consistait à prohiber la capture de la truite depuis le 1er octobre jusqu'au 31 décembre.

L'épreuve était rude, la tentation forte, surtout au temps où cette truite des lacs est la plus succulente, et la plus facile à prendre. On comprend aussi que l'appréciation s'en fit en raison de la défense. Le bon M. Marier n'y put tenir :

La faim, l'occasion, l'herbe tendre et, je pense,
Quelque diable aussi le poussant.

Mais le cerbère du gouvernement était là, l'œil au guet. Et un employé du gouvernement fédéral, encore ! Pour une truite, mais une belle, dame ! capturée à contretemps, le grand pêcheur fut pris et amené devant le juge, et condamné à $20 d'amende ou un mois de prison dans la géôle du district de Terrebonne. " Eh, bien ! j'irai en prison," s'est dit M. Marier, dans un moment d'exaspération. La parole était donnée. La réflexion arriva : il reconnut qu'il avait eu tort d'avoir fait cette promesse ; mais c'était fait et il se croyait obligé de ne pas revenir sur ce qu'il avait dit. Il fit son mois de prison. Voilà le caractère de l'homme, parlant peu ; mais une fois la résolution prise, il l'exécute à la lettre.

Il faut tout dire : peut-être ne se figurait-il pas ce qu'était l'incarcération. Il avait été autrefois un prisonnier d'état. Il s'en faisait gloire. Et cet emprisonnement qu'il subit avec les bons lurons de 37–38 lui miroitait à la mémoire comme l'époque poétique de sa vie. Toujours est-il qu'il se rendit tranquillement entre les quatre murs de la prison de Ste-Scholastique et il y fit son mois. Il faut l'entendre raconter ses ennuis pendant ces trente longs jours de consignation.

Cet homme tenait à honneur de ne jamais revenir sur sa parole. Il faut avouer que c'est ennuyeux par fois, et la plus saine doctrine la représente un peu plus flexible. Quoiqu'il en soit, nous n'avons pas cru dégénérer en saluant en passant ce grand coupable du meurtre de quelques truites gloutonnes, mordant à l'appat en un jour d'abstinence.

Nous nous dirigeons vers le village de Ste-Agathe, à 30 milles de la paroisse de St-Jérôme, dont elle est une des plus jolies filles. Comme toutes les paroisses que nous avons traversées, celle-ci a eu pour noyau principal des colons venus de St-Jérôme. Plusieurs raisons ont contribué à cela, et la proximité des lieux, et le courage de ses habitants initiés à la vie de défricheurs ou de voyageurs, et l'encouragement des curés qui se sont succédés à St-Jérôme et surtout de M. Labelle, qui a fait de la colonisation du Nord une question d'état.

Le village Ste-Agathe des Monts est placé en amphithéâtre sur le bord du grand Lac des Sables dans le troisième rang du Canton de Beresford. L'aspect en est ravissant ; au soleil levant d'un beau jour d'été, alors que les vapeurs du lac se dissipent et que surgissent les bords enchanteurs de cette nappe d'eau et les pointes qui s'y avancent, vraiment je n'ai jamais rien vu de plus poétique ni sur les bords du lac de Genève, ni sur le lac d'Albano.

L'église, qui est un petit bijou de style et d'ornementation, est sur un large terrain donné par le regretté M. le Dr L. E. LaRoque, qui était le frère de Mgr Joseph LaRoque, évêque de Germanicopolis. Il avait sacrifié une partie de son temps et de sa fortune au succès de cet établissement. Il y a mis l'énergie qu'il mettait en tout ce qu'il entreprenait. Il fut l'un des bienfaiteurs de la localité, où il s'est empressé de faire bâtir un moulin pour le bénéfice des colons qui devaient venir après lui. Son nom est béni de tous et gravé dans le cœur des paroissiens, en attendant qu'il soit gravé sur le marbre de l'église pour laquelle il s'est montré d'une grande générosité.

M. le Dr LaRoque a laissé à sa mort plusieurs propriétés, entr'autres cette magnifique pointe de laquelle a été détaché le terrain de l'église, et une ferme à deux milles du Village.

La paroisse de Ste-Agathe a été érigée canoniquement par décret du 4 mars 1875, et civilement par proclamation du 17 août de la même année. Elle comprend 1o. tout le canton de Beresford, 2o. les 7e, 8e et 9e rangs du canton de Morin, et dans les 10e et 11e rangs du même canton tous les lots depuis le No. 26 inclusivement, jusqu'à la ligne du susdit canton de Beresford, 3o. les 8 premiers lots dans tous les rangs du canton de Doncaster ; et la dite paroisse est bornée au nord et au nord-ouest, par le canton d'Archambault ; au sud, par le canton de Howard ; à l'ouest, par les cantons de Wolfe et Howard ; au nord-est par le lot No. 9 dans tous les rangs du canton de Doncaster ; enfin, au sud-est, partie par le canton de Wexford, partie par le lot No. 25 des 10e et 11e rangs du canton Morin et partie par le 6e rang du dit canton Morin.

A cette époque 123 acres de terre étaient consacrés à la culture du blé qui a produit 1,026 boisseaux. On a récolté 977 boisseaux d'orge, 25,602 boisseaux d'avoine ; 246 boisseaux de seigle, 1,419 boisseaux de pois et de fèves ; 15,964 boisseaux de sarrasin ; 154 boisseaux de maïs. On y avait consacré 91 acres à la culture des patates qui ont produit 13,408 boisseaux. On y a récolté 593 boisseaux de navets et 17 boisseaux d'autres racines ; 1,939 acres ont été mis en foin dont la quantité récoltée a été de 1,355 tonneaux. On y a récolté 1,551 boisseaux de graines de mil et de trèfle.

Nous arrivâmes à Ste-Agathe à la soirée, alors que les quinquets s'allu-

maient successivement, suivant le besoin ; à la campagne les gens veillent en partie aux portes, pendant ces soirées chaudes d'été où l'air est insupportable sous les mansardes, tandis qu'on respire avec tant d'aise sur les perrons ou même sur la renouée des devants de portes.

Quelques-uns passent des soirées entières sans allumer de chandelles, soit par économie, soit par agrément. De fait il y a un certain charme à passer la soirée sous les lustres du firmament, surtout quand la grande lampe du ciel répand sa lumière argentée. Les enfants même en apprécient les faveurs :

—Quelle est-ce que t'aime mieux, toi, Toto, la lune ou le soleil?

—Va-t-en donc avec ton soleil qui n'éclaire que quand il fait clair. Parlez-moi de la lune, elle, elle éclaire quand il fait noir.

Eh ! oui, elle éclaire quand il fait noir, et dans les montagnes qu'elle illumine d'un côté pour laisser l'autre dans l'ombre, et dans les grands lacs où elle se mire, elle a l'air de rendre plus de services que le soleil. Quel tableau que celui d'un village assis sur le versant d'une colline, les pieds baignés par l'onde d'une nappe d'eau, le dos appuyé sur une haute montagne, la tête couronnée du clocher de l'église, le tout illuminé des lueurs des étoiles et de la lune ! Personne ne reste insensible à ces spectacles si souvent répétés, mais toujours beaux. Aussi poussions-nous une exclamation les uns après les autres : Ah ! que c'est beau ! !

Ste-Agathe a son notaire résident, M. Labelle, ci-devant de St-Joseph du Lac ; un médecin, M. le Dr Olivier, fils de feu M. le juge Olivier, de Joliette ; plusieurs marchands importants et plusieurs industriels : cordonniers, menuisiers, forgerons, etc.; le village possède deux bons hôtels. Nous mîmes nos chevaux à l'un d'eux, (Hôtel Chalifour) et nous logeâmes à l'hôtel tenu par M. Amable Godon, à environ un arpent du lac, sur la rue principale qui passe devant l'église. C'est une assez vaste maison à un étage et mansarde, munie de la grande enseigne traditionnelle, en français celle-ci. Au lieu de " Godon Hôtel ", on y lit " Hôtel Godon." Et puis sur la porte la légende légale : *Licencié pour la vente des boissons enivrantes.*

Ainsi gare à vous. On y distribue de la boisson, mais soyez rassurés, car c'est sans cachette, par conséquent tout doit s'y passer suivant la loi, qui oblige le licencié à inscrire ces mots consolants. Ce n'est pas dit, mais ici on loge à pieds et à cheval, et l'on y mange bien : bonne viande, excellent pain, œufs frais, bon thé. Les lits sont moelleux, trop même pour ceux qui ont été militaires et qui dorment mal sur la plume. Le service est aussi bien fait qu'on peut le désirer dans ces endroits. L'hôtelier est un brave homme qui n'est pas né dans le métier et qui n'en a pas les roueries. Aussi traite-t-il les voyageurs comme des amis. C'est peut-être un tort aux yeux de ceux qui

veulent rester à l'écart. Il a l'air de se payer plus de bon temps que sa digne femme qui se donne une peine énorme pour satisfaire ses hôtes.

M. Godon a avec lui son père et sa mère, vieillards qui ont célébré leurs noces d'or, il y a quelques années, et qui sont encore vigoureux. Ce sont deux types parfaits de *canayens* pur sang. Le père Godon est l'un des premiers colons de Ste-Agathe, après avoir été l'un des premiers de St-Jérôme. Il faut en parler au long, car c'est le caractère national parfait qui se révèle dans ce type, petit de taille, à la mine réjouie, à la figure franche et narquoise. Il est d'une foi à renverser les montagnes, et de fait s'il n'en a pas renversé il en a défriché plusieurs. Aussi ne badinez pas avec le père Godon en matière de religion. Ses arguments ne sont pas longs. Il croit en toutes les vérités de son catéchisme pour deux raisons, parce que son curé le lui a appris, et qu'il s'en est toujours trouvé bien. Mais, il faut le dire, il croit à bien des choses qui ne sont pas même croyables. Il a travaillé toute sa vie, pour établir une famille de dix enfants, qui lui ont toujours été respectueux. Aujourd'hui ils entourent sa vieillesse de soins et il jouit d'une grande consolation dans l'amour de ses enfants et dans la prière. Aussi les chapelets, ça roule avec le père et la mère Godon. Cependant ils sont de la doctrine de St-François de Salles, qui disait qu'un saint triste fait un bien triste saint. Ils aiment à s'amuser. Rien ne leur fait plus plaisir encore que d'assister à un fricot ou à une noce, où le père Godon danse encore sa gigue et bat l'aile de pigeon. Par exemple, pour faire merveille il faut qu'il danse sur ses chaussons. Et après une soirée de travail comme de plaisir, oh ! la prière et le chapelet. Il faut entendre les recommandations qui suivent les cinq dizaines. Et c'est pour Pierre qui est absent, et c'est pour ce pauvre petit Paul qui est dans ses travaux, et c'est pour Josephte qui va se marier, en seule fin qu'elle ait un bon mari, et c'est pour Marguerite, en seule fin de conserver le sien toujours bon. Un *Pater Ave* pour que la Ste Vierge continue à être notre bonne mère, et un autre *Pater Ave* pour que le diable reste dans l'enfer. Ainsi de suite. Vous croyez que je plaisante. Eh bien,non, j'ai déjà assisté à la récitation des prières de la mère Godon, et il faut se pénétrer de toute la profonde philosophie que comporte ces recommandations sympathiques pour s'empêcher de pouffer de rire. C'est avec cette foi que ces gens ont élevé et très bien élevé leurs enfants. Aussi tous jouissent de l'estime publique, et sont d'une honnêteté remarquable.

Il y avait pourtant trois grands vices que se partageaint les époux Godon. Ils fument tous deux, mais comme c'est devenu une habitude il parait que le confesseur leur a dit qu'ils peuvent se préparer à la mort sans cesser de tirer quelques touches. Aussi

ne s'en corrigent-ils pas. Un autre crime du père Godon, dont il s'est corrigé... faute d'occasion... c'est qu'il s'excitait dans les élections. Ecoutez, moi je l'ai vu à 70 ans faire appel au meilleur de ceux qui insultaient son candidat. C'était comme si on avait insulté sa religion. Et de fait il était tellement ferme dans sa foi politique qu'il en faisait une religion. On ne m'accusera pas ici de faire de la politique, car je ne me rappelle même plus de quel côté il était, ...tout de même, je l'ai vu bien excité. Heureusement que ça ne durait pas. Et les poignées de mains succédaient vite aux coups de poings.

Je parle d'un troisième défaut, et malgré mon scrupule à le dévoiler il faut pourtant que j'en parle, tant il est vrai que " des femmes et des chevaux il n'en est point sans défauts ", car celui-ci n'a été partagé que par la mère Godon. Voyons lecteurs, pardonnez-moi cette médisance je vais vous le devoiler : c'est... c'est la propreté. Je ne ris pas, c'est chez cette femme un véritable défaut, comme le scrupule en religion, quoi !...... Elle persécute tout le monde pour un grain de poussière. On ne peut marcher sans qu'elle soit derrière nous avec un balai à la main pour essuyer nos traces; si elle va en voiture, elle a un linge pour épousseter le siège. Elle s'appelle Angélique et le père s'appelle Antoine. Quand vous voyez le père Antoine, non loin est la mère Lilique, qui lui fait toujours des recommandations: fais donc attention, Antoine, tu ne vois donc pas que tu as marché dans la boue; ôte donc ces grains de mil qu'il y a sur ta bougrine, je n'peux pas m'imaginer que t'aies été soigner les garrettes avec. Bigre ! Antoine, je m'en vais te prêter mon parapluie, mais j't'avertis, s'il mouille tâche de rentrer quelque part pour ne pas l'abimer.........

...Quand je vous le disais que c'est un vice !

Tout de même le temps semble leur être laissé pour expier leurs fautes. Ils ont bien mérité cette faveur. Jamais cœur ne fut plus généreux. Avant qu'il y eût un hôtel à Ste-Agathe ce sont eux qui retiraient les étrangers; avant qu'il y eut un presbytère c'est chez eux que descendait l'Evêque dans sa visite pastorale; ils n'ont jamais manqué la messe les jours d'obligation, et l'on n'a jamais refusé l'hospitalité dans cette maison bénie, où le pauvre comme le riche trouvait le pain de l'amitié, la franche bonne humeur.

Mais, direz-vous, lecteurs, vous connaissez bien des détails sur la vie du père Godon et de sa vieille. Je m'en vais vous dire un secret: ce vieillard, c'est mon oncle, et cette vieille femme, c'est ma tante, et j'en suis fier. Ils ont combattu vaillamment sur le champ agricole; ils n'ont tué personne, c'est vrai; mais ils ont donné la vie à dix enfants et une centaine de petits enfants leur doivent l'existence. Ils ont abattu la forêt qui s'opposait à la culture, ils ont arraché les souches qui arrê-

taient le soc de la charrue; ils ont contribué à faire vivre plusieurs de leurs compatriotes; ils ont élevé leur famille dans l'amour du Seigneur, et ceux-là, j'en suis sûr, seront appelés "Enfants de Dieu".

Les maisons du village de Ste-Agathe sont généralement spacieuses et d'une propreté qui est d'ailleurs le cachet caractéristique des habitations canadiennes. Elles sont, dans les campagnes, pour la plupart blanchies à la chaux, et, dans les villages, lambrissées en petites planches posées en déclin. La forme des maisons est toujours la même: c'est la forme carrée ou oblongue avec toit à pic, qui a bien sa raison d'être à cause de la neige. Toutefois, j'aimerais à voir adopter le genre d'architecture en vogue aux Etats-Unis. Rien n'est plus coquet que ces petits cottages à ailes, aux fenêtres capricieuses avec veranda et campanile. Les balcons, les portiques, les galeries, les chassis en saillie y sont à profusion et donnent, par la peinture variée qui les recouvre, un aspect tout-à-fait plaisant. Il y a des publications illustrées qui donnent une foule de plans variés faciles à exécuter et que le conseil de chaque municipalité pourrait se procurer pour les communiquer aux contribuables.

On a eu la précaution à Ste-Agathe de tracer les rues très larges, ce qui permet de faire des plantations et d'embellir ainsi la devanture des propriétés. D'ailleurs la santé n'a qu'à y gagner. C'est le grand tort de nos anciens villages d'être construits contrairement aux règles du bon goût, de l'hygiène et de la sécurité. Car que le feu prenne donc dans l'une de ces maisons de bois qui sont presque toutes appuyées les unes sur les autres. Chaque conseil de village et de ville devrait avoir un officier chargé de faire le tracé des rues, d'indiquer à chaque propriétaire qui veut bâtir la distance à observer des bâtiments voisins. Mais il y a une mesure qui ne manquera pas, je l'espère, d'être observée, ce sera d'obliger les constructeurs à se servir d'une préparation qui sera bientôt lancée sur le marché canadien et qui s'appelle "ignifuge". L'ignifuge est une composition chimique qui peut se mettre dans l'eau, dans le vernis, dans la peinture, et qui a la propriété de rendre les objets ininflammables. Cette invention a aussi la propriété d'éteindre le feu. Vraiment les conseillers qui peuvent ainsi par un réglement prévenir les conflagrations, seraient sans excuse s'ils ne le faisaient pas.

Le village de Ste-Agathe est pourvu d'un aqueduc qui verse dans chaque habitation une eau abondante et limpide.

Le lac des Sables, sur les bords duquel le village est bâti, s'étend dans les 2e, 3e et 4e rangs de Beresford. Il était autrefois bien poissonneux, en truites surtout. Il est presqu'épuisé aujourd'hui. Cependant on y prend encore de belles pièces. C'est tout de même bien agréable pour une localité, d'avoir, à la porte, un étang de quelque dix mille

de circonférence, où l'on peut mettre la ligne et sentir mordre à l'appât, quand même on ne prend rien. Ça me rappelle une farce. Un de ces enragés pêcheurs était depuis quelques heures sur le bord de l'eau à plonger et tirer sa ligne sans prendre un traître mulet. Un observateur, agacé de tant de patience, lui crie: "Voilà une heure que je vous regarde pêcher, il faut que vous soyiez bien sot de rester si longtemps sans rien prendre." "Je vous trouve bien plus sot, moi, répondit-il, de me regarder faire si longtemps sans espérance de ne rien prendre."

Des deux le plus crétin était bien, en effet, celui qui regardait bêtement faire l'autre.

La décharge du lac des Sables est assez abondante pour faire mouvoir plusieurs moulins. C'est sur son cours, qui se jette dans la rivière du Nord, qu'est bâti le moulin du Dr Larocque, le premier de la localité, et ce sont ses eaux qui alimentent les écluses du moulin Marier.

Le lac des Sables est tout à fait irrégulier et présente l'aspect d'une ancre de navire.

Du lac des Sables on communique par une route assez avantageuse au lac Morin, connu sous le nom de lac Manitou, situé à une couple de lieues du village Ste-Agathe, dans les 2e, 3e, 4e et 5e rangs de Beresford ; mais il atteint par une de ses pointes le canton de Wolfe. L'aspect de ce lac Morin est ravissant, parsemé qu'il est d'îles verdoyantes. Il est peuplé d'une quantité considérable de poissons, surtout de truites saumonnées. Il se charge par un petit lac qui le domine à quelque dix arpents de distance. Dans cette charge, suffisante pour faire mouvoir une usine, monte une quantité si considérable de carpes, le printemps, qu'on les prend à pleins sacs.

Les bords du lac Morin sont en amphithéâtre et les eaux en sont tellement limpides qu'on peut voir, à l'automne, frayer le poisson et surtout la truite, qui ne semble pas intimidée qu'on l'observe. Ceux qui ne sont pas initiés aux mœurs de ces poissons, seront bien aise de connaître comment la Providence a pourvu au mode de reproduction de ces malacoptérygiens abdominaux. Quand vient le temps du frai, la truite ne mord pas. Elle se tient sur les bords du lac, se frottant le ventre sur le sable de la grève. Les mâles par cette opération jette leur semence et les femelles leurs œufs qui deviennent fécondés par le contact. Il y a une grande quantité de ces œufs que le courant entraîne et qui ne peuvent être fertilisés. Et voilà pourquoi l'instinct de ces poissons les conduit dans les eaux calmes. C'est en prévision de cette perte considérable que subissent les produits de la femelle qu'ils sont si nombreux et que chacune d'elle en jette des milliers. Admirable sagesse de Celui qui fait porter par les vents la semence des fleurs sur les étamines d'une autre fleur et la rend ainsi fertile. Cette sagesse est suffisante pour émerveiller les esprits observateurs et les engager à

bénir la Providence, qui ne peut nous oublier dans la distribution de ses bienfaits, nous pour qui toutes ces merveilles ont été faites.

Il y a dans ces lacs des richesses immenses qui ne sont pas exploitées. Tout le monde connaît le goût exquis de la truite. De fait on la paie très cher sur nos marchés, et elle remplace avantageusement le saumon. Elle appartient au 2e ordre des poissons osseux, comme le saumon, que l'on rencontre en grandes troupes, principalement à l'embouchure des fleuves, dans laquelle il entre pour y déposer ses œufs. Et pourtant il se fait ici un commerce de truites très limité. C'est à peine si l'on rencontre de temps en temps sur nos halles notre truite des lacs. Pourquoi ne ferait on pas comme aux Etats-Unis, où l'on élève ce poisson? C'est facile, car les œufs et le sperme peuvent s'en transporter à de grandes distances. Voici en résumé le mode des opérations nécessaires à la reproduction : on ménage trois étangs qui communiquent l'un à l'autre, et ce afin de suivre un système de rotation. On transporte cette année dans l'un des étangs les œufs et la semence. Lorsqu'ils sont éclos on transporte ce frai dans le second étang, afin de laisser libre le premier où, au temps de la ponte, on mettra de nouveaux germes. La troisième année l'on fait émigrer dans le troisième étang le frai du second, qu'on vend à la fin de l'année, pour faire place à celui du second, et ainsi de suite.

La raison pour laquelle on ne laisse pas le frai d'une année avec celui de l'année précédente, c'est que la truite est carnivore, comme presque tous les poissons qui se dévorent entr'eux. On calcule qu'une truite de trois ans est bonne pour le marché.

Il y a parait-il de ces établissements aux Etats-Unis qui accordent aux actionnaires de forts bénéfices. Au Canada le gouvernement a entrepris de peupler plusieurs de nos rivières de saumons en y transportant des œufs fécondés. Un de mes amis, M. Adélard Dorion, a tenté de faire ces années dernières un commerce de truites, non pas en les élevant, mais en les pêchant dans des lacs dont il avait obtenu la location, et en les exportant. Je ne crois pas qu'il continue aujourd'hui cette industrie, et je ne sais à quelle cause attribuer la cessation de ses opérations. Dans tous les cas il aura eu le mérite d'avoir tenté un commerce très rationnel, et d'avoir donné l'idée à d'autres qui pourront en faire bénéficier le commerce de notre pays.

Les bords du lac Morin, ci-devant couverts de très riches érablières et en partie aujourd'hui défrichés, ont été exploités en premier lieu par M. Pierre Bohémier, fils de M. Jean Marie Bohémier, et de dame Marthe Testard de Montigny, de Ste-Anne des Plaines.

Ce jeune homme n'avait que vingt ans quand, au sortir du collège de Terrebonne, il se dirigea seul, à travers la forêt, vers le nord, pour aller ouvrir un établissement sur les bords du lac Morin. Inutile de

dire les privations, les ennuis, les sacrifices qu'il endura. Mais aujourd'hui il a là une des plus belles fermes du nord, comprenant cinq cents acres de terre, dont cent sont en bon état de culture. M. Bohémier a été pour la parôisse de Ste-Agathe, où il est établi depuis vingt-cinq ans, une bénédiction par son éducation, son dévouement et ses conseils. Il a occupé les principales charges qui lui ont été confiées avec un grand esprit de justice, et surtout celle de Maire qu'il conserva pendant plusieurs années. Est-ce mission ? Est-ce fièvre ? M. Bohémier a mis ces propriétés de Ste-Agathe en vente pour aller ouvrir d'autres établissements sur la Lièvre et la Kiamica.

Il y a environ 25 ans, (mon Dieu qu'il y a déjà longtemps !) alors que j'étais étudiant, j'étais en vacance chez ce M. Bohémier. Et je fus apitoyé sur le sort de ces pauvres colons qui l'environnaient. Une chaumière mal jointe les abritait à peine, leur nourriture consistait presque exclusivement en patates et en galettes de sarrasin. Encore fallait-il qu'ils allassent au loin faire moudre leur grain. Et pourtant ils travaillaient tout le jour, sous le feu d'un soleil tropical, et quelquefois la pluie traversait leurs hardes qu'ils ne pouvaient faire sécher faute de change. Je les plaignais tout haut, lorsque ce brave M. Bohémier me fit la réflexion qu'ils étaient bien plus heureux que lui. En effet, me dit-il, tandis que je me livre aux soucis pour réussir dans mes travaux, eux se livrent au plaisir, et, presque tous les soirs, lorsque je me torture l'esprit pour calculer ou tirer des plans, ils s'assemblent chez l'un d'eux et ils dansent au son du violon de la côte. C'était à la lettre, car le soir même il y avait réunion à la porte d'une cabane, et zing zing zing......... Nous entendions au loin les frons frons frons du violon et les éclats de rire des convives. Leurs amusements me paraissaient bien innocents et, je le suppose, ils suivaient les conseils du bon curé du village.

Aux vignes dans les vendanges,
Aux champs pendant les moissons,
De Dieu chantez les louanges
Il sourit à vos chansons.
Quand le plaisir dans la plaine
Le soir vous appellera,
Dansez gaiement sous le vieux chène } *Bis.*
Et le bon Dieu vous bénira. }

Ce fait est une preuve de plus que le bonheur n'est pas toujours où on le croit, et qu'il ne s'achète pas.

Quoiqu'il en soit je prédis à Ste-Agathe, dont le lac Morin fait partie, un avenir prospère, et par l'excellence de ses terres et par le site exceptionnel que cette paroisse occupe, et par la richesse de ses bois francs, qui devront alimenter les fourneaux de Montréal pendant bien des années, quand la voie ferrée en perspective sera en opération.

Nous quittons à bonne heure le village de Ste-Agathe. Les chevaux de M. Beaubien, qui ont vingt lieues dans les pattes en deux jours, piaffent dans la cour de l'hôtel Chalifour ; le colon vient nous avertir qu'ils sont impatients, nos jeunes écoliers ont le fusil sur l'épaule, nous prenons congé de la famille Godon et en avant vers St-Faustin, en longeant de temps en temps la branche Ouest de la rivière du Nord, dont le bras Est va vers sa source principale, le lac de la Quenouille. Nous sortons bientôt du Canton Beresford pour entrer dans celui de Wolfe, dans le comté de Terrebonne, en longeant des lacs superbes et d'un pittoresque éblouissant.

Le canton Beresford que nous quittons est dans l'agence de M. Marchand. En 1880 il y avait encore d'arpentés et en vente 7,677 acres de terre. Le sol de Beresford est léger et sablonneux, un peu rocheux et d'assez bonne qualité. A certains endroits il est fameux, si l'on en juge par les produits que l'on y a vus. Nous avons remarqué que les saisons y sont un peu plus tardives qu'à Montréal, parce que lorsque nous y sommes passés, on y était encore dans les foins. Les fruits sauvages, surtout les framboises, abondent dans ces contrées où les habitants nous ont paru à l'aise, et l'on nous a assurés que plusieurs d'entr'eux sont riches.

Jusqu'à Ste-Agathe nous n'avons eu qu'à nous féliciter des chemins. En effet, les routes faites par le gouvernement sont superbes, et elles se conservent généralement belles, pratiquées qu'elles sont sur des terrains en pente et bien égoutés. Quand je dis beaux chemins ça ne veut pas dire qu'ils soient plats, dame ! Mais, passé Ste-Agathe, commence le chemin du Paradis... en longeant le purgatoire. C'est une série de côtes, d'ornières, de cailloux,... et toujours, toujours... C'est-à-dire comme dans les contes ennuyants : " Marche, marche, rencontre une côte, marche, marche encore, passe une autre côte, rencontre une grosse roche, marche, marche encore, tombe dans un trou..." Ah ! les côtes ! Et surtout nos côtes ! Aussi étions-nous forcés de marcher pour nous délasser. C'est alors que nos jeunes amis s'en donnaient. Il fallait les voir le fusil à la main, sauter les clôtures d'embarras, grimper sur les roches pour poursuivre les geais au plumage bigarré, un écureuil à la fourrure rousse. Tout de même il faut mettre un certain art pour approcher ce léger gibier, surtout cette petite gente de la famille des corbeaux qui semblent deviner le danger. Aussi chaque geai, à la vue du chasseur, donne-t-il l'alarme par un cri strident, et il est certes bien compris, puisque tous les sujets ailés s'envolent en l'entendant.

Nos jeunes Nemrods étaient infatigables, et nous étions obligés de ralentir leur zèle ; il devenait imprudent de les laisser gambader au grand soleil, à travers haies, roches et broussailles. Quelle vigueur

il y a dans ces gars développés par des exercices corporels ! Je ne cessais d'admirer leur agilité et la flexibilité de leurs membres musculeux. Leur excitation à poursuivre leur proie nous faisait craindre des accidents. Je dois noter que les geais se fichaient d'eux et que tous se sauvèrent de leurs coups, grâce à l'organisation de leur police et à la vigilance de leur arrière garde.

Il n'en fut pas ainsi du pauvre pivert qui, tout préoccupé à faire bombance sur les troncs d'arbres, eut le sort de ceux qui s'enivrent dans la bonne chère. Ce n'est pas que cet oisillon manque d'intelligence pourtant. Voici un trait des mœurs du pivert que je trouve dans les " *Mondes* " : " L'été dernier, dit M. Aimé de......, je me promenais dans une allée de mon parc, lorsque je vis un pivert se placer à une cinquantaine de pas devant moi, regarder s'il était épié, puis se coucher et faire le mort, étendu, immobile, la langue tirée démésurement ; de temps à autre il la faisait rentrer dans son bec. Près de lui était, dans l'allée, une fourmillère souterraine. Les fourmis sortant de leur demeure, croyaient voir dans le pivert un être mort, et s'amoncelaient sur sa langue pour la dévorer ; mais le contraire arrivait : lorsque la langue du pivert était couverte de fourmis, il les avalait. Il recommença ce manège jusqu'à ce qu'il fut complètement rassasié ; alors il courut vers son nid pour porter la nourriture à ses petits. Je remarquai pendant plusieurs jours la même manœuvre, et je conclus que le pivert, aussi bien que le crapaud, est un être utile et qui mérite protection. "

Laissons-là nos oisillons et enfonçons-nous davantage dans cette chaîne si tourmentée des Laurentides. Elle offre partout comme points de vue, des ravins sombres, des pics arides, des rochers nus et sévères, d'autres couverts d'une demi végétation que le feu a noircie et sur lesquels se penchent des arbres desséchés ou bouleversés. Nous nous rapprochons de temps à autre de la branche Ouest, de la Rivière du Nord, qui se rétrécit peu à peu comme pour nous indiquer qu'elle arrive à sa source. Mais ce qu'il y a de pittoresque, ce sont ces lacs que l'on aperçoit quelquefois à travers la forêt, et qui se présentent souvent avec un air riant et des bords défrichés et couverts de blé sarasin en fleur. Alors nos jeunes gens et nous poussons des cris de joie que les échos répètent autant de fois que les montagnes voisines comptent de gonflements. Hou ! Hou ! Oh ! Oh ! Et les canards qui plongent dans l'onde coulent sur les flots en les faisant rider, et les cicognes se lèvent sur leurs échasses, s'éloignent à fleur d'eau, loin de la brouet du renard *servi sur une assiette ;* le butor s'enfuit sur la grève et se cache dans les joncs.

Et tout à coup dans le désert qui avoisine cette nappe d'eau on aperçoit un chantier d'où la fumée s'élève par un tuyau qui perce le

toit. C'est la maison du colon qui vit à un mille, deux milles, quelquefois à trois milles du voisin.

Nous entrons saluer cette famille. L'homme est à quelques arpents de là. Nous entendons le bruit de sa hache sur le merisier retentissant, sa femme l'appelle et il vient les bretelles à bas, le cou découvert, ruisselant de sueurs et les bras nus. Il essuie du revers de sa main son front humide et nous salue en ôtant son chapeau de paille et nous nommant par nos noms. Il a su que nous allions au Nominingue par des hommes qui montent à pied au chemin de la Lièvre et qui, marchant la nuit, nous avaient passés à Ste-Agathe. Il nous invite à nous asseoir dans son castel, et sans façon nous entrons prendre un coup d'eau, et de la bonne. Messieurs, nous dit-il, elle coule d'une source à quelques pas de la maison. Il prend son seau, vide celle qui y séjourne depuis quelques heures et revient avec de l'eau qu'on aurait dit à la glace, sans en avoir le danger. Le goblet de fer blanc passe à tour de rôle après quoi la politesse est offerte à nos pauvres chevaux... avec le seau bien entendu.

Les citadins ne connaissent peut-être pas ce que c'est que le château du colon. C'est une boîte de douze ou vingt pieds carrés faite de bois ronds, sapin ou pin, superposés les uns sur les autres et dont les bouts tiennent l'un à l'autre au moyen d'encochures ; c'est cette architecture que techniquement on appelle en *queue d'aronde.*

Le toit placé à huit ou dix pieds du sol, d'un déclin de 2 à 3 pieds, est généralement fait d'écorce de bouleau, de sapin ou de frêne, quelquefois même de pièces de cèdre fendu. Comme ces chantiers sont généralement construits avant qu'il y ait des moulins à scie dans la localité, les portes et les chassis, s'ils sont en bois poli, viennent des paroisses où il y a des scieries. Nous avons vu de ces chantiers où il n'y a pas une planche sciée et pas un clou planté. Tout y est fait à la hache et à cheville.

Les interstices sont calfeutrées avec de la mousse souvent recouverte de glaise. Comme on ne se peut procurer de la brique et de la chaux qu'à grands frais, la cheminée est un tuyau. Et vous dire si on chauffe la dedans, l'hiver bien entendu, car l'été le poêle est toujours dehors, abrité d'un appendice qui consiste en quatre gaules appuyées sur autant de fourches plantées en terre. Il n'y manque plus au colon que de quoi manger pour vivre le plus heureux du monde et chanter :

" On peut bien manger sans nappe
Et sur la paille on peut dormir.
Les gueux, les gueux, sont des gens heureux,
Ils s'aiment entr'eux,
Vivent les gueux !

A propos de sommeil, n'allez pas croire que ces messieurs les colons se privent de bons lits ; ils ont la paille, la mousse, la fougère et même les immortelles des champs. Outre que la fougère est aromatique elle est très saine.

Pour l'édification des nourrices je dirai avec un auteur de médecine que " les feuilles de fougère servent à confectionner la couche des enfants. Les coussins et les matelas qu'on en fait sont beaucoup plus sains que ceux qui sont faits avec la plume. On les recommande surtout aux scrofuleux et aux rachitiques."

C'est en partie ce qui explique cette santé robuste, ce teint vermeil, cette pureté de sang qu'ont les enfants des colons qui vous ont des joues à faire crever de dépit les mamans de nos grandes villes.

— Combien avez-vous d'enfants? demandâmes-nous au colon... et à la *colonne.* Il fallait bien lui faire cette question, car à tout moment il en surgissait de nouveaux.

—Dix, nous répondirent-ils.

— Dix ! Et quel âge a le plus vieux ?

—Onze ans ; et il travaille celui-là. Tenez, voyez-vous cet abatti? Eh ! bien, c'est lui qui a coupé les ferdoches et les a ramassées.

Et ce petit bonhomme trapu, aux muscles développés, arrivait nu pied avec sa faucille à la main, confirmer qu'il était de force et de taille à fouailler chevaux et bœufs.

Tenez, vous pouvez le constater, sur le lac Lacoste. à environ quatre lieues de la Chute aux Iroquois, il y a un nommé Lacasse, un des plus beaux Canadiens du pays, qui est le colon de l'Hon. Lacoste ; il a onze enfants, dont le plus vieux a 14 ans, il a défriché et ensemencé en une année quinze arpents de terre, et son petit garçon en a coupé les broussailles et les arbustes, et il les a ramassés en tas pour les faire brûler. Ça doit être comme ça que les veut le curé Labelle... ou bien il est exigeant.

Maintenant que nous avons fait boire hommes et bêtes, avançons en laissant derrière nous le lac La Grise, le lac La Brume, le lac Cornu, et d'autres encore plus beaux en leur apparence qu'en leurs noms baroques et insignifiants, (tandis qu'il aurait été si facile de les baptiser de noms poétiques ou historiques,) et nous arrivons, devinez où ? Mais à quoi sert vous faire deviner, vous, lecteurs, qui ne connaissez pas la Repousse. Elle est bien connue, pourtant, depuis St-Jérôme jusqu'à la Rouge. Que dis-je, jusqu'à la Lièvre et même jusqu'à la Gatineau. C'est la terreur du pionnier, mais aussi son épreuve. Celui qui va s'établir au-delà de Ste-Agathe et qui passe la Repousse est considéré comme ayant franchi tous les plus grands obstacles. Que de gens ont rebroussé chemin en l'apercevant se dresser dans le sentier de la colonisation. Sapristi, avant de la franchir,

arrêtons nos équipages fatigués, faisons prendre une gueulée à nos chevaux, buvons une larme et prenons une bouchée, il arrive midi. Nous nous mettons à l'ombre, près d'une claire-fontaine, comme dans notre chanson nationale, nous allumons un petit feu sur lequel nous mettons un bidon rempli d'eau. Bouille garçon, dit notre chef cuisinier. Et en cinq minutes le thé est fait.

Vous n'avez peut-être jamais goûté les délices d'un repas sur le bord de la route, sous le pouce, comme on dit. Et bien, regardez-nous faire. Nous dressons les tables, je dis les tables, car chacun a la sienne ; l'un une belle roche plate, l'autre une souche, un troisième une perche de la clôture, un quatrième la planche de la barouche, et, quelques-uns, leur morceau de pain appuyé sur les cinq doigts de la main gauche. Communauté indivisible des vivres de Sa Majesté que contient le grandissime fourgon de M. Beaubien.

Voyons, toi, Charles, coupe du pain ;—Louis, tranche du saucisson.—Y a-t-il du sel?—Allons, le beurre.—Voici des gretons, qui en veut?—Il y a du jambon, là, dans la poche.—Moi je mange du lard ; tranchez-en donc, qu'on fasse des grillades à la broche.—Ça c'est une bonne idée !—Allons, p'tit Pierre, va chercher de l'eau.

Et bientôt le fumet des grillades promène sous le nez des gourmets son odeur appétissante, et tous de se les partager.—Fais-en encore, Bigras, il n'y en a pas assez. Tonnerre ! que c'est bon.

Et bientôt le silence se fait, puisque ventre affamé n'a pas d'oreilles pour entendre ni de bouche pour parler. Mais le spectateur entendrait le babil du ruisseau, le cri lointain du roitelet, le frémissement de la feuillée qui accompagne le cliquetis de nos armes et de nos mâchoires, et le rongement non moins significatif de nos chevaux.

—Voulez-vous des pommes confites, du fromage?

—Oui ; c'est bien.

Et le fromage se distribue. Mais le farceur qui l'offrait avait emporté du fromage de Limbourg. Vous pouvez vous imaginer ce qu'en a dit Bigras.—Cré cochonnerie, dit-il.

De fait, il faut avoir le goût perverti pour manger de ce raffiné.

—Bien, mangez des confitures, alors.

Bref, de l'aveu de tous, c'est un repas succulent qui nous fait apprécier le refrain :

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes ici réjouis?
C'est que le vin est bon
Apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle,
Vive le son, vive le son,
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron !

Moi, ça me rappelait nos haltes d'Italie où, sur le bord de la route, nous mettions sac à terre et les armes en faisceaux pour faire le café. Pas de monture là. Et quand le café était pris, il fallait mettre sac au dos, carabine sur l'épaule, giberne aux reins et en avant, marche. Pourtant nous avions cinq lieues de faites et il fallait en faire encore cinq, chargés que nous étions de cinquante livres. Et les ampoules! Ah! là, là. Et cependant nous entonnions le refrain: "Il y a d'la goutte là haut, là haut. Il y a de la goutte à boire" ou

En avant, marchons; en avant, marchons,
Zouaves du Pape, à l'avant-garde!
En avant, marchons; en avant, marchons,
Le monde nous regarde,
En avant, bataillon!

Les vivres sont empaquetés, les chevaux sont bridés, et en avant, à l'assaut de la Repousse!

La Repousse! C'est le Sébastopol de la colonisation avec le Redan, le Mamelon Vert et Malakoff par dessus le marché. La Repousse, c'est trois montagnes entassées les unes sur les autres, soudées avec du ciment dont le gravier est assez volumineux pour offrir des spécimens gros comme qui dirait le palais de justice de Montréal et qui menacent toujours de se détacher. Il y a si longtemps qu'ils y sont, nom d'un nom! Si le feu des Titans nous vient à la mémoire en montant cette muraille de Chine, les vers de Lafontaine dépeignent bien l'état où l'on se trouve en la franchissant.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche,
Femme, moine, vieillard, tout était descendu;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Nous montons, nous montons et nous montons, et par un chemin rocailleux, mon Dieu! il faut voir ça. Aussi avons-nous mis pieds à terre, ne laissant que les deux petits garçons du colon dans les voitures. Nous nous étions déboutonnés, gilet et veste étaient ôtés, et marche donc. A tout moment les chevaux faisaient halte et nous aussi. Le soleil plombait sur cette montagne aride qui grille sans jamais se consumer ni s'amoindrir. C'est bien une véritable Repousse, qualifiée pour repousser les colons les plus énergiques.

C'est en octobre 1872 que M. le curé Labelle la franchit pour la première fois et qu'il s'aperçut qu'il y avait au-delà une plaine superbe à offrir à la colonisation. En effet, du sommet de cette redoute le panorama est ravissant. Là, plus près des cieux, on domine un vaste pay-

sage qui n'a de limite que la capacité de l'œil. Sur le versant sud vous avez les couches graduées de la vallée de la rivière du Nord; vous en distinguez le lit au fond de cet alcôve de dentelle et de rideau, dont les plis donnent asile à des centaines de maisons parsemées sur les versants défrichés. Du côté nord s'étend cette plaine qui s'élargit en vous indiquant les vallées de la Diable et de la Rouge. St-Faustin est à vos pieds sur une colline que contourne la décharge du lac Au Poil; des champs couverts de moissons s'étendent sur des pentes douces, les prairies s'étalent riantes au couchant du soleil, le bétail s'amuse dans les prés verdoyants, et vous admirez les maisons des colons échelonnées sur le versant des côteaux, les forêts grandioses qui recouvrent les hauteurs, les lacs qui reflètent les rayons du soleil,—et vous apercevez un lointain sans limite qui jette dans l'âme je ne sais quel indécis de l'avenir; tout dans ce coup-d'œil nous charme, nous fait rêver, mais nous montre comme nous sommes petits au milieu de ces grands joujoux avec lesquels le Créateur semble s'être amusé... sérieusement... Pourquoi a-t-il entassé ces montagnes? Pourquoi a-t-il culbuté ces monceaux de granit? Pourquoi a-t-il bouleversé ces éclats de rochers dans les veines desquels coulent des minerais qui semblent vouloir se faire reconnaître en trahissant leur couleur? Qui va nous répondre? Le soleil qui passe silencieux en faisant briller sa lumière chaude, les nuages qui se déploient au-dessus de la crête des arbres, les flots qui se précipitent de cascade en cascade, l'oiseau qui parle dans les bois, le bœuf qui paît dans le parc, l'agneau qui bondit sur le gazon. Car tous jettent leur note dans ce concert auquel nous assistons, et dont nous saisissons à peine les beautés, logés que nous sommes dans les galeries de ce théâtre borné par l'horizon de la nature.

Nous descendons cette montagne en évitant l'Epouvante, pic plus haut encore que la Repousse, et nous nous dirigeons vers le village de St-Faustin, qui n'est encore qu'une mission, situé dans le sixième rang du canton de Wolfe.

Ce canton faisait ci-devant partie du comté d'Argenteuil et, après 1881, il fit partie du comté de Terrebonne déjà pourtant bien trop étendu.

Lors du recensement, St-Faustin n'était pas encore érigé, et le recensement n'est que pour le canton de Wolfe qui, à cette époque, comptait 461 habitants, tous catholiques.

Il n'y avait alors que neuf acres de terre consacrés au blé qui a produit 41 minots. On y a recueilli cette année là 172 boisseaux d'orge, 2,310 boisseaux d'avoine, 136 boisseaux de seigle, 70 boisseaux de pois, 4,760 boisseaux de sarrasin, 45 boisseaux de maïs, 2,233 boisseaux de patates, 1864 boisseaux de navets, 38 boisseaux d'autres racines, 267 tonneaux de foin et 249 boisseaux de graines de mil et de trèfle.

En 1880, il y avait d'arpentés et en vente dans le canton de Wolfe, qui se trouve dans l'agence de M. Marchand, 28,621 acres de terre et il y avait d'arpentés, mais non en vente 2,000 acres.

Le sol du canton est accidenté par endroits et un peu rocheux, mais généralement propre à la culture.

En 1882, les travaux publics qui ont été faits dans le canton de Wolfe, sont : 1° déviation du grand chemin conduisant de Ste-Agathe à St-Faustin, pour éviter la Repousse, suivant le tracé de l'explorateur Bureau.

Cette déviation, qui mesure environ six milles, part du canton Beresford dans le 5e rang, traverse les quatre derniers lots de ce canton en biaisant et se continue jusqu'au No 22 dans le 6e rang de Wolfe ; 2° chemin conduisant du 6e rang de Wolfe à l'église St-Faustin, formé de montées traversant les 5e, 4e et 3e rangs, et qui ouvre à la colonisation le plus beau terrain du canton Wolfe ; 3° chemin qui part du village St-Faustin au lac La Quenouille.

St-Faustin, qui comprenait en 1884 cent familles et quatre cents individus, n'a pas de curé résident, et c'est le curé de St-Jovite qui vient tous les quinze jours y dire la messe dans une chapelle. C'est une maison n'ayant rien de distinct si ce n'est une cloche posée sur une chèvre à quelques pieds de là. Il y a un instituteur, qui est bien à mon avis l'homme le plus important après le curé. Le village est alimenté d'un magnifique aqueduc qui fournit à ses habitants une eau remarquablement bonne et pure.

Il y avait deux hôtels à St-Faustin, mais l'un a été obligé de céder le pas à l'autre. L'hôtel Dusablon (nom noble, s. v. p.) est très bien tenu. Le propriétaire est très poli. Mon ami Beaubien s'est trouvé indisposé à cet endroit. Et il y avait de quoi. La marche, la chaleur, les repas sous le pouce... (à part la Repousse) pour un dyspeptique, c'est assez raide. C'est là que j'eus occasion de faire preuve de mes connaissances médicales. Une préparation de gingembre mit sur pied mon patient en moins d'une heure. Disons deux, car je me rappelle qu'on attendit que le soleil baissât. Tout de même, il faut avouer que c'est bien peu de temps pour guérir un malade qui souffrait des douleurs affreuses d'estomac et d'entrailles. Il faut tout dire, l'épicier du lieu, M. Villeneuve, qui m'a l'air de faire de bonnes affaires en cet endroit, est venu à ma rescousse en me fournissant une bouteille de Tue-douleur de Perry Davis, (*Pain Killer* pour les Anglais). Mais je réclame l'honneur d'avoir prescrit ce spécifique unique

Qui guérit les maux passés, présents, futurs, nouveaux.
Il est stomachique et dontalgique,
Je le cède à tous.
Pour combien ? pour deux sous. } *bis*.

Bonjour, St-Faustin, au revoir ; et en route pour St-Jovite par un chemin comparativement beau. Ah ! quand je dis beau, il ne faut pas s'imaginer qu'on y puisse pousser les chevaux, mais au moins on peut y trotter par tache. Mais nos reins, nom d'un p'tit bonhomme ! L'air se fait frais et il faut se presser, car notre étape du jour est la Chute aux Iroquois. Touche, touche. Et nous faisons solennellement notre entrée à St-Jovite, le samedi, presque à la brunante.

Reposons-nous un peu, car, vraiment, nos chevaux nous font pitié... tant ils sont bons. Pauvres bêtes ! Dire qu'ils se mettent à notre disposition sans répliquer, tandis que d'un coup de pied il pourrait nous envoyer paître. Vrai, on ne peut penser aux services que nous rendent ces animaux, et à la patience avec laquelle il nous servent, sans éprouver un sentiment de reconnaissance envers Celui qui leur a ordonné de nous obéir. Aussi méritent-ils qu'on les soigne bien. Entrons à l'hôtel, et ordonnons que nos courageuses bêtes aient chacune une bonne portion...... quand elles seront ressuées, bien entendu.

IX

Le village de St-Jovite, à 44 milles de Montréal, est situé sur un plateau d'environ un mille carré que cerne la rivière au Diable. J'ai examiné l'apparence de ce tributaire de la Rouge, pour m'assurer s'il ne ressemble pas à l'ancien Diable avec des griffes et la queue en ripe.—Je n'ai rien trouvé qui ressemblât à Belzébuth, si ce n'est sa forme tortueuse qui lui donne des faux airs de serpent. Mais ce n'est pas de ses sinuosités que cette rivière tire son nom. Ce sont les voyageurs qui, la trouvant difficile pour la descente du bois, l'ont apostrophée du nom de Diable, et cette épithète lui est restée.

En 1878, tout l'espace entre Ste-Agathe et le Nominingue était forêt. Les établissements qui commençaient étaient comme des oasis au milieu des bois debout. C'est en septembre de cette année qu'y fut envoyé le révérend M. Ouimet pour desservir les cantons du Nord.

A son arrivée il se mit à l'œuvre pour construire un presbytère dont le haut devait servir de chapelle provisoire, et au mois de janvier 1880 il s'installait dans sa résidence pour desservir les colons à 15 lieues à la ronde. Aujourd'hui encore il exerce son ministère dans les missions d'Arundel, Amherst et Ponsonby.

Les rues du village de St-Jovite sont larges de 60 pieds et les maisons, au nombre d'une quarantaine, sont bâties à la française et avec un goût remarquable.

Il y a de bons pouvoirs d'eau fournis par un ruisseau appelé Clair, lequel prend sa source à St-Faustin.

Le presbytère et la chapelle forment un édifice de 40 pieds sur 30 à deux étages ; la chapelle est en haut et la résidence du curé en bas ; mais déjà les paroissiens ont compris qu'ils avaient besoin d'un temple, et les procédés sont commencés pour construire en moins de trois ans une église en pierre qui, tout en procurant la gloire de Dieu, sera un monument de l'esprit religieux, de l'entente et de l'activité de la généreuse population de St-Jovite.

Les premiers actes civils datent du mois de janvier 1879.

Le village renferme tout ce qu'il y a d'industrie dans St-Jovite. D'abord, un moulin à farine fonctionnant parfaitement en tout temps

de l'année. Il est la propriété de M. Célestin Bisson, un des premiers et des plus entreprenants colons du Nord.

Un moulin à carder la laine, fonctionnant, lui aussi, à merveille et rendant d'immenses services aux missions environnantes. Le propriétaire en est M. Jude Meilleur.

Un moulin à scie circulaire qui fonctionne toute l'année; cet établissement renferme des scies à découper, à faire le bardeau, un planeur pour blanchir et embouveter le bois, etc., le tout en parfait état. M. François Léonard en est le propriétaire. Cet homme entreprenant est maire de St-Jovite.

Il y a aussi une tannerie appartenant à M. Joseph Bélair.

Un fourneau à chaux, qui suffit aux besoins de St-Jovite et des environs. C'est la propriété de M. Amable Dufour.

Deux forgerons, un voiturier, deux meubliers et un boulanger.

Une briqueterie près du moulin à scie, à 6 ou 7 arpents de la chapelle. C'est encore la propriété de M. Léonard.

St-Jovite compte deux hommes de professions : un docteur, M. J. A. Bigonesse, un notaire, M. J.-Bte. Defoy.

Il y a trois magasins tenus par T. Adolph Christin, Jos. Charbonneau et Jos. Longpré. On y trouve tout ce qu'il faut, et desnégociants de cantons plus au Nord viennent s'y approvisionner assez souvent. Un marchand doit ouvrir une épicerie. A St-Jovite il y a des personnes qui entreprennent d'approvisionner les chantiers pendant l'hiver, d'autres font transporter jusqu'à la Minerve et au Nominingue les effets que des propriétaires de Montréal veulent faire transporter chez leurs fermiers.

La paroisse a deux écoles dont l'une, celle du village, est ouverte depuis 5 ans et l'autre depuis 4 ans. Une troisième est en construction ; ce ne sont encore que des écoles élémentaires.

Peu de vieillards à St-Jovite ; cependant il y en a 5 ou 6 de 76 à 80 ; et l'un d'eux surtout, M. J. Bte. Pâquet, travaille comme un jeune homme sur une terre qu'il a ouverte lui-même.

La Montagne Tremblante, vers le nord, ne tremble pas plus que l'Hôtel-de-Ville, mais enfin c'est son nom ; au pied se trouve le Lac Tremblant qui a une étendue de huit milles ; il est le réservoir de la rivière Cachée. Lac très poissonneux, c'est un endroit magnifique pour les touristes amateurs de pêche.

Un lac très coquet, c'est le lac Ouimet, situé à trois milles du village, il est parsemé d'îles qui en rendent l'aspect charmant.

Le lac Duhamel et le lac aux Brochets méritent aussi une mention honorable.

St-Jovite a deux maisons de pension de première classe où les voyageurs sont servis à souhait.

Le sol est sablonneux, mais propre à toute espèce de culture, imprégné qu'il est de phosphate de chaux fournie par les montagnes avoisinantes. Il est surtout propre à la culture des légumes qui y sont splendides.

Cette localité faisait autrefois partie du comté d'Argenteuil, mais elle a été annexée au comté de Terrebonne.

St-Jovite occupe une position exceptionnellement avantageuse, à la jonction des grandes routes de St-Jérôme et de Grenville. Celle de Grenville longe la Rivière Rouge, comme celle de St-Jérôme côtoie la Rivière du Nord.

St-Jovite comptait, en 1884, 160 familles, et St-Faustin, que dessert le même curé, 700 âmes.

Le village est alimenté par un aqueduc qui fournit une eau abondante et potable.

La malle y vient trois fois par semaine, et c'est à un " bureau de poste " qu'on va chercher les lettres et non à la " post office ", comme dans plusieurs de nos paroisses canadiennes, où les maîtres de poste semblent ignorer qu'il y a un mot français pour désigner l'endroit où l'on reçoit et expédie les malles.

Le terrain de l'église, qui a environ douze arpents en superficie, a été donné par messieurs Joseph Sarazin et François Lacasse.

C'est une chose importante pour la fabrique d'une paroisse, d'avoir à sa disposition un grand terrain, parce que plus tard elle peut avoir besoin de l'utiliser pour des œuvres d'éducation ou de charité.

M. le curé Ouimet est l'aîné de trois frères qui sont tous religieux : M. Trefflé est vicaire à l'église Notre-Dame de Chicago, et M. Romuald, frère de Ste-Croix, sous le nom de frère Palladius, est maître des novices à St-Laurent.

Ils sont les fils de M. François Ouimet et de Dame Aurélie Desjardins, ci-devant de St-Jérôme. J'ai eu l'avantage de voir cette pieuse et forte chrétienne sur son lit de mort où elle a rendu le dernier soupir quelques jours après notre passage à St-Jovite, à l'âge de 72 ans. Son mari était mort quelque temps avant. Je considère cette visite comme une faveur signalée, car c'était une femme vénérée et dont les mérites doivent être grands devant le Seigneur. Sa vie entière a été consacrée à élever dignement sa famille. Au milieu des épreuves. M. et Mde Ouimet ont toujours été les mêmes, édifiant tous ceux qui les ont connus par leur piété, leur travail, les qualités de leur cœur et de leur esprit. Aussi sont-ils l'un après l'autre partis entourés de consolations. Comment n'aurait-elle pas été consolée, cette mère qui a donné à l'Eglise trois enfants d'une piété exemplaire.

M. le curé de St-Jovite a hérité de son père d'un esprit d'entreprise remarquable et d'une rare habileté ; et son contact avec M. le curé

Labelle, dont il était le paroissien et l'ami, lui a inspiré à un haut degré l'amour de son pays. Aussi est-il l'un des prêtres les plus dévoués à la cause de la colonisation qu'il entend à merveille. C'est sous sa direction qu'a surgi cette paroisse de St-Jovite où tout respire l'aisance et la prospérité. Il a eu le rare talent d'attirer à son aide des hommes d'entreprise qui ont secondé ses plans et ses aspirations. Il s'occupe un peu de tout, mais surtout d'agriculture, de colonisation et d'industrie, et encourage ceux qui s'y dévouent. Pour mieux faire comprendre l'avantage de ce qu'il veut faire apprécier, il l'applique lui-même ; il cultive très bien et s'efforce de faire comprendre à ses gens l'importance du pâturage. Pour faire priser par les habitants l'utilité de nos bois, il a fait faire à son presbytère un plafond en frêne vernissé qui est superbe. De fait c'est un plafond qui ne serait pas déplacé dans nos plus belles maisons de villes.

Le révérend M Ouimet aime les fleurs et les cultive avec succès. Quoi de plus amusant pour un curé de campagne que de charmer ses loisirs par la culture des fleurs qui, outre qu'elles servent à orner ses autels et embaumer ses appartements, parlent si éloquemment à son cœur. Qui redit avec plus d'éloquence la puissance créatrice de Dieu que le narcisse odorant et le lys aux blanches corolles, et la tulippe printannière, et le renoncul, et l'œillet, et la rose et la jacinthe.

Dans leurs plus légers mouvements
L'observateur voit un présage :
Celle-ci, par son doux langage,
Indique la fuite du temps
Qui la flétrit à son passage.
Sous un ciel encore sans nuage,
Celle-là, prévoyant l'orage,
Ferme ses pavillons brillants,
Et sur les bords d'un frais bocage,
Sommeille au bruit lointain des vents ;
Si l'une, dès l'aube éveillée,
S'ouvre et se ferme tour à tour,
L'autre s'endort sous la feuillée,
Et du soir attend le retour,
Pour marquer l'heure de l'amour
Et les plaisirs de la veillée ;
Le villageois, le laboureur,
Y voit le sort de sa journée,
Le temps, le calme, la fraîcheur,
Les biens et les maux de l'année ;
Il lit toute sa destinée
Dans le calice d'une fleur.
Livre charmant de la nature,
Que j'aime ta simplicité !

Ta science n'est point obscure,
Tu nous plais par ta vérité,....
....

Le curé de St-Jovite a fait des douze arpents de la fabrique une petite ferme modèle. Il y cultive un peu de tout, d'une manière scientifique.

M. Beaubien qui, tout le long de la route, prêchait la culture du trêfle blanc comme pâturage, a été enchanté d'en voir dans les parcs de St-Jovite.

D'après cet agronome expérimenté le trêfle blanc l'emporte de beaucoup sur le rouge, pour les pâturages, en ce qu'il se resème de lui-même et qu'il pousse avec d'autant plus de vigueur qu'il est plus souvent râsé.—Le mouton est avide de cette plante et le lait des vaches qui s'en nourrissent acquiert un parfum remarquable.

C'est le moment de dire que M. Beaubien, en apôtre de l'agriculture, a prêché toute la route combien il est utile et même nécessaire pour les cultivateurs de faire du pâturage et même de cultiver des plantes spéciales à cette fin. C'est aussi une des grandes recommandations du Curé Labelle. C'est surtout dans un pays de montagnes, dont une partie ne peut être utilisée pour la culture, éloignée qu'elle est des grands centres, qu'il convient d'élever du bétail.—Par là on utilise ces immenses pâturages, et l'on réduit ses produits en beurre, fromage, viande, etc., facilement transportables au marché.—C'est ainsi que l'on agit dans les contrées montagneuses du Jura, de la Suisse, du Vermont où, dit-on, il y a si peu d'herbe sur les rochers qu'on lime la dent des moutons pour qu'ils puissent la pincer.

Quoiqu'il en soit, le Curé de Ste Jovite a inspiré à ses paroissiens de cultiver du trêfle blanc, et c'est ce qui explique l'excellence du miel qu'y produisent les abeilles. M. Bisson a introduit ces industrieuses royalistes dans la paroisse, et son exemple sera suivi, je l'espère, car rien n'est profitable comme ces intelligentes travailleuses qui ne coûtent rien à leur propriétaire et lui donnent un dessert délicieux, un remède effectif, une cire très utile, un profit considérable et pardessus tout, l'exemple du résultat merveilleux du travail intelligent et constant.

" Il y a, dit un écrivain dont j'oublie le nom, bon nombre de cultivateurs qui suent sang et eau à remuer la terre, et ne réussissent point, malgré leurs efforts, à joindre les deux bouts. Or, quand une corde ne suffit pas à l'arc, il faut savoir en ajouter une seconde. L'élève des abeilles, que l'on néglige généralement, serait, pour beaucoup, la seconde corde en question. Avec quelques ruches qui coûtent peu de soins et ne demandent pas de frais, une pauvre famille se tire souvent d'embarras. La cire et le miel se vendent facilement, et, avec le produit, on paie des dettes. L'élève des abeilles n'empêche pas d'aller

au champ. Quelques minutes d'attention de loin en loin, et quelques précautions faciles dans la mauvaise saison, voilà tout ce qu'elles exigent."

Je connais beaucoup de cultivateurs qui ont essayé la culture des abeilles et qui n'ont pas réussi. C'est bien simple, ils n'en connaissaient ni les mœurs, ni les habitudes. Je n'ai certes pas le temps de dire ce que je sais de l'apiculture, mais un conseil ne fera pas de mal en passant.—D'abord choisissez une bonne qualité de mouches; les italiennes qui sont plus jaunes, sont les meilleures ; les meilleures ruches, à mon avis, sont les plus simples, et, à moins d'avoir le temps de se livrer à l'art de faire de la fantaisie avec les abeilles, il faut renoncer à ces ruches compliquées qui satisfont la curiosité des visiteurs, mais plaisent peu à l'ouvrière. Je me suis toujours trouvé bien d'une ruche simple, d'une capacité suffisante pour contenir la provision de ses hôtes pour les mauvaises saisons, et sur laquelle on met de petites boites où les mouches déposent le surplus. De cette manière, pas n'est besoin de les déranger pour avoir notre part et on leur laisse la leur. A chacun le sien. Mais il faut être généreux, comme elles le sont, car si elles manquent de provisions, quand la bise est venue, il faut leur en remettre. Elles meritent bien cela, voyons. J'ai remarqué que le miel que l'on recueille dans le Nord est de qualité supérieure. J'en ai eu de M. Phidime Morin, de Ste Adèle, qui est exquis. Cela est dû aux bruyères des terrains schisteux qui donnent au miel une qualité remarquable et qui font la réputation du miel de la province du Luxembourg. Le sarrazin que les mouches affectionnent beaucoup, parce qu'elles y trouvent des vivres en abondance, donne un miel brunâtre, aromatique et légèrement amer; mais en revanche, il produit une cire délicieuse.

La sauge, la lavande, la sarriette, le thym, la marjolaine, la menthe, toutes plantes qu'on peut cultiver dans nos jardins pour les besoins de la cuisine, sont celles qui fournissent aux abeilles le miel le plus délicat, le plus savoureux.

La population du canton de Salaberry, où se trouve St Jovite, et de celui de Grandison, était, en 1881, de 552 habitants catholiques, et deux protestants.

Cette année là on y a recolté 250 boisseaux de blé dont 6 de blé d'automne: 710 boisseaux d'orge; 10,100 boisseaux d'avoine, 210 boisseaux de seigle; 732 boisseaux de pois, 2,857 boisseaux de sarrazin; 216 boisseaux de blé d'inde; 7,539 boisseaux de patates; 7,407 boisseaux de navets, 102 boisseaux d'autre racines, 1,015 tonnaux de foin et 35 boisseaux de graine de mil et de trèfle.

Le Canton de Salaberry, qui se trouve dans l'agence de M. A. B. Filion, dont la résidence est à Grenville, avait, en 1880, 8203 âcres de terres arpentées et en vente à 20 centins l'âcre. La terre de ce canton

est généralement bonne pour la culture ; il y a peu de pin. On y constate la présence de peu de minéraux.

X

Nous quittons St-Jovite en nous retournant souvent pour jeter un coup d'œil sur ce village si florissant et qui promet de devenir un centre important des paroisses du Nord. Encore une fois nous constatons ce que peut faire un curé secondé par les gens intelligents d'une localité.

Hommage soit rendue à ceux-ci qui ont su par leur union et leur travail faire marcher leur paroisse à aussi grands pas et donner aux autres plus jeunes un exemple salutaire. Le curé Labelle a eu bien raison de faire adopter le plan de commencer l'établissement du canton en y plantant d'abord la chapelle, autour de laquelle viennent se grouper les colons qui ont en leur curé l'exemple du dévouement, le conseiller le plus franc et le plus éclairé, et dans le sanctuaire la consolation dans leurs peines et leurs ennuis. Vite une cloche afin que le colon entende sa voix bénie, qui marque les heures du travail et qui l'appelle à la prière. Quelle poésie il y a dans cette voix du clocher et quelle profonde philosophie elle enseigne à ceux qui l'écoutent ! Plus que le cri de la nature, cette voix de l'airain s'associe aux sentiments de l'homme religieux, elle pleure et prie avec lui, elle se réjouit avec sa famille.

Nous nous dirigeons vers la Chute aux Iroquois par la paroisse de l'Immaculée Conception. La distance actuelle de St-Jovite à la Chute aux Iroquois est de 21 milles ; mais on est à faire un chemin appelé Chemin Bisson, qui réduira cette distance à 16 milles. Ce chemin traverse les 1[e] et 2[e] rangs de Grandison en conduisant à la Chute aux Iroquois par le côté Est de la Rivière Rouge.

En 1883, il était terminé dans Salaberry et trois autres milles étaient complétés, il en restait encore 7 à 8 à finir. Les terres le long du chemin sont très productives.

Nous suivons donc l'ancienne route, qui est belle, en traversant la Diable et nous dirigeant à l'Ouest pour prendre la vallée de la Rouge, en longeant le Lac Duhamel.

Depuis tant de temps que nous entendons parler de la Rouge ! La voici.

Cette rivière qui court de l'Est à l'Ouest prend sa principale source dans une suite de lacs situés entre les comtés de Joliette et Montcalm. Sa branche principale parcourt les cantons Mousseau, Marchand, Joly, Clyde, Salaberry, Arundel, Harrington et Grenville pour se jeter dans

l'Ottawa, entre le village de Grenville et la Pointe du Chêne. Elle a 50 lieues de longueur.

Elle est flottable dans toute sa longueur, mais la navigation est interrompue par une quinzaine de rapides qui s'enfuient à travers des rochers et forment cinq chutes superbes : la Chute à l'Iroquois, dans le canton de Harrington, la Chute aux Bluets, sur les confins du canton Amherst et de Salaberry, la Chute aux Iroquois, dans le canton Joly, et les Deux Sœurs, dans Marchand.

La rivière Rouge en partant de sa source se dirige d'abord vers le Sud-Ouest, traverse la partie supérieure de Montcalm, jusque vis-à-vis le lac Nominingue, en arrière d'Argenteuil ; là, faisant un coude, elle tourne vers le Sud, se fait un chemin à travers les Laurentides et vient se jeter dans l'Ottawa, deux milles plus haut que le Calumet, en face de l'Orignal. A 30 milles en droite ligne de l'embouchure de la Rouge, sur le côté est de la rivière, dans le canton de Salaberry, longeant une plaine de cinq lieues de long, après une course de 45 à 50 milles, se jette la *Diable*, qui sort du lac du même nom, à trois milles de la rivière Mattawan, et reçoit les eaux du Lac Tremblant par la rivière Cachée.

Vingt milles plus haut, toujours à l'Est, arrive la *Rivière aux trois bras*. Le bras Sud nommé *Macassa* passe par le lac Macassa et le lac Sapin, s'étendant lui aussi jusqu'aux confins de la Mantavoisie ; le bras du milieu est plus long de cinq milles, et, comme il décharge le lac Froid, il s'appelle le *Ruisseau froid;* à côté le bras du Nord se nomme le *Ruisseau chaud*. A dix milles de l'embouchure de la Rouge, sur la droite, la Maskinonge vient s'y jeter ; elle vient de plus de 40 milles du fond du Lac Désert en passant par les Lacs des Longues Pointes, des Mauves, Maskinonge et des Sucreries.

La Rouge arrose une plaine fertile, bordée de montagnes riches en minéraux. Ce bassin était d'une richesse en bois incalculable : pin blanc, pin rouge dont la qualité ne saurait être surpassée, épinette rouge et blanche, chêne, hêtre, bouleau, érable.

Le pin de la Rivière Rouge est beaucoup diminué, car depuis des années qu'on y fait des chantiers, on y a surtout pris le plus beau. La Rouge est l'une des Rivières où tous les automnes se rendent des bandes de voyageurs qu'ils appellent *gangs*, pour passer les hivers dans les bois, y bûcher les énormes pins. La hache tranchante abat le tronc et coupe les branches ; la scie (godendard) le réduit ensuite en billots qui sont mis en tas (roll ways) sur le bord de la rivière dans laquelle on les précipite au printemps. Des troupes d'hommes hardis et habiles, en suivant leur marche dans les rapides, les décrochent des rochers sur lesquels ils s'amoncellent, quelquefois d'une manière considérable. C'est ce qu'ils appellent *jammer*, du mot anglais *jam* ; on fait par là ce

qu'ils appellent la *drave* (*drive*) jusqu'à l'Ottawa où on les guette au moyen d'estacades, ou chaussées (booms). Là les billots sont sciés, mis en planches et madriers ou en radeaux pour descendre en bois quarrés ou ronds à différentes scieries sur l'Ottawa ou le fleuve St Laurent. Quelques cageux se rendent à Lachine, d'autres à Repentigny ou à Québec ou au Sault Montmorency, en passant pour la plupart par la Rivière des Prairies.

" On ne saurait, dit M. Tassé, avoir une meilleure idée de l'importance de notre industrie forestière, qu'en se transportant aux chutes des Chaudières, l'un des plus beaux pouvoirs d'eau du monde. Voyez ces immences constructions qui bordent la grande cataracte. Des milliers de marins y sont occupés, de puissantes machines y sont en mouvement, et leur cri strident va se perdre au milieu du mugissement de la chute. L'opération ne se ralentit pas un instant durant toute la saison de la navigation. On dirait une immense ruche d'abeilles d'où les frêlons sont impitoyablement bannis. L'activité n'est pas moindre la nuit que le jour, et l'infatigable scie mord sans relâche d'énormes troncs, les déchiquête et leur donne toutes les transformations voulues. A la tombée de la nuit, ces bruyants édifices s'illuminent de mille lumières, que l'on pourrait confondre avec autant d'étoiles tremblottantes.

De longs quais s'avancent sur les deux rives en bas de la cataracte. Ils sont remplis de planches et de madriers empilés à une grande hauteur, et où de nombreuses barges, trainées par des remorqueurs, viennent prendre leur chargement. Ces bateaux sillonnent la rivière et se rendent aux Etats-Unis en général après avoir franchi plusieurs canaux, jusqu'à ce qu'ils atteignent Rouse's Point, Burlingtion ou Whitehall, sur le lac Champlain, leur lieu général de destination."

Cette vie des voyageurs est dure et remplie de dangers, et cependant c'est un charme auquel ils résistent difficilement quand ils y ont goûté. J'ai connu un M Beaudoin, de St-Paul, qui à l'âge de soixante ans faisait encore la *drave*. En apercevant ce vieillard sauter sur les billots que faisaient descendre les Pope sur la rivière du Nord, je lui demandai pourquoi il s'exposait ainsi à son âge. Il me dit : monsieur, c'est une maladie, je suis très à l'aise, j'ai des propriétés à St-Paul. Tous les ans, je promets de ne plus hiverner, (c'est l'expression dont se servent les voyageurs,) et quand l'automne arrive, c'est plus fort que moi.—Quel est votre nom ?—Beaudoin, monsieur, de St-Paul de Joliette.—Avez-vous connu un M. Beaudoin qui était en 1858 au collège Joliette et qui est aujourd'hui prêtre à Bourbonnais ?—Oui, monsieur, c'est mon frère, l'avez-vous connu, monsieur ?—Oui, certes, c'était mon compagnon de classe et mon émule.

Cette existence a cependant des charmes. On travaille beaucoup, mais

on s'amuse aussi. Le soir sous LA CAMPE de branches couvertes d'écorces qui abrite de 40 à 60 hommes, autour d'un feu qui consume de grosses bûches de bois franc, on fume la pipe, chacun conte ses aventures, dans un langage quelquefois très énergique. On s'endort la pipe au *bec* sur des feuilles de sapin ou d'épinette, jetées sur des écorces de cèdre ou de bouleau, non sans avoir pris un bon souper que prépare le cuisinier de la cambuse, et, ma foi, très bon. Le fonds de chacun des trois repas que prennent les bûcherons, les scieurs, les équarisseurs, les charretiers ou les conducteurs, c'est le lard; il s'y écarte quelquefois des lièvres, des perdrix, des poulets qui ont oublié de rentrer à bonne heure au logis. Le thé, d'excellente qualité, y est d'une force à ébranler les nerfs des plus robustes citadins. C'est la vie militaire que mènent ces braves gens, et pareillement accidentée. Aussi ont-ils tous la bravoure du soldat dans les dangers qu'ils affrontent en priant la bonne sainte Anne ou la bonne Vierge Marie. Les cageux sont généralement composés de 70, 80, 90 ou 100 *cribs*, comprenant chacun de 23 à 36 pièces de bois et 800 à 1000 pieds cubes.

Il faut les voir, nos voyageurs, revenir dans leur paroisse à l'été avec leur ceinture fléchée, et leur mouchoir de poche de soie colorée. Comme la belle Françoise est fière de celui qu'elle a été reconduire jusqu'au pied du rocher. Souvent le bourgeois a fait banqueroute et ils n'ont pas été payés. Mais quand ils le sont, c'est pour plusieurs, toujours la même *bebelle*, comme me disait l'un d'eux, car ils fêtent tant qu'ils n'ont pas tout dépensé. Quelques-uns cependant s'amassent de quoi s'établir; d'autres *montent* pour faire les paiements de terres qu'ils avaient préalablement achetées. Je dis *montent* parce que c'est l'expression dont ils se servent, et ils ajoutent souvent *dans les pays d'en haut*.

Les voyageurs apprennent vite le tour de la rame et ils aiment à chanter en ramant. Rien d'harmonieux comme ces voix d'hommes sur l'eau, le soir surtout, quand ils répondent en chœur les refrains de " C'est la belle Françoise," " En roulant ma boule," " A St-Mâlo beau port de mer," " C'est la belle Nanette," " Dans les prisons de Nantes," " J'ai cueilli la belle rose," etc.

Mais la plus caractéristique est cette chanson qui peint si bien leurs déboirs. Je vais en reproduire les couplets qui ont le plus de cachet... quand ils sont bien chantés.

V'la l'automne qui doit zarriver
Zoù tous les voyageurs vont monter,
L'aviron zà la main zé le canot dessus le dos.
CHORUS { Dans les chantiers nous hivernerons
Dans les chantiers nous hivernerons.

Pauv' voyageur tu as d'la misère,
Plus souvent tu couches par terre,
A la pluie, au mauvais temps,
A la rigueur de tous les vents.
Dans les chantiers, etc.

Tu arrives à Québec
Souvent tu fais un gros bec.
Tu demand' à ton bergeois
Qu' est assis là au comptoir,
Si aux chantiers, etc.

Mais je m'arrête, car cette chanson ne peut être comprise qu'avec accompagnement.........d'avirons.

La vente des limites de bois est pour la province de Québec une grande ressource, la section 92 de l'Acte de l'A. B. du N., lui en laissant l'administration.

Les commerçants de bois achètent du gouvernement des licences qui leur permettent la coupe du bois dans les limites y spécifiées sur un espace variant entre quinze à vingt milles.

La vente de ces limites se fait maintenant par encan public. C'est mieux et l'on comprend pourquoi.

Jusqu'à 30,000 hommes passent l'hiver dans les bois, au service de différents bourgeois qui exploitent la vallée d'Ottawa jusqu'aux confins de nos régions végétales, sur les bords du Lac Témiscamingue ou des nombreux affluents de l'Ottawa.

Le gouvernement a fait d'immenses travaux pour favoriser le commerce et rendre flottables les grands cours d'eau.—Les radeaux, au moyen de glissoires construites à grands frais, évitent la plupart des cascades et des rapides qui interceptent le cours des rivières.—Pour franchir ces glissoires on détache les *cribs* et on les y fait passer l'un après l'autre pour les relier ensuite.

Les principales stations de glissoires sur l'Ottawa sont :—

Stations	Distance de Ste-Anne
1. Carillon	27 milles.
2. Chaudières, rive nord, Hull	98 "
3. Chaudières, rive sud, Ottawa	98 "
4. Petites Chaudières	100 "
5. Remous	102 "
6. Rapides des Chênes	104¼ "
7. Station des Chats	131 "
8. Tête des Chats	134 "
9. Cheneaux	152 "
10. Portage du Fort	156 "
11. Lamontagne	161 "
12. Calumet	163 "
13. Rapides de Joachim	249 "

Il y a aussi des glissoires et des estacades sur quelques affluents de l'Ottawa :—

Rivière Gatineau	1	Station
" Mandawaska	15	"
" Coulonge	1	"
" Noire	1	"
" Petewawee	31	"
" Du Moine	11	"

Le bois équarri qui se rend à Québec s'expédie généralement sur les marchés européens et surtout en Angleterre. Dans les années où le commerce était florissant il y avait jusqu'à 1200 navires, montés par une vingtaine de matelots chacun, qui transportaient nos bois de l'autre côté de l'Atlantique où ils sont très estimés.

Les statistiques suivantes nous donneront une idée de l'importance de ce commerce de bois et de la richesse de nos forêts.

En 1869–70 la Province de Québec seule a exporté du bois pour une valeur de $8,272,724 en Angleterre, $3,002,141 aux Etats-Unis, $539,517 dans d'autres pays, ce qui forme un total de $11,814,782.

On a souvent déploré la destruction de nos forêts. Le feu cause des dégâts considérables, et ça se comprend, puisque la plupart des localités où l'on fait de la terre neuve ne sont alimentées par aucune voie facile pour transporter le bois de chauffage ou tout autre bois qui ne flotte pas. Alors on se sert du feu pour débarrasser la terre de cet obstacle à la culture. Et puis le défricheur, il faut le dire, semble regarder le bois, qui lui a donné beaucoup de misère, comme un ennemi dont il faut se débarrasser. Il n'est pas rare de voir dans les grandes côtes des champs entiers n'ayant pas même assez d'arbres pour protéger les animaux contre les ardeurs du soleil. L'on a tellement dépouillé le pays d'un ornement, qui est en même temps très sain et très avantageux pour l'agriculture, qu'on est parvenu à changer le caractère des saisons. Des hommes intelligents s'en sont effrayés, ont jeté le cri d'alarme, et des lois ont été passées pour protéger nos forêts.

Les actes 34 Vict., chap. 19 ; 45 Vict., chap. 11 et 46 Vict. chap. 10 ont des dispositions énergiques pour protéger les forêts contre la destruction par le feu.

Ce dernier statut, au chap. 9, pourvoit à mettre à part, sur les terres publiques, des lots spécialement boisés.

La Législature de Québec a, en 1882, passé un acte pour encourager la culture des arbres forestiers. Elle accorde même une prime à celui qui aura planté d'arbres au moins un acre de terre dont il sera le propriétaire ou l'usufruitier.

Et pour engager les citoyens à reboiser leurs champs, une fête

a été instituée pour permettre, le jour de la fête des arbres, aux hommes de bonne volonté, de rendre aux champs une partie des dépouilles qu'on leur a enlevées sans ménagement.

Les commerçants de bois, pour leur part, ont taillé sans gêne dans nos forêts, et ont fait un gaspillage déplorable. Nous avons traversé des régions sur la Rouge où gisent encore ces cadavres géants qui ont été dédaignés dans le temps parce qu'ils avaient quelques défauts qu'on leur pardonnerait bien aujourd'hui.

Jusqu'à présent on n'a guère exploité que les bois de construction, mais que d'espèces pourraient être utilisées dans différentes industries. Nos forêts sont peuplées de variétés qui, travaillées, remplaceraient avec avantage les bois qui nous viennent de l'étranger sous tant de formes différentes.

Je ne puis résister au désir de reproduire la nomenclature des espèces qui ont été exposées en 1862, à l'exposition universelle de Londres, et classifiées par M. J. C. Taché. Car toutes ces espèces se trouvent dans les cantons du Nord.

TILIACÉES.

1. TILLEUL D'AMÉRIQUE.—*Tilia americana*, Linnée.—*Canadensis*, Michaux.
   Nom vulgaire : Bois blanc.

ACERINÉES.

2. ERABLE.—*Acer saccharinum*, Linnée.
3. ERABLE PIQUÉ.—*Acer saccharinum*, Linnée.
4. ERABLE ROUGE.—*Acer rubrum*, Michaux.—*Glaucum*, Marshall.
5. PLEINE ONDÉE.—*Acer rubrum*, Michaux.—*Glaucum*, Marshall.
6. ERABLE JASPE.—*Acer striatum*, Lambert.—*Canadensis*, Duhamel.
   Noms vulgaires : Bois barré. Bois noir. Bois d'Orignal.
7. ERABLE A ÉPIS.—*Acer spicatum*, Lambert.—*Montanum*, Aiton.
   Noms vulgaires : Erable bâtarde. Pleine bâtarde.
8. PLEINE A FRUITS LAINEUX.—*Acer dasycarpum*, Ehrhart.
   Noms vulgaires : Pleine blanche. Pleine.

AMPELIDÉES.

9. VIGNE DES RIVAGES.—*Vitis Riparia*, Michaux.—*Odoratissima*, Don.
   Nom vulgaire : Vigne sauvage.

ZANTOXILÉES.

10. CLAVELIER A FEUILLE DE FRÊNE.—*Zantoxylum fraxineum*, Willdenow.
    Noms vulgaires : Frêne épineux, Frêne piquant.

ILICINÉES.

11. NÉMOPANTHE DU CANADA.—*Nemopanthus Canadensis*, de Candolle.—*Ilex Canadensis*, Mich :
    Noms vulgaires : Houx. Aulne blanc. Bois de Matte ou de Malte.

ANACARDIACÉES.

12. **Sumac amarante.**—*Rhus typhina*, L : *Rhus canadense*, Miller.
Noms vulgaires : Sumac de Viginie. Vinaigrier.

AMYGDALÉES.

13. **Prunier d'Amérique.**—*Prunus Americana*, Marsh :—*Hiemalis*, Elliott.
Noms vulgaires : Prunier rouge. Prunier sauvage.
14. **Cérisier de Virginie.**—*Cerasus Virginiana*, De Candolle.
Nom vulgaires : Cérisier à grappes.
15. **Cérisier tardif.**—*Cerasus serotina*, De C :—*Virginiana*, Mich :
Noms vulgaires : Cérisier rouge. Cérisier noir.
16. **Cérisier du Canada.**—*Cerasus Pensylvanica*, Loisel.
Noms vulgaires : Petites merises. Petit mérisier.

RHAMNÉES.

17. **Nerprun bourdainier.**—*Ramnus frangula*, Linnee.
Noms vulgaires : Arbre à bourdaine. Bourdainier.

POMACÉES.

18. **Sorbier d'Amérique.**—*Sorbus Americana*, Pursh :—*Pyrus Americana*, De C :
Noms vulgaires : Cormier. Sorbier des oiseleurs. Maskouabina.
19. **Amelanchier du Canada.**—*Amelanchier Canadensis*, Toney.—*Pyrus botryapium*, Lin :—*Aronia botryapium*, Pers :
Noms Vulgaires : Petite poire. Poirier sauvage.
20. **Aubépine écarlate.**—*Cratægus coccinea*, Lin :—*Glandulosa*, Willd.
Nom vulgaire : Pommetier rouge.
21. **Aubépine ponctuée.**—*Cratægus punctata*, Jacquin :—*latifolia*, De Candolle.
Nom vulgaire : Pommetier blanc.
22. **Aubépine tomenteuse.**—*Cratægus tomentosa*, Lin :—*pyrifolia*, De Candolle.
Noms vulgaires : Senellier. Epines.
23. **Aubépine ergot de coq.**—*Cratægus crus galli*, Lin :—*Lucida*, Wang.
Noms vulgaires : Senellier. Culs-longs.

CORNACÉES.

24. **Carnouiller à feuilles arrondies.**—*Cornus circinata*, Linnée.
Noms vulgaires : Bois de Calumet. Cornouiller.
25. **Cornouiller à feuilles alternes.**—*Cornus alternifolia*, Linnée.
Nom vulgaire : Bois de calumet.

CAPRIFOLIACÉES.

26. **Sureau de montagne.**—*Sambucus pubens*, Linnée.
Nom vulgaire : Sureau rouge.
27. **Viorne obier.**—*Viburnum opulus*, Linnée.
Nom vulgaire : Pimbina.
28. **Viorne à manchettes.**—*Viburnum lentago*, Linnée.
Noms vulgaires : Alise. Alisier.

OLÉINÉES.

29. Frêne d'Amérique.—*Fraxinus americana*, Linnée.
Noms vulgaires : Frêne blanc. Franc frêne.
30. Frêne pubescent.—*Fraxinus pubecens*, Walter.
Noms vulgaires : Frêne commun. Frêne rouge.
31. Frêne a feuilles de sureau.—*Fraxinus sambucifolia*, Lambert.
Noms vulgaires : Frêne de grève. Frêne noir. Frêne gras.

ULMACÉES.

32. Orme d'Amérique, *Ulmus americana*, Linnée.—*racemosa*, Thomas.
Noms vulgaires : Orme blanc. Orme gris.
33. Orme roux.—*Ulmus fulva*, Linnée.
Nom vulgaire : Orme rouge.

JUGLANDÉES.

34. Noyer cendré.—*Juglans cinerea*, Linnée.—*Cathartica*, Michaux.—*Carya glabra*, Tornay.
Noms vulgaires : Noyer tendre. Noyer gras.
35. Caryer amer.—*Carya amara*, Nuttal.—*Juglans amara*, Michaux.
Noms vulgaires : Noyer dur. Noyer à noix amères.
36. Caryer tomenteux.—*Carya tomentosa*, Michaux.—*Carya alba*, Nuttal.
Noms vulgaires : Noyer blanc. Noyer dur à noix douces.

CUPULIFÉRÉES.

37. Chêne blanc.—*Quercus alba*, Linnée.—*Quercus bicolor*, Willd.
38. Chêne étoilé.—*Quercus stellata*, Willd.
39. Chêne rouge.—*Quercus rubra*, Linnée.
40. Hêtre.—*Fagus sylvestris*, Michaux.—*Fagus sylvatica*, Linnée.—*Fagus ferruginea*, Aiton.
41. Ostryer de Virginie.—*Ostrya Virginica*, Linnée, Willd.
Noms vulgaires : Bois dur. Bois de fer.
42. Coudrier d'Amérique.—*Corylus Americana*, Michaux.
Noms vulgaires : Coudrier. Coutre. Noisettier.
43. Charme d'Amérique.—*Carpinus Americana*, Michaux.
Nom vulgaire : Charme.

BETULACÉES.

44. Bouleau Merisier.—*Betula Lenta*, Linnée.
Noms vulgaires : Mérisier rouge. Mérisier jaune.
45. Bouleau elancé.—*Betula excelsa*, Aiton.
Nom vulgaire : Mérisier blanc.
46. Bouleau noir.—*Betula nigra*, Linnée, Aiton.—*Rubra*, Michaux.
Noms vulgaires : Bouleau rouge. Bouleau noir.
47. Bouleau papyrus.—*Betula Pepyracea*, Michaux, Aiton.
Noms vulgaires : Bouleau blanc. Bouleau à canot. Bouleau des chasseurs.
48. Bouleau peuplier.—*Betula populifolia*, Aiton.
Nom vulgaire : Bouleau rouge

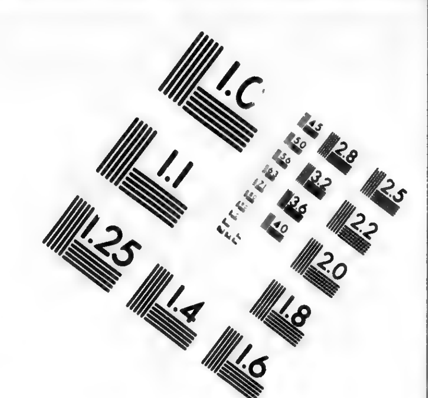
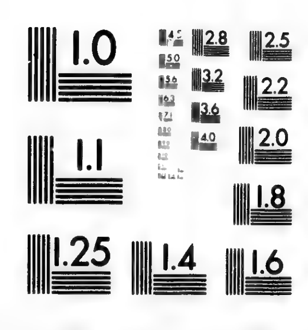


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



49. AULNE ROUGE.— *Alnus rubra*, Marshall.— *Incana*, Willd.— *Betula rugosa*, Ehrhart.
Noms vulgaires : Aulne, aulne commun. Hart rouge.
50. AULNE VERT.—*Alnus viridis*, De C.—*crispa*, Mich :—*undulata*, Willd.
Noms vulgaires : Aulne blanc, Aulne de montagne. Hart verte.

SALICINÉES.

51. SAULE DISCOLORE.—*Salix discolor*, Miller.
Noms vulgaires : Chaton. Chat.
52. SAULE GRIS.—*Salix grisea*. Willd.—*Sericea*, Marshall.
Nom vulgaire : Chaton.
53. SAULE BRILLANT.—*Salix lucida*, Muhlenberg.
Nom vulgaire : Saule blanc.
54. SAULE NOIR.—*Salix nigra*, Marshall.—*Ambigua*, Pursh.
55. SAULE CORDÉ.—*Salix cordata*, Muhl.
56. TREMBLE.—*Populus tremuloides*, Michaux.—*Trepida*, Pursh.
57. PEUPLIER COMMUN.—*Populus grandidentata*, Michaux.
58. PEUPLIER DU CANADA.—*Populus canadensis*, Mish :—*Monilifera*, Aiton.
Nom vulgaire : Liard.
59. PEUPLIER BALSAMIER.—*Populus balsamifera*, Linnée.
Noms vulgaires : Baumier. Balsamier, Tacamahaca. Peuplier de senteur. Peuplier à gomme.

CONIFERES.

60. PIN BLANC.—*Pinus strobus*, Linnée.
61. PIN JAUNE.—*Pinus mitis*, Michaux.
62. PIN RÉSINEUX.—*Pinus resinosa*, Pursh, Aiton.—*Rubra*, Michaux.
63. PIN DES ROCHERS.—*Pinus rupestris*, Mich :—*Banksiana*, Lambert.
Noms vulgaires : Cyprès. Pin gris.
64. SAPIN BALSAMIER.—*Albiès balsamea*, Miller, Marshall.—*Balsamifera*, Michaux.
Noms vulgaires : Sapin blanc. Sapin gommeux.
65. SAPIN D'AMÉRIQUE.—*Abies Fraseri*, Lind :
Noms vulgaires : Sapin rouge. Gros sapin.
66. PRUCHE.—*Abies canadensis*, Michaux.
67. EPINETTE JAUNE.—*Aies nigra*, Michaux.
Noms vulgaires : Grosse épinette. Pruche rouge.
68. EPINETTE NOIRE.—*Abies nigra*, Poiret.
Noms vulgaires : Epinette de savanne, Epinette grise.
69. SAPIN BLANC.—*Abies alba*, Michaux.
Nom vulgaire : Epinette blanche.
70. MELEZE D'AMÉRIQUE.—*Larix americana*, Michaux.
Nom vulgaire : Epinette rouge.
71. CEDRE BLANC.—*Thuya occidentalis*, Linnée.
Noms vulgaires : Cèdre blanc. Arbre de vie.
72. CEDRE ROUGE.—*Juniperus virginiana*, Linnée.
Noms vulgaires : Cèdre d'odeur. Cèdre adorant.

DAPHNACÉES.

73. DIRCA DES MARAIS.—*Dirca palustris*, Linnée.
Nom vulgaire : Bois de plomb.

CÉLASTRINÉES.

74. CELASTRE GRIMPANT.—*Celastrinus scandens*, Linnée.
Noms vulgaires : Bois grimpant. Bourreau d'arbre. Arbre à jeûner.

XI

Qu'on me permette de parler de l'utilité de quelques-uns de ces bois, car beaucoup d'entre eux peuvent ne pas être appréciés à leur juste valeur, à l'étranger surtout. A tout seigneur tout honneur : commençons par notre arbre national, celui dont la feuille est sur nos drapeaux canadiens-français, et sur nos poitrines, le jour de la Saint-Jean-Baptiste. L'ÉRABLE est l'arbre de haute futaie qui nous offre le plus d'utilité quotidienne. C'est le meilleur de tous les bois blancs. Il est sec, sonore et brillant. Il n'est pas même sujet à se tourmenter ni à se fendre. Avec ces qualités il est aisé de voir qu'on peut très bien l'employer dans l'ébénisterie. Aussi fait-il de très-beaux meubles ; l'érable piqué surtout fait de très-beaux placages. J'ai vu chez M. Bélanger, ébéniste, à Montréal, une garniture de salon très riche faite en érable piqué. L'église du Gésu, à Montréal, possède plusieurs autels plaqués de ce bois qui sont d'un très bel effet. Aussi ce bois est recherché des luthiers, des ébénistes, des menuisiers, des tourneurs et autres. Comme bois de chauffage l'érable est incomparable, surtout celui qui croît sur des terrains rocheux, pourvu qu'il soit bûché hors la saison de la sève. Son prix est parfois très élevé et on l'a vu, à Montréal, monter jusqu'à quinze piastres la corde. La cendre en est très riche en potasse. Aussi était-elle, dans le temps où la potasse se vendait bien, une grande ressource pour le colon qui ramassait la cendre de son bois consumé et l'expédiait, réduite en alcali, à la ville. Dans ce temps, —je parle de trente ans,—on voyait presque toujours le colon monter sur ses lots, avec une chaudière à potasse. Et tout le long de la route, depuis les paroisses les plus éloignées du Nord jusqu'à la ville, on rencontrait des habitants qui descendaient avec un quart, quelquefois deux. Ils ne se rendaient pas tous à Montréal, qui était leur marché naturel pour ce produit, car ils le vendaient quelquefois aux marchands des villages intermédiaires qui en faisaient le trafic. Quelquefois même on le laissait pour une dette contractée à l'avance pour des vivres. L'érable renferme plus de 25 pour cent de potasse.

Le sucre que l'on fait avec la sève de l'érable est d'une finesse exquise. Dans les cantons du Nord on exploite peu cette industrie et les sucreries y sont sur un très mauvais pied. On agit différemment dans les cantons de l'Est où chaque cultivateur a sa sucrerie avec des ap-

pareils puissants d'évaporation. L'ami Thibault, le célèbre Thibault, possède sur sa ferme de Sutton une sucrerie où il fait du sirop à s'en lécher le pouce et l'index.

Le CHÊNE est grand. Il est d'une haute utilité en Europe et en Amérique. Pour les savants, disons qu'il était en grande vénération chez les anciens Grecs qui prétendaient que cet arbre rendait des oracles. Nos ancêtres, les Gaulois, n'avaient pas moins de respect pour lui. Les Druides allaient, une fois par an, avec les plus grandes cérémonies, couper avec une serpe d'or le gui du chêne. Chez les modernes, ses feuilles tressées forment la couronne civique donnée au citoyen vertueux, comme symbole de la liberté et comme expression de la reconnaissance publique.

Le bois du chêne blanc, que l'abbé Provancher appelle *Quescus alba*, et qui porte le gland doux, est dur, élastique, très pesant, très résistant. L'arbre a une hauteur de 60 à 80 p. sur un diamètre de 3 à 4 p. On l'emploie dans les bâtisses pour faire les charpentes, les portes, les fenêtres, les boiseries, etc. Il sert pour la construction des navires et la menuiserie. On en fait des douves et des cercles de tonneaux. Les menuisiers en fabriquent des meubles, les charrons des jantes, des raies pour les roues de voiture. Les sculpteurs l'emploient pour la décoration des monuments.

Le chêne rouge, que l'abbé Provancher appelle *Q. rubra*, est un arbre de 60 à 70 p. avec un diamètre de 3 à 4 p. à écorce crevassée et il produit des glands amers. Son bois est d'un grain grossier, poreux, roussâtre, inférieur à celui du chêne blanc, mais fournissant un excellent combustible.

Le gland rôti sert à faire un café bon aux personnes rachitiques et faibles. Légèrement torréfié, le gland est bon contre la dyssenterie et la coqueluche. Le gland râpé est bon contre la colique venteuse Les glands engraissent rapidement les cochons dont la chair acquiert, avec cet engrais, un fumet de sanglier.

L'écorce des chênes fait du tan utile dans la fabribation des cuirs. Lorsque cette écorce a servi, on la fait sécher et on l'emploie comme combustible. Les jardiniers emploient l'écorce qui a servi aux tanneurs pour faire leurs couches.

Le HÊTRE dont le fruit à trois angles, d'un brun luisant, s'appelle faine, est un arbre de 50 à 60 p., à écorce grisâtre, presque sans crevasses ni gerçures.

Le bois du hêtre est sujet à se fendre et à se tourmenter, éprouvant par la dessication un retrait considérable, cependant d'un grain serré qui le fait rechercher pour les montures des outils de menuisiers. Il convient au chauffage, même vert, moins cependant que l'érable et le bouleau. Le charbon qu'on en tire est estimé. Quoique propre à la

charpente et à la menuiserie, il est sujet aux vers, sujet à se fendre et à se rompre. On s'en sert dans la marine pour les pièces de bois qui doivent être continuellement submergées, car il se conserve bien dans l'eau. On en fait, en outre, des bordures de tamis et de cribles, des caisses de tambours, des jougs de bœufs, des pelles, des battoirs, des rouleaux, des jantes de roues, des socs de charrue, des bois de fusils communs, des sabots, des manches de couteaux.

Son écorce peut être employée pour le tannage des peaux. La volaille et les animaux frugivores en général aiment beaucoup les faines ; les cochons surtout en sont friands, et ils engraissent rapidement sous l'influence de cet aliment ; mais la chair et le lard de ces animaux sont alors moins bons que lorsqu'ils se sont nourris de glands ou de grains. L'amande de la faine est agréable à manger, mais devient un poison prise avec trop d'abondance. On en retire une huile excellente qu'on peut employer dans les cuisines pour la préparation de certains mets ; elle est aussi très bonne à brûler. On peut utiliser les feuilles des hêtres en les donnant aux moutons qui les mangent avec plaisir, même lorsqu'elles sont sèches.

Le TILLEUL ou bois blanc est un bel arbre qui orne bien les parcs. A l'aide de la taille on peut lui faire former des allées voûtées, des amphithéâtres, des galeries, etc. Il se prête facilement à tous les caprices que les ciseaux du jardinier lui imposent. Il parvient à une grosseur prodigieuse. On a vu des tilleuls de 30 pieds de tour. Le bois du tilleul est blanc, plein et léger, mais liant et facile à travailler. Il est excellent pour la sculpture et pour le tour. On en fait des touches de pianos, des vases, des sabots, des pelles, des fonds et des panneaux de voitures.

Son écorce interne est très forte ; on en fabrique des cordes, des lignes qui pourrissent difficilement.

On dit que le miel que les abeilles butinent sur les fleurs du tilleul est toujours d'une qualité supérieure.

Comme combustible il est peu estimé. Son charbon peut servir à la fabrication de la poudre à canon.

Les feuilles peuvent être utilisées comme fourrage, même quand elles sont sèches.

La sève du tilleul contient du sucre. On fait avec ses fruits et quelques-unes de ses feuilles broyés ensemble, une espèce de bon chocolat, mais qui se détériore vite.

Les fleurs employées en médecine agissent principalement sur le système nerveux. On les administre en infusion.

L'ORME est un des plus grands arbres de nos forêts. Son bois est plein, ferme, souvent rustique, difficile à travailler et sujet à se tourmenter. C'est pourquoi on s'en sert peu pour la charpente. Les loupes

fournissent aux ébénistes des lames de placage, sillonnées de veines nombreuses. On fabrique encore avec l'orme des charrues, des herses, des jarrets de roues, des essieux. Comme son bois se conserve bien dans la terre et sous l'eau, on en fait des tuyaux et des corps de pompe.

Les feuilles de cet arbre servent à nourrir les bestiaux et conviennent même aux cochons lorsqu'on les fait bouillir. Son écorce est astringente et peut être employée au tannage des cuirs. Avec les couches intérieures de son écorce on fabrique des liens et des cordes grossières.

L'écorce et les feuilles de l'orme rouge macérées dans l'eau produisent un mucilage qu'on emploie contre le rhume et la toux, ou comme émollient maturatif à la place de la guimauve. La poudre d'orme fait d'excellents cataplasmes pour combattre les enflammations.

Les Américains ont choisi l'orme pour l'arbre symbolique de leur liberté.

Les fleurs de l'orme sont antispasmodiques, diaphorétiques.

L'amande du fruit pulvérisée et prise comme du tabac, arrête le saignement de nez.

L'Aulne a la propriété de se conserver dans l'eau : on en fait des tuyaux pour conduire les eaux. Comme il a la texture fine et serrée, il se travaille bien. Il est d'une belle couleur, et peut être employé pour des meubles, des ouvrages de menuiserie et de tour.

L'écorce est astringente et fébrifuge et sert à la teinture des cuirs, etc. La racine de l'arbre est employée en médecine contre l'asthme et contre les rhumes anciens. Elle facilite la digestion des estomacs paresseux. On trouve dans les pharmacies un vin d'aunée qui convient aux personnes faibles. Les vétérinaires administrent l'aunée aux animaux domestiques pour leur donner de l'appétit et de la force. Les feuilles appliquées fraîches sont un excellent tonique pour les tumeurs.

Le Frêne est un grand arbre dont le tronc est fort droit. Son bois est ferme et liant. Il est d'abord tendre, flexible et facile à travailler ; mais avec le temps, il devient raide et fort dur. On l'emploie rarement pour les ouvrages de charpente : il convient au charronnage ; on en fait des échelles légères, des bâtons tournés, des manches d'outil, des chaises, des cercles et autres ouvrages qui demandent de la légèreté et de la fermeté. L'écorce est tonique et astringente. On emploie ses loupes pour le placage des meubles de prix. Ses feuilles conviennent aux moutons, aux chèvres et aux bœufs. Son écorce et ses feuilles servent à teindre les laines en bleu. C'est surtout sur cet arbre, qui a le privilège d'attirer les insectes, que l'on récolte les cantharides.

Le Charme vient rarement d'une bonne grosseur. Son tronc est court, mal proportionné. Son bois, qui est blanc, est très dur et compact. Comme il est liant, il est fort bon pour le charronnage et les

ouvrages du tour. Il prend bien le poli, et on le recherche pour faire les manches d'outils, les vis de pressoir, les maillets, les roues de moulin, les leviers. C'est un bois de chauffage excellent. Sous le nom de charmille il est un ornement pour les jardins, car il est susceptible de toutes les formes.

Le Pin dont il se fait un immense commerce au pays, est le plus haut de nos forêts. C'est un arbre résineux garni de branches rangées par étages autour du tronc. A mesure que cet arbre croît, les branches les plus basses sèchent, tombent et laissent à leur place des nœuds. Cette espèce d'arbre croît beaucoup plus vite que le chêne ; à 60 ans, il est parvenu à son dernier degré de développement, tandis qu'il faut cent cinquante ans pour le chêne. Il peut fournir de la résine depuis l'âge de 25 ans ; cet arbre peut encore fournir du bois de charpente d'une excellente qualité, parcequ'on prétend que l'extraction du suc résineux n'altère pas sa qualité, lorsqu'on a soin de ménager l'arbre. On fait avec le pin des mâts, le bordages des vaisseaux, des madriers, des planches pour la menuiserie, des tuyaux pour conduire les eaux. Le pin se conserve éternellement. Les baies et les bourgeons du pin sont excitants, antiscorbutiques, diurétiques, diaphorétiques. La térébenthine est le suc résineux qui découle des pins et des sapins. On retire de la racine du pin rouge, par la combustion à l'étouffée, une résine très estimée pour le goudronnage des vaisseaux.

Le Cèdre est un des bois les meilleurs, les plus beaux et les plus durables qu'on puisse employer, tant pour la charpente que pour la menuiserie. Il est rougeâtre, veiné et odoriférant, se travaille très bien. Les Anciens l'employaient pour la charpente de leurs temples et pour les lambris et plafonds dont ils étaient décorés. Au Canada, on s'en sert pour les poutres, les lambourdes, les piquets et les perches de clôture et le bardeau. Ses feuilles broyées avec du saindoux forment un excellent onguent pour les rhumatismes.

Le Sapin est un des plus beaux arbres résineux qui croissent ordinairement sur les hautes montagnes et dans les savanes. Son tronc est fort droit et très élevé, revêtu d'une écorce unie, blanchâtre et comme cendrée ; il se termine par la pousse de la dernière sève, parcequ'à chaque pousse il s'élève d'une branche verticale ; il en parait en même temps trois ou quatre qui s'étendent presqu'horizontalement, en sorte qu'il est garni de branches tout autour, disposées par étages et formant ensemble une pyramide assez régulière.

La texture de son bois n'est pas uniforme ; les cônes concentriques dont il est formé, sont séparés par des parties plus tendres et spongeuses : en sorte que chaque cône concentrique porte son aubier. Il résulte de cette organisation, que ce bois, étant équarri, ou débité en planches, présente des veines longitudinales, formées par les parties

dures qui sont plus coloriées. Ces veines sont d'autant plus larges que les cônes sont coupés plus près de la circonférence. Ce bois, qui est léger, tendre et facile à travailler, est également propre aux ouvrages de charpente et de menuiserie ; on en fait encore usage pour la construction des bateaux, et de toutes sortes de bâtiments de mer.

On s'en sert pour en faire des tuyaux d'aqueduc. On fait avec son écorce de la pulpe à papier. On le débite aussi en poutres, solives, chevrons, madriers et planches.

Le sapin rend de grands services en médecine. Le bois, les bourgeons sont excitants, antiscorbutiques, diurétiques et diaphorétiques. La gomme est détersive et purgative.

Le Noyer est un grand et bel arbre dont les branches s'étendent beaucoup. Son bois est plein, liant, ondulé, moyennement dur et facile à travailler. Il passe pour un des plus beaux et des meilleurs bois de l'Europe. On n'en fait pas usage en charpente parce qu'il est sujet à plier sous le fardeau, mais on l'emploie beaucoup dans la menuiserie et la meublerie. Les menuisiers l'emploient pour les lambris et pour les meubles. Les jeunes noix servent à faire des confitures laxatives. Les différentes parties du noyer sont toniques, sudorifiques et détersives.

Le Cerisier-merisier que tout le monde connait par son petit fruit rouge, et le merisier à gros fruits noirs appelés *cerises d'automne*, sont deux variétés qui fournissent un beau bois. Il a une belle couleur rouge ; son tissu est fin et serré ; il est susceptible de prendre un beau poli. Quoiqu'il ne soit pas très dur, il est bien veiné ; en outre, il offre des ondulations d'un très joli effet. Aussi est-il recherché pour les travaux de menuiserie et d'ébénisterie. En faisant tremper le bois de merisier pendant un certain temps dans l'eau de chaux, on rend sa couleur plus foncée, et il prend alors une certaine ressemblance avec l'acajou. Il sert à fabriquer des chaises, des fauteuils et d'autres meubles. Son bois est très bon pour brûler. Il donne beaucoup de chaleur et de flamme, surtout quand il est vert.

On fait avec le fruit non seulement un aliment rafraîchissant, très agréable, mais on en fait des confitures, des tartes, etc. On les fait sécher au four pour les conserver ; on en met à l'eau de vie. Les cerises servent aussi à préparer une espèce de vin ; pour cela, les queues ôtées, on broie le fruit avec un pilon dans un vase défoncé ; on remue de temps en temps pour activer la fermentation, et après cinq à six jours de cave, on tire le vin qui est alors fort agréable à boire et on peut le consommer de suite ou le conserver.

Le Bouleau est une espèce de bois qui rend de grands services. Le bouleau à papier devient très gros. Son écorce sert à faire des canots d'une telle légèreté qu'ils peuvent porter la charge de moyens bateaux ;

un homme suffit pour les enlever sur ses épaules ; on en fabrique aussi des vases, des étuis, etc., qu'on orne de broderies, et des *cassots* qui servent à l'exploitation du sucre d'érable. Son bois fournit un excellent combustible. On l'emploie aussi dans l'ébénisterie avec avantage. On en fait des rouleaux pour le fil.

Le bouleau est un des bois les plus utiles. Il est recherché des boulangers parcequ'il donne beaucoup de flamme et chauffe également le four. Il sert à faire des perches, des sabots. On en fait des vases. On peut manger l'écorce du bouleau quand elle est en sève. Cette écorce sert à faire du papier, des sandales, et produit une couleur qui donne à la toile un roux jaunâtre, à la laine une teinte d'un assez beau jaune. On en retire aussi une huile employée en Russie et qui donne aux cuirs provenant de ce pays leur odeur particulière et une partie de leurs qualités. Son écorce est fébrifuge. Les jeunes branches du bouleau servent à faire des balais, et leurs feuilles sont excellentes pour les animaux, surtout les moutons. On hache ces feuilles et on les mélange avec d'autres aliments pour nourrir les oies et les canards.

Le charbon du bouleau est estimé pour la fabrication de la poudre.

Le merisier rouge, qui est une espèce de bouleau, devient très gros. Son bois est à grains très fins et très serrés, susceptible de prendre un beau poli. Aussi est-il très employé dans l'ébénisterie, la menuiserie, la meublerie, etc. La sève est dépurative.

" Le merisier, dit l'abbé Provancher, est très abondant en sève ; des individus de forte taille peuvent en donner au printemps jusqu'à dix gallons et même davantage dans une seule journée. Cette sève, qui est acide et d'une saveur assez agréable, passe pour être vulnéraire, détersive, bonne contre le scorbut, la pierre, la jaunisse, pour enlever les taches qui affectent le derme du visage. En Suède on en fabrique une boisson qui est très estimée. De toutes les substances végétales cette sève est la plus propre à imiter le vin de champagne ; on en retire aussi du vinaigre par la fermentation, et du sucre par l'évaporation."

L'ÉPINETTE noire est un bois léger, fort et élastique, très employé dans les constructions. Les planches d'épinette sont considérées les meilleures pour les barouches. C'est avec les jeunes pousses de cette espèce que l'on fabrique la *petite bière* d'épinette.

L'épinette rouge ou melèse est un bois pesant, fort et durable, très estimé dans les constructions navales, surtout pour les courbes. C'est un bon bois de chauffage. Il est estimé pour les constructions souterraines. Il produit une gomme dont les effets sont excellents. Le sirop de gomme des sœurs de la Providence en est composé.

L'épinette blanche est beaucoup plus commune au Nord. Son bois quoique moins fort est cependant d'un teint plus clair et moins sujet à

se fendiller et à se tordre, aussi l'emploie-t-on de préférence dans la menuiserie.

La Pruche, qui parvient à une hauteur considérable, est un bois mou, élastique, pesant, d'une contexture grossière et lâche, de peu de valeur comme bois de commerce ; cependant il a la propriété de résister longtemps sans se détériorer lorsqu'il est sous le sol. On en fabrique des traverses pour les chemins de fer, des lattes, etc. Son écorce est presque exclusivement employée dans ce pays pour le tannage des cuirs. Aussi est-elle une ressource pour les colons voisins d'une tannerie. Le Nord a fourni pendant plusieurs années une quantité considérable de cette écorce aux tanneries de MM. Leduc & Valois, à Sainte-Scholastique. Les terres de la seigneurie de Terrebonne ont été exploitées grandement pour fournir de l'écorce aux tanneries de New Glasgow.

J'ai parlé de l'utilité de quelques-unes des essences qui composent nos forêts du Nord, non avec la prétention d'avoir fait une flore, mais pour donner aux étrangers un aperçu des services que nos bois peuvent rendre à l'industrie. Peut-être quelques Canadiens pourraient aussi tirer profit de cette petite étude, ne fût-ce qu'en acquérant le désir d'étudier les centaines d'autres arbres que je n'ai fait que mentionner.

Au point de vue agricole le bassin de la rivière Rouge est des plus avantageux. Il offre une immense vallée de terre d'alluvion qui pousse avec une vigueur étonnante. Les explorations avaient révélé, il y a déjà longtemps, l'excellente qualité de ce sol. M. Bouchette écrivait en 1859, dans son rapport sur les terres de la Couronne : " Les vallées de la rivière Rouge et de la Lièvre présentent une grande étendue de terres qui sont d'une qualité supérieure et ne sont surpassées par aucune autre du Haut ou du Bas-Canada."

" Ceux-là même, dit la brochure " Au Nord," publiee sous les auspices des sociétés de colonisation, qui avaient apporté des vieilles paroisses des préjugés contre cette terre jaune, la préfèrent maintenant à toute autre. C'est que, disent-ils, elle est propre à toute espèce de grain, plus facile à égoutter et prête à être ensemencée plus à bonne heure au printemps : elle est aussi plus facile à engraisser et à cultiver et souffre moins pendant l'été de l'abondance des pluies, et supporte plus aisément les grandes sécheresses.

Ajoutons que ce terrain pousse merveilleusement l'herbe et le foin et fournit de magnifiques pâturages, ce qui est dû non seulement à la qualité du sol, mais à l'eau si limpide des sources et des ruisseaux qui abondent partout dans ce pays ondulé.

Il se rencontre, il est vrai, des lots ou des parties de lot qui sont impropres à la culture. Ces terrains doivent être laissés en bois pour les besoins du chauffage et des constructions ; et avec le temps ils peu-

vent acquérir une valeur considérable. Combien de terres, dans les vieilles paroisses, vaudraient le double de leur prix actuel, si elles n'avaient pas été déboisées.

Somme toute le sol a une haute valeur. Il faut bien qu'il en soit ainsi puisque l'on voit des lots, ayant à peine quelques arpents défrichés, se vendre, $500, $800, $1,000.—(1883.)"

Nous sommes passés là en 1884 et certes, nous avons vu des fermes qui ne se vendraient pas pour plusieurs milliers de piastres.

Tous les habitants de cette vallée de la Rouge, depuis St Jovite jusqu'à la Chute-aux-Iroquois, sont dans une ère de prospérité étonnante. Les bâtisses, les instruments agricoles, les animaux, la tenue de leurs terres, tout fait voir qu'ils ont reçu une bonne direction et qu'ils ont été payés de leurs sacrifices.

Cette vallée de la Rouge serpente tantôt rétrécie par les montagnes sur le flanc desquelles on chemine, tantôt en prenant ses ébats sur le dos des collines qui se penchent.

Combien de richesses n'a-t-elle pas portées cette Rouge ! ! Des millions en billots ont coulé sur ses eaux. C'est la réflexion qu'on se fait en traversant les forêts qui ombragent ses bords. On y voit encore les souches énormes qui s'y tiennent enracinées, comme pour nous faire comprendre que c'est en s'implantant dans le sol qu'on peut résister aux tempêtes de l'existence. Cette leçon est d'autant plus significative que ce sont des étrangers aussi qui sont venus dépouiller notre sol de leurs précieuses richesses. Mais malgré leur dévastation ils n'ont pu faire disparaître la trace des plantes indigènes, pas plus qu'ils n'ont pu faire disparaître les traces des premiers habitants du pays qui redisent encore, par leurs racines et par leurs rejetons, ce qu'était la vigueur de cette race attachée au sol.

A cette pensée s'échappe de nos lèvres ce fier couplet d'un enfant de la France :

> Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine,
> Mais malgré vous nous resterons français ;
> Vous avez pu germaniser la plaine,
> Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais.

Singulière destinée de toute chose ! Les corps de ces arbres dont les pieds sont ici, où sont-ils ? Ils ont été dépouillés de leurs branches confondues aujourd'hui avec le sol qui en alimente d'autres poussées au même endroit. Ils ont été traînés à la rivière, en y noyant quelquefois ceux qui les y jetaient. Ils ont flotté, sauté les rapides ; ils se sont heurtés contre les écueils, ils sont arrivés meurtris à une scierie qui les a taillés en lambeaux. Et ces lambeaux ont été dispersés de par le monde ; quelques-uns placés à la corniche d'un palais, quelques

autres couchés sous les murs d'un château ; plusieurs ont servi à construire des chaumières, plusieurs aussi à orner les appartements du riche. Quelques uns ont même été employés à envelopper les dépouilles de ceux qui leur avaient enlevé la vie.

Quel est le touriste anglais ou américain qui, passant par nos grands bois, pourrait dire à ces pieds séculaires, qu'il n'a pas vu leurs têtes à Londres ou à Washington ? Tel le voyageur, visitant les cimetières du Nouveau-Monde, pourrait dire à ces tombeaux muets : j'ai vu sur le vieux continent les souches de vos familles enfoncées sous les mausolés. Nous connaissons, nous chrétiens, un langage propre à entretenir ces restes inanimés de leurs parents reposant ailleurs. Mais pour ces squelettes végétaux le vent qui murmure dans les rameaux, la pluie qui arrose les racines, le soleil qui fait monter la vie dans la tige, ne redisent-ils pas à ces spectres de la forêt des mots qu'ils comprennent ?

Le terrain de cette vallée de la Rouge donne la vie déjà à de nombreux colons arrivés là sans avance. Les pointes que forme la rivière en serpentant dans le canton de Clyde sont ravissantes de formes et de fonds. J'ai vu avec plaisir, en traversant la plaine, l'établissement d'un ami de St-Jérôme, longtemps voisin de mon père, et qui a eu le courage, pour élever sa nombreuse famille, d'aller ouvrir de nouvelles terres, à l'entrée du bassin de la Rouge. M. Mélassipe Longpré est un rude travailleur et il s'entend en culture ; aussi a-t-il mis sa ferme sur un pied tel, qu'on demande, en l'apercevant, le nom de son propriétaire. A St-Jérôme il était réputé pour avoir de beaux animaux et surtout des *Alderneys* qui lui permettaient de faire du beurre de première qualité.

Ce courageux cultivateur qui jouissait à St-Jérôme de l'estime de ses concitoyens, s'est courageusement arraché à une vie comparativement aisée, pour aller dans les profondeurs de la forêt, assurer l'avenir de ses enfants. Mais, comme me le disait un jour un brave habitant des grandes côtes, les sacrifices que fait le colon en ouvrant de nouvelles terres, sont bien payés par la joie de voir s'établir autour de lui ses enfants qui, sans cela, auraient été obligés d'aller dans les chantiers ou vivre aux Etats-Unis.

XII.

C'est dans cette vallée admirable de la Rouge qu'est la paroisse de l'Immaculée Conception. Il n'y a pas de village à la Conception. Quatre ou cinq maisons y sont groupées ; l'une est l'hôtel tenu par un M. Béliveau. M. François Villeneuve, oncle du député d'Hochelaga, y demeure.

Ce M. Villeneuve, qui est un très brave homme, s'est montré d'un courage extraordinaire en s'enfonçant seul, il y a déjà plusieurs années, dans ces forêts où alors il n'y avait aucun déboisement. Chose singulière, il a réussi moins que d'autres qui n'avaient ni son courage ni son intelligence. Je crois que la raison en est que l'ambition l'a entraîné à courir plusieurs lièvres à la fois. C'est toujours la fable du lièvre et de la tortue qui va doucement, mais sûrement. *Que va piano va sano, e que va sano va lontano.* C'est un proverbe italien qui comporte sa morale. Et puis il faut bien avouer que la fortune ne sourit pas à tous, et beaucoup en ce monde peuvent chanter :

Il y'a des gens en France
Qui vraiment n'ont pas d'chance.
La preuve qu'y en a } *bis.*
C'est que j'suis d'ceux-là. }

L'église de la Conception est bâtie sur la rive ouest de la Rouge, qui se relie à la rive opposée par un pont de 284 pieds, bâti en 1882, et pour lequel le gouvernement a donné $200.

En 1884, la population de la paroisse de la Conception, desservie par le curé de la Chute aux Iroquois, comptait environ 400 âmes. Cette paroisse deviendra très riche et sera certainement le grenier du Nord. Le canton de Clyde, où elle est située, avait, en 1880, 4,709 acres de terres arpentés et en vente.

Nous nous dirigeons ensuite vers la Chute aux Iroquois, en longeant presque toujours la Rouge, et comme le chemin Bisson n'est pas terminé, nous suivons le côté ouest que nous atteignons au moyen d'une traverse, à la ferme Hamilton que possède aujourd'hui un M. Valiquette, natif de St-Jérôme. Je ne puis faire de compliments de sa traverse,

qui n'a de mérite que celui de nous rappeler le temps, cet heureux temps où, à l'Abord-à-Plouffe comme au Sault-au-Récollet, ou à Ste-Rose, on traversait en chaland, avant la construction des ponts Lachapelle, Jean Veau ou Bélair.

Le chaland de Valiquette n'était pas en très bon ordre et nous avons eu le temps de l'examiner, car nous avons attendu une demi-heure avant que le traversier, qui était aux récoltes, vînt nous faire passer l'eau. Et pourtant nous chantions à tue-tête, avec accompagnement de porte-voix :

Batelier, dit Lisette,
Je voudrais passer l'eau,
Mais je suis trop pauvrette
Pour payer le bateau.

Quoiqu'il en soit, cette ferme de M. Valiquette est de toute beauté, et comme elle a jeté mon ami Beaubien dans le ravissement, il faut en parler un peu en détail.

Cette ferme que traverse la Rouge est l'une des trois qu'exploitaient les faiseurs de chantiers, et qu'on appelait ferme d'en bas, ferme du milieu, et ferme d'en haut. Celle-ci est la ferme d'en bas ouverte par les Hamilton. Elle comprend environ 1,500 acres de terre de qualités diverses ; plus de 100 acres en sont défrichées. Les dépendances, maisons, granges, écuries, étables, etc., quoiqu'un peu vieilles, sont encore très propres à l'exploitation. Le terrain défriché est en partie de terre légère, où croissait le pin dont on aperçoit encore les pieds gigantesques, mais d'une terre légère sur laquelle se déverse des substances phosphatiques qui lui conservent une grande fertilité. Toutes les espèces de grains, ainsi que les plantes à pâturages, y poussent admirablement. Les bâtisses sont commodément situées de chaque côté de la rivière que l'on traverse à cet endroit.

Le propriétaire actuel, M. Frs Valiquette, est venu de St-Jérôme où il s'était enrichi sur une terre. Il vit maintenant sur cette ferme comme un roi... non constitutionnel. Nous avons été émerveillés de l'intelligence qu'il apporte dans la culture de cet immense terrain. Il se livre particulièrement à l'élevage, et il a des troupeaux nombreux qu'il se propose d'augmenter et d'améliorer. Nous y avons vu des animaux de races Durham, Ayrshire, et quelques Alderneys. En fait de moutons nous y avons remarqué des Cotswold croisés, et une race de cochons bâtards faciles à engraisser, qui ne vaut pas la race des Berkshire de M. Beaubien, mais qui m'a paru avantageuse.

A propos de bêtes à cornes, j'ai, moi-même, essayé de différentes races, et j'avoue que rien ne m'a paru plus profitable que notre petite race canadienne, qui peut avantageusement se croiser avec les Alder-

neys. On a beau dire, les grosses races ne conviennent pas à nos climats, surtout quand elles sont pures. Elles ne sont pas assez vigoureuses, ne résistent pas assez à notre température. D'ailleurs leur taille exige une nourriture trop abondante, qu'un pacage ordinaire ne suffit pas à leur procurer. Cette petite race canadienne, bien soignée, est certainement celle qui nous rapporte le plus de profit. Outre ma propre expérience, j'ai souvent interrogé des fermiers intelligents qui m'ont exprimé la même opinion.

Pour revenir à notre ami Valiquette, il est sur la voie d'une grande fortune, ayant acheté cette ferme à très bas prix. De fait, on ne pourrait aujourd'hui construire les bâtisses qui y sont érigées pour le prix qu'a coûté à M. Valliquette la ferme entière, avec ses 1,500 acres de terre, dont cent défrichés, et tout le complément, instruments d'agriculture, voitures d'été et d'hiver, etc.

Mais ce qui prouve encore davantage que M. Valiquette est en train de faire fortune, c'est le nombre de ses enfants. Si j'en jugé par ce que nous en avons vu, il doit arriver à la douzaine. Heureux homme, s'il comprend son bonheur.

Et pourtant les Hamilton ont mis cette ferme en vente pendant bien longtemps. Personne n'en voulait. Savez-vous pourquoi ? On prétendait que le sol était épuisé. Là ! quand on a dit ce mot, tout est dit. On ne s'occupe pas de savoir si c'est le cas ; si cette terre, quoique continuellement cultivée, peut s'améliorer, si le sol en est riche, etc. Non, elle est ruinée, et c'est tout. Comme si la terre n'était pas toujours susceptible de s'améliorer, même par le repos. On a des engrais si faciles à composer dans ces endroits où les bois jettent, en se dépouillant, une couche épaisse de débris végétaux, et où les cendres sont si abondantes.

Quoi qu'il en soit, j'ai recommandé l'élevage des moutons à Valiquette. Rien, à mon avis, n'est plus profitable que le mouton à un cultivateur qui a une grande terre. En effet, le mouton produit beaucoup, il est facile à hiverner, sous un simple abri, et il mange en fourrage ce que les autres animaux ne consomment point. Et voyez ce que l'on retire du mouton : une rente annuelle de son croît, de sa laine et de son fumier. Tout est utile dans cet animal, la laine, la peau, le sang, la chair.

Quant à la race nous recommandons les *Cotswold* pour les laines longues, et les *Southdown* pour les laines courtes.

Mon ami Beaubien n'a pas manqué de recommander son trèfle blanc si avantageux pour les pâturages, surtout ceux destinés aux moutons.

Nous avons parcouru cette distance de la ferme Valiquette à la Chute aux Iroquois en contemplant d'un côté des terres superbes, de l'autre des forêts magnifiques. La rivière qui coule des eaux pro-

fondes et noires, a été le tombeau de bien des voyageurs. Aussi est elle revêche à bien des endroits. Là on voit encore de vieux billots qu'un obstacle quelconque y retient depuis des années. Ici on aperçoit la place où gisait un tas de billots ; là bas la trace d'un ancien chemin de chantiers dans les montagnes ; plus loin un rapide nous fait entrevoir la difficulté qu'ont eue les voyageurs à y conduire le bois. Une perdrix se lève de temps à autre, mais, sans chien et dans la feuillée, comment découvrir un bipède qui se perche comme un nœud et défie l'œil le plus exercé.

Tantôt on remarque la trace d'un ours qui intéresse fort nos jeunes gens. Ils veulent aller à sa poursuite. Tiens, voilà un lièvre qui traverse la route, mais, je vous en fiche, il disparaît aussitôt. Sur la lisière un renard trottine en haletant. Tirez donc ! Ah oui ! Il est bien temps, le mâtin s'est vu visé, et bonjour. Une affaire pour endêver nos chasseurs. Tout de même ils se vengent de leur contrariété sur le dos des écureuils. Pauvres écureuils ! ! A propos, nous en avons fait une gibelotte superbe. Et pourquoi pas ? Cet animal a une chair tendre et succulante.... accomodé en civet ! ! Je ne vous dis que cela ! Encore est-il qu'il faut savoir l'accommoder. Tenez, lecteurs, je ne puis résister au désir de vous apprendre à faire un bon civet. J'en ai tant mangé de mal faits dans les hôtels, que je dois supposer que les colons du Nord ne savent pas mieux, et ils sont ainsi privés d'apprécier un mets qu'ils peuvent se procurer si facilement. Et d'abord, pour faire un civet il faut un lièvre...ou un écureuil. Et la manière de le capturer n'est pas indifférente. Celui pris au collet est le meilleur, car il conserve tout son sang dont on a besoin pour faire le bouillon. Après l'avoir dépouillé, recueiliez-en le sang et le foie, coupez le bien en morceaux, faites le rôtir dans le saindoux ; faites frire à part quelques oignons et quelques petites grillades de lard ; mettez le tout dans une casserole et ajoutez une pinte d'eau chaude ; à cette eau vous joindrez le sang et le foie que vous aurez pilé : mettez y un verre à pied de vin ou de vinaigre, sarriette, thym ou persil—et laissez cuire lentement. Pour lier la sauce répandez pendant la cuisson deux ou trois cueillérées de farine légèrement grillée—Et mangez.

C'est en suivant les plis tortueux de cette rivière Rouge qui roule des sables blancs accumulés en bancs d'un caprice singulier, que nous arrivons au canton Joly, comprenant 13,934 acres, lesquels, en 1880 étaient arpentés, mais non encore en vente.

En 1882, à part le chemin Bisson dont j'ai déjà parlé, on avait terminé un chemin conduisant de la Chute aux Iroquois au Canton Minerve. Tous les lots étaient concédés dans Joly, et la population y était d'à peu près 300 âmes. Il y avait déjà des défrichements considérables.

Dans cette même année fut construit un chemin conduisant de la Nativité (Chute aux Iroquois) au lac Maskinonge. On y construisit aussi un pont de 50 pieds sur le chemin projeté entre la Chute aux Iroquois et le lac Macassé.

Et d'une et de deux nous voilà à la fameuse Chute aux Iroquois, dont le pied est à 557,06 et la tête à 570,56 pieds du niveau du lac St Pierre. Il faisait beau. Le temps était calme, et le bruit de la chute qui se fait entendre au loin, arrivait à nos oreilles comme un babil de nymphes qui jouent sur les rochers. L'écho redisait aussi le caquet de nos jeunes amis. Et quand du haut d'une montagne nous aperçumes le village avec son église, son clocher, nous entonnâmes un Kyrié. Rien de beau comme cette mélodie sacrée chantée en chœur dans le silence du soir. Aussi les colons sortaient-ils de leurs demeures en nous applaudissant. Devant plusieurs maisons pétillait le feu destiné à protéger contre les mouches les châtelaines de ces castels. Nos chevaux sentaient l'écurie et battaient la caisse de leurs sabots en poussière, le bruit de nos roues sur la route pierreuse faisait accord avec le cliquetis de l'escouade—et—bientôt nous entrions à l'hôtel, situé tout près de la Chute, dont les vapeurs humides viennent sur l'aile de la brise arroser les galeries et les balcons.

Nous dételons, et nous nous dételons. Ecoutez, quand on a dix lieues dans les reins, par ces chemins raboteux, on est bien aise de désemparer. Et nos pauvres bêtes, couvertes de poussière ! ! Quels bons chevaux !

Ah ça, garçon, ayez bien soin de ces bêtes là, hein ! Pas d'eau, ni d'avoine à présent, mon ami.—Laissez les se ressuyer—Pas d' danger, monsieur. Avez-vous des licous ?—Oui, tiens, Bigras, donne donc les licous. Prends garde de mettre Rosée avec d'autres, tu sais qu'elle est mauvaise, et avec cela qu'elle se gêne de voler la portion de ses voisines.

Et nous entrons à l'hôtel, tenu par M. Renaud, dont la femme s'appelle Mde Renaud, et dont les enfants, s'ils en avaient, s'appelleraient des p'tits Renaud. Vous vous imaginez que nous étions dans une hôtellerie commune. Détrompez-vous.—Toit français, balcon couvert, chambres spacieuses, lits moelleux, table ni plus ni moins que somptueuse. Badinage à part, j'ai rarement mangé à mon goût comme dans cette auberge. Mde Renaud, si je m'en rappelle, a longtemps été cuisinière de grosse maison à la ville. Ah ! mais......que c'est dommage......je n'ai pas pris en note où elle a demeuré. Dans tous les cas, elle fait une cuisine délicieuse,...et à la canadienne, ce qui veut dire que les sauces sont courtes, qu'il y a des épices, que c'est croustillant, en un mot. Mais direz-vous : Que diable pouviez-vous donc manger à vingt lieues au nord de St Jérôme ? Il est bon de

vous dire, comme dans la chanson : " Et dedans cet arbre savez-vous ce qu'il y a ? " que dans la cour de l'hôtel Renaud il y a-t-une glacière, et qu'on y conserve du bœuf et du mouton — ; que dans la laiterie il y a du beurre de premier choix, que dans la cave il y a un saloir, avec du lard dedans, salé avant qu'il ait commencé à finir d'être frais ; que dans le poulailler il y a des poules noires et des grises, que dans le parc il y a des vaches...et tout ça à M. Renaud et à Mde Renaud, lesquelles vaches donnent du lait avec de la crème, mais pas de café que le marchand fournit avec un peu de chicorée et du sucre. Et puis il y a des pigeons, des tourtes, des poissons. Que vous dirais-je, enfin ! Si bien que M. Beaubien proposa de planter piquet à la Chute et de n'y bouger que le surlendemain. Nous tenons un conseil de paix auquel fut invité le colon. Les jeunes gens votèrent, car M. Beaubien est parlementaire, pour se rendre au Nominingue le lendemain. Ça c'était le vote des Chambre basses. Mais les Chambres Hautes s'informèrent. Il y avait pour se rendre au Nominingue sept lieues, et de longues, je vous en réponds. L'hôtelier, qui avait voix au chapitre, représentait les dits chemins comme bien mauvais—et des côtes, monsieur ! ! Oui, des côtes—Ah ! disaient les Communes, on sait pourquoi il trouve les chemins si mauvais, lui.

Quoiqu'il en soit les raisons du repos étaient nombreuses. C'était le lendemain dimanche, et après messe basse, il ferait très chaud, et nos coursiers avaient quarante lieues dans les pattes...et...et...nous n'étions pas pressés. La discussion dura jusqu'au souper, alors que les deux Chambres, réunies par les whips autour d'une sauce blanche aux fines herbes, en vinrent à s'accorder, et votèrent à l'unanimité que le départ serait remis au lundi. Ah ! les dîners fins ! ! Que de faiblesses n'avez-vous pas causées depuis Capoue ! Et dire que sur la route nous mangions à la gamelle et que nous chantions :

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains.
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle, } *bis.*
Vive le son, vive le son }
Vive le son du chaudron.

Allons, Bigras, les chevaux sont-ils bien soignés ?—Oui, monsieur.—Sont-ils bien dans ces écuries-là ?—J'cré ben, monsieu, du bon foin, bateau ! Et d'la bonne avoine itou.

—Qu'est-ce que tu dirais si nous ne partions d'ici que lundi ?

—Cher p'tit maître, ça f'rait ben mon affaire, moi, qui ai ici poupa, pi tous mes frères. J'cré ben que ça f'rait mon affaire ! ! ! Et pi,

tenez, on sera aussi avancé, parceque comme on ne pourra quitter qu'après la messe, on s'adonnerait à partir en plein soleil, et ces pauv'es chevaux, faut toujours en avoir piquié.

—Tu as raison, mon vieux ! C'est entendu. Ainsi, va voir tes parents.

Et il ne se le fit pas dire deux fois, je vous en parle.

Et voilà pourquoi nous couchâmes deux nuits à la Chute aux Iroquois.

Comme quoi tout n'est pas rose dans le voyage,...pas plus que dans la vie. Il est bon de vous dire que la Chute aux Iroquois est un pays sablonneux, comme Terracine, en Italie, dont je parle pour y avoir été en garnison. Or, à cause du sable, il y a des puces. Oh ! oui, des puces. Quel bonheur pour moi de retrouver ces aimables insectes que je n'ai pas su apprécier sur les bords de la Méditerrannée. Il faut entendre raconter tous les traits de finesse attribués aux puces. " Mais à quoi sert l'intelligence sans le cœur ? dit un auteur très sérieux. On a dit que le plus petit animal, le moins utile en apparence nous étonnerait par la patience, le courage, l'esprit : ajoutons par le sentiment et la tendresse maternelle.

Quand les puces ont pondu leurs œufs dans la poussière, dans les fentes des planchers, sur les coussins où dorment les animaux, dans les langes des jeunes enfants ; quand les larves blanches et transparentes, sans pattes, très remuantes, en sortent en se tortillant comme de petites anguilles, la mère puce va leur dégorger dans la bouche le sang dont elle s'est remplie, et on voit sur leur peau transparente se colorer le tube digestif. Ainsi la légère souffrance qu'elle nous cause, la goutte de sang qu'elle nous enlève, c'est la vie de ses enfants.

N'accusez plus de méchanceté cette pauvre et tendre mère ; si elle mord, c'est qu'elle y est contrainte ; la nature lui a imposé cette loi, elle ne peut s'y soustraire ; mais croyez-le bien, elle agit avec tous les égards, tous les ménagements, avec tous les procédés d'un insecte gastronome, si l'on veut, mais qui n'est certes ni glouton, ni méchant. Une fois repue, la puce se hâte de lâcher prise, on dirait qu'elle a des scrupules de conscience. Le théâtre de son méfait elle l'abandonne vite, sautillante, alerte, chatouillant tout le voisinage d'une patte légère et douce comme pour engourdir et calmer la douleur, minime d'ailleurs, que sa piqûre a déterminée."

Pardon, lecteurs, de cette citation, mais c'était pour me faire par donner mon exclamation de bonheur en retrouvant les puces de Terracine. Mes lectrices, plus sensibles, comprendront mon admiration pour ces petits cœurs de puces.

Et puis qui sait (il y a tant de choses importantes qu'on ignore) si ces petits êtres ne sont pas chargés d'extraire de dessous l'épiderme un

sang vicié par le séjour en pays sablonneux ! La science n'a peut-être pas dit son dernier mot sous ce rapport. Dans tous les cas je la mets en demeure de se prononcer. Elle pourra prendre pour base de son raisonnement qu'il n'aurait pas besoin d'être saigné celui qui aurait pendant une nuit fourni la nourriture à cent puces. Et pourquoi donc les sangsues qui piquent si traitreusement... et les ventouses qui causent tant de douleurs ?

La Chute aux Iroquois a été érigée en paroisse canonique sous le nom de "La Nativité." Ses colons viennent pour la plupart de St-Jérôme, Ste-Thérèse, Ste-Scholastique, Ste-Anne des Plaines, St-Lin et quelques-uns de Montréal.

La population, lors de notre passage, en 1884, était de 350.

Le village est admirablement situé sur le bord de la Rouge, dominant une chûte capricieuse et puissante, qui murmure sans cesse en se précipitant sur les rochers usés par ses caresses prolongées. Un pont magnifique traverse cette chute en s'appuyant sur les rochers énormes qui la forment. C'est un spectacle grandiose que ce bouillonnement des eaux se précipitant de cailloux en cailloux, pour se confondre écumantes dans un large bassin, où elles tournoient avant de prendre leur cours à travers les verdoyantes îles dont ce paysage est parsemé.

De beaux moulins à scie et à farine, prêtent le flanc à ce courant qui leur donne la vie. Ces moulins appartiennent à M. Ulysse Dyonnais. Nous avons eu le plaisir de faire sa connaissance. C'est un Français comme nous aimerions à en voir beaucoup dans le pays. Il est distingué, affable et poli. Il est bon chrétien et, par sa conduite, fait l'édification des habitants du lieu.

Nous avons eu l'avantage d'être présentés à sa famille, composée de Madame Dyonnais et de deux filles, dont l'une s'est mariée cette année-là même avec notre ami M. Chavot, officier du service civil.

L'intérieur de cette famille nous peint le caractère de nos gens de France tels que nous les rêvons, nous Canadiens, qui avons gardé tant d'affection pour les Français dont nous connaissons la politesse et l'urbanité. Nous avons conservé de cette famille un des plus beaux souvenirs de notre voyage.

Un autre Français y est aussi établi depuis plusieurs années. C'est M. Kappe, qui parait être un esprit cultivé, et qui a souvent écrit dans le "Nord" des articles très bien pensés. Comme monsieur était absent, nous n'avons pu le voir à notre passage.

L'endroit où est situé le village a un cachet tout à fait militaire, et la nature semble lui avoir donné une ressemblance avec ces villes fortifiées de murs en terre et de fossés, à la Vauban. De chaque côté de la rivière, qui y fait angle presque droit, des collines s'élèvent graduellement jusqu'à des montagnes d'une assez grande hauteur pour

protéger la plaine où ce village est assis. Les rues sont larges et les maisons bien bâties, avec toits français; plusieurs ayant balcons, galeries, châssis saillants, etc. L'église, qui domine le village, est adossée à une haute montagne dont elle se détache artistiquement. Le curé de la paroisse est aussi missionnaire à la Conception; c'est le Rév. Père Leblanc, jésuite, qui semble prendre son rôle à cœur. Dans ses heures de loisir il travaille comme un colon. Il prend la pioche et le râteau et cultive son jardin qu'il a embelli d'une palissade faite de ses mains. Son presbytère est d'une simplicité évangélique. Quand il a plus de deux visiteurs, il leur offre de bons bancs qui peuvent en asseoir dix. Il est muni de bons calumets de paix. Si je me rappelle bien il fume lui-même. Les fumeurs seront consolés d'apprendre qu'un de leurs caprices est partagé par un jésuite. Si, au moins, il avait du bon tabac! Car quelquefois, dans ces endroits, le missionnaire est obligé de fumer pour apaiser la faim, — et aussi pour ne pas se laisser manger par les moustiques. Dommage qu'on ne puisse pas faire une fricassée de ces petites bêtes qui rendraient ainsi à César ce qu'elles prennent à César. Quoiqu'il en soit le Père Leblanc se porte bien, et il ne changerait pas sa place pour un évêché. Qu'est-ce que je dis là! Comme si un évêque n'avait qu'à confirmer!! Mais la Chute aux Iroquois pourrait bien, plus tard, devenir le siège d'une évêché. Ah! quelle belle place!!!

J'y ai rencontré un homme que je n'avais pas vu depuis dix ans, alors que j'étais magistrat de district, et qui, maintenant, tient un hôtel à la Chute, et un très bel hôtel. Il se nomme Marinier, mais son véritable nom est Ermatinger, ou quelque chose en allemand comme ça.

Ce petit homme — car il est petit — s'était établi, il y a plusieurs années, dans le canton d'Arundel, à proximité de protestants, qui lui faisaient la guerre, comme toujours quand ils sont en force. Il était alors seul de Canadien, et il se défendait comme un brave, avec son père qui ne craignait rien. Ils ont été souvent obligés d'en venir aux mains, et dans leurs déboires ils venaient se plaindre au magistrat du district de Terrebonne. C'est ainsi que je l'ai connu. J'ai été heureux d'apprendre de lui qu'il avait fait enfin triompher la justice, et que ses adversaires avaient été obligés de reconnaître ses droits.

Il y a à la Chute un M. Buck, venu de Ste-Anne-des-Plaines, et petits-fils d'un ex-député de Terrebonne. Il tient là un magasin général. M. Buck est un homme intelligent qui s'enrichit rapidement, et surtout sûrement, parce que c'est un très honnête homme. Aussi, est-il à la tête des bonnes œuvres de sa localité, et soit en conseil, soit en marchandises, il rend d'immenses services à ses concitoyens.

La chapelle a été construite en 1882. Elle a 60 pieds de long sur 30 de large. Elle se trouve dans la partie supérieure du corps de bâtisse qui contient aussi le presbytère. L'intérieur de cette chapelle est remarquable de propreté.

Les premiers actes d'état civil datent du 23 novembre 1880. Le Rév. Messire Laporte a été le premier curé résident. Il fut remplacé par le R. P. Jean Raynel, S. J., comme curé, et le R. P. Victor Hudon, S. J., assistant, au mois de juin, 1882. Au mois d'août, 1883, le R. P. Louis Leblanc, S. J., leur succéda.

L'école du village a été ouverte au mois de septembre 1883.

Nous avons assisté, le dimanche, à la grand'messe chantée dans cette modeste chapelle, où se pressait autour du sanctuaire cette population croyante qui prie avec tant de ferveur.

Il n'y a ni orgue, ni chœur puissant qui fassent résonner les voûtes des accents de la musique moderne ; c'est le plain chant, dans toute sa suave gravité, qui y traduit les expressions de l'Eglise. C'est du Grégorien tout pur qu'on ne reconnait plus dans certaines églises, où la musique théâtrale s'est faufilée, comme les idées du siècle se sont introduites dans plusieurs œuvres religieuses.

Ce chant Grégorien est si simple que tous peuvent y prendre part. Aussi avons nous mêlé nos voix à celles des chantres de la paroisse, qui n'ont jamais appris d'autre musique.

Quelle émotion n'avons nous pas ressentie en assistant à la messe dite dans cette chapelle élevée au Christ, au milieu de ces montagnes, alors qu'il n'y avait encore que quelques colons dispersés ça et là dans les bois ! C'est bien là le Jésus tel que le fait connaître le catholicisme, courant après les hommes, se mettant à la portée de tous, sous le toit le plus humble, sous les apparences les plus modestes, afin d'attirer à lui les misérables. C'est dans ces églises surtout, comme à la crèche, qu'on s'approche avec confiance et que l'on comprend combien le Christ aime l'humanité. Aussi quel bonheur pour ces pauvres colons de pouvoir venir se consoler auprès de Celui qui seul peut apprendre à souffrir, et même à aimer la souffrance en y attachant un prix infini. C'est ce qui explique le courage des hardis pionniers s'attachant au sol avec tant d'opiniâtreté, du moment qu'ils aperçoivent non loin d'eux, le signe de ralliement, l'étendard de la croix planté au milieu de leur camp. Comment feraient les femmes, si dans leur ennui et leur isolement, elles ne pouvaient aller de temps à autre puiser du courage à la table qui fait les forts, et si le prêtre n'était là pour baptiser les enfants, et accourir au chevet des malades ? Oui, je le répète, ça été une heureuse idée de la part de notre clergé, que de commencer la colonisation de chaque canton en y érigeant une chapelle.

J'ai prié pour que Dieu conserve ce peuple bon et vertueux digne de

servir d'exemple aux populations des grands centres, et pour que la sève abondante et pure qui coule dans ces rameaux de l'arbre national se répande dans son tronc et ses racines, de manière à le régénérer et lui conserver la vie.

J'ai prié pour que Dieu me rende semblable à ces hommes primitifs qui sont les petits que Jésus a tant aimés.

Ah ! que je me sentais inférieur à ces fervents chrétiens qui, après avoir travaillé toute la semaine à des travaux pénibles, venaient, de plusieurs milles, s'agenouiller dans cette église pour y entendre et la messe et les vêpres ! ! !

Il est digne de remarque que les enfants de chœur s'y distinguaient par leur bonne tenue : bien peignés, mains nets, surplis propres avec jupon assez long pour cacher un pantalon qu'on ne peut espérer voir toujours de la même couleur sombre. Rien n'est désagréable à l'œil, et je dirai à l'âme, comme, de voir, dans certaines paroisses, arriver dans le sanctuaire les enfants, et même le bedeau, affublés de surplis tirant sur le gris, et d'un jupon se rendant à peine aux genoux, au bas duquel on aperçoit un pantalon bigarré et des souliers crottés. Ça ne convient pas à la sainteté du lieu, car on ne voudrait pas se montrer ainsi dans le salon d'un bourgeois. Il vaut mieux avoir deux enfants de chœur convenablement mis que de voir arriver au pied des autels une volée de perdreaux aux allures effarées et négligées.

Notre présence n'a pu naturellement passer inaperçue. Aussi, après la messe fallut-il nous exécuter et prononcer, M. Beaubien et moi, chacun un discours. M. Beaubien, comme toujours, sut instruire ses auditeurs en les faisant rire. Et moi, je l'avoue, l'émotion me portait à pleurer. Le beau a cet effet sur moi. Or le spectacle d'un groupe de colons, autour de cette église, écoutant avec avidité les réflexions que nous inspirait la circonstance, faisait surgir de mon esprit une foule de pensées qui rejaillissaient sur mon cœur et le gonflait.

Dans l'après-midi nous nous mîmes à faire des visites, non seulement dans le village, mais dans les *côtes*.

Nous fûmes surpris de voir de quel bonheur jouissent la plupart de ces gens qui, il y a quelques années sont allés là pauvres, très pauvres, et qui, aujourd'hui, ont un avenir presqu'assuré. Ils ont tous des défrichements suffisants pour semer la quantité de grain, de légumes et de fourrage nécessaire à leur existence, et ils ont encore chacun à défricher quelques centaines d'acres qui leur permettront d'élever leur famille avec espoir.

“ Ça été un grand sacrifice, disait l'un d'eux, de quitter Ste Anne des Plaines où j'ai été élevé, de m'éloigner de mes parents, de mes amis. Je commençais même à être âgé, et j'avais le pli des vieilles

paroisses ; mais je me disais : en y gardant ma petite terre où je travaille le jour et la nuit pour élever ma famille et vivre dans les dettes, j'aurai pour toute consolation de voir mes enfants prendre la route de l'étranger et m'abandonner pour aller végéter ailleurs. Alors j'ai vendu ma terre et me suis choisi ici des lots que je puis défricher en me faisant aider ; et j'en ai assez grand pour y établir mes enfants qui voudront rester autour de moi. Cette espérance me donne du courage."

Quand nous visitâmes ces fermes, les grains étaient en pleine croissance, et rien n'était beau comme ces champs de blé, de sarrazin, d'avoine, etc. Les patates y avaient une apparence superbe.

Nous trouvions les *habitants* réunis par groupes, fumant à la porte des chantiers, délibérant sur tout et parlant veaux, vaches, cochons, couvées. Vieux, jeunes, hommes, femmes, garçons et filles, tous paraissaient heureux. Et nous revînmes de notre excursion, en canot, fredonnant le vieux refrain : "En roulant ma boule roulant."

Tous paraissaient heureux, ai-je dit. Cependant, je ne dois pas oublier dans une des familles que nous avons vues une jeune fille aux grands yeux noirs, à la chevelure châtaine, au teint brun, qui semblait triste au milieu d'un groupe réuni à la porte d'un chantier. Les voisins et les voisines, garçons, filles et enfants formaient, avec pères et mères, un essaim turbulent ; les uns parlant chevaux et vaches, les autres grains et légumes, quelques uns se contant fleurette, et tissant langoureusement la toile qui devait plus tard envelopper leur existence. J'aurais deviné qu'elle soupirait après quelqu'un d'absent ; car a vingt ans, qui peut nous attrister ? Je voulais m'en assurer en interrogeant le *pater* sur l'histoire de la famille. J'appris, en effet, que l'amoureux de cette jeune fille était marié . . . à une autre. Mais quelle avait été la raison de ce délaissement ? Ils s'aimaient tous deux, parait-il, et si j'en juge par la mélancolie de cette dulcinée, et surtout par les soupirs que provoquait l'épisode que nous racontait la mère, elle avait, en effet, aimé celui qui l'avait abandonnée. Le père s'est chargé de nous donner la cause de ce bris de mariage. C'est que lui, père, n'a pas voulu donner son consentement. Mais, encore, pourquoi ? Parce que ce garçon n'était pas bien établi. Il avait bien un lot, mais pas de roulant . . . et sa fille aurait pu avoir de la misère. Ce pauvre garçon désespéré prit une autre compagne, et laissa en larmes au foyer paternel l'objet de ses premières amours. Ce jeune homme est aujourd'hui très à l'aise. C'est l'histoire de bien des jeunes cœurs, dans les villes surtout ; mais, je l'avoue, j'ai été surpris de voir cette théorie mise en pratique à la campagne. Autrefois nos pères épousaient nos mères pour leur aider à vivre et ils travaillaient tous deux, s'encourageant mutuellement, amassant tranquillement de quoi élever leur famille à laquelle ils laissaient, avec la terre qui les avait vus naître, des biens

suffisants pour leur assurer un bel avenir. Dans ce bon vieux temps on se contentait de savoir si le prétendant à la *couronne* était honnête, sobre et travaillant. Et on allait, à l'âge de 15 à 20 ans, se promettre aide, assistance, amour, au pied de l'autel, en présence d'un prêtre qui leur donnait une bénédiction avec les promesses faites à Abraham. On se lançait dans l'avenir pleins de courage, on travaillait ferme, et bientôt se multipliait autour des conjoints une famille heureuse, qui avait pour les parents respect et obéissance.

Les choses sont changées, on se marie souvent, trop souvent, par intérêt, et comme stricte conséquence, c'est qu'on se marie vieux, et les familles s'affaiblissent comme le lien qui doit les unir. Où est donc l'amour désintéressé qui faisait envisager l'avenir avec sérénité sous la protection de Dieu, qui soigne les oiseaux des bois et orne le lys des champs?

En visitant ces familles nous prîmes des renseignements sur l'état de leurs affaires. Nous parcourûmes les champs pour voir leurs grains sans oublier le bétail. Nous avons vu là une bonne race de vache canadienne qui a eu la chance d'échapper au croisement des races étrangères, lequel ne convient pas au caractère de notre race laitière. En effet, comme l'a bien établi M. Couture, médecin-vétérinaire, il ne faut jamais perdre de vue, dans l'élevage, une démarcation bien distincte entre les animaux de boucherie et les animaux laitiers. On ne parviendra à mélanger ces deux races qu'en formant une race bâtarde propre ni à la boucherie, ni à la laiterie. Mélangez une race laitière avec une autre race laitière, très bien ; une race de boucherie avec une autre race pour la boucherie, bien ; mais ne mélangez pas une race avec l'autre sous prétexte de tirer deux avantages d'une seule race. Notre petite gente canadienne, qui est excellente pour le lait, doit, à ce compte, être croisée avec les Alderneys, les Ayrshires, mais non avec les grosses races comme les Durham, etc.

Il nous a fait plaisir de voir, chez le père Nantel, une petite jument canadienne pur sang. Quel beau type que cette bête à la forte encolure, à la crinière épaisse et au poitrail ouvert. Pourquoi s'est-on départi de cette famille de chevaux propres à tout, à la route comme aux traits, jouissant d'une santé robuste, qui défiait le froid et la misère, pour adopter une race étrangère qui nous a apporté les nœuds, les courbes, les *ring bones*, les... je ne sais quoi! Vive la Canadienne! Hein, j'allais dire... Et ses jolis yeux doux!

Il nous fallut quitter ce beau pays de la Chute aux Iroquois, un des sites les plus propres qu'il nous soit possible d'imaginer à l'établissement d'un village à la fois plaisant et commode pour l'industrie et pour les résidences privées. Et sain, puisqu'il n'y avait là, depuis un an, qu'un individu de mort, et certes, il était assez vieux pour faire un

mort. A 96 ans il mourut... d'avoir trop mangé. Pendant cette même année six sont morts à la Conception.

A la Chute aux Iroquois on voit, sur la rive est de la Rouge, près du pont, adossée à une colline couverte de troncs dépouillés de leurs feuilles et de leurs écorces que le feu a dévorées, une masure faite de bois de bouleau et entourée d'un petit champ de blé d'Inde ; sur les murs en bois rond de cet abri sont appuyés des canots d'écorce, des appareils de pêche et quelques peaux de bêtes puantes étendues pour sécher. C'est la résidence de Joe Commandant, fils de Joe Commandant 1er, qui depuis longtemps demeure au lac Tremblant, dont on aperçoit les bords dans le lointain, à l'est. Michel Commandant, son frère, est à la Chute aux Bluets, sur la Rouge. Ces trois Iroquois, avec Xavier Micon, qui demeure à la Montagne du Sauvage, s'étaient taillé un héritage dans ces vastes domaines ; mais comme ces grands seigneurs ne se livrent jamais qu'au noble métier de la pêche et de la chasse, ils ont négligé la culture de leurs terres. Ils faisaient grande vie dans ces forêts peuplées d'ours, d'orignaux, de loutres, de castors, de visons, de perdrix, etc. Aussi fallait-il les voir quand, en hiver, leurs frères du Lac ou de Caugnauwaga allaient, sous les étendards de saint Hubert, y sonner la Valse Aller ou l'Hallalli.

Comme ils faisaient bonne chaire sous les tentes enfumées de la Nord ou de la Rouge ! Aussi descendaient-ils le printemps avec des charges énormes de pelleteries qu'ils trafiquaient à St-Jérôme, en passant au comptoir de M. de Montigny, qui échangeait avec eux, vivres, provisions et argent.

Et ces sauvages, maîtres de la forêt, se laissaient aller au fil de l'eau, évitant les rapides par des portages, jusqu'à l'Ottawa, où se trouve Oka, et jusqu'à Caugnauwaga, sur le St-Laurent. Ils y passaient l'été dans le *far-niente*, mangeant leurs rentes avec le capital, sans souci et sans prévoyance, n'ayant de goût ni pour l'agriculture, ni pour l'industrie, laissant aux femmes le soin de travailler les raçades, le porc-épic ou l'osier pour subvenir aux besoins de la famille, quand le produit de la chasse ne suffisait pas.

Aujourd'hui que le gibier s'est éloigné, ils ne fréquentent guère ces parages, et les femmes suppléent par leur industrie à ce qui manque à une existence que le seul gain que trouvent ces hommes à conduire les voyageurs à travers les rapides des rivières flottables, est impuissant à soutenir.

Il ne reste donc plus, dans le Nord, que les familles que j'ai nommées. Joe Commandant, qui est à la Chute, semble regarder en philosophe le trémoussement des blancs autour de lui. Il s'étonne qu'on se morfonde à défricher la forêt. Il prétend vivre mieux que tous ces gens-là. " Si je veux un lièvre, dit-il, je l'ai ; si je veux manger

une perdrix, je vais la chercher ; si je veux me régaler de poisson, je le prends, tandis que le canayen, de la galette, toujours."

Mais quand le gibier manque, par exemple, il faut se frotter le ventre. Ah bah ! c'est encore pareil, alors il dort. Personne mieux qu'un sauvage n'a compris ce proverbe : " Qui dort dîne."

XIII

Le matin, à bonne heure, le soleil n'était pas encore sorti de sa couche empourprée, quand nos chevaux hennissaient attelés dans la cour de l'hôtel Renaud. Il le fallait bien, car la journée s'annonçait chaude et nous voulions profiter de la fraîche ! Quelle belle matinée ! Les vapeurs s'échappaient de la rivière et des lacs qui semblaient secouer les gazes de leur couche, pour sourir à l'aube matinale, les odeurs des prés embaumaient l'air ; la rosée brillait des teintes de l'aurore, les oiseaux gazouillaient dans les branches des grands arbres, et les animaux ruminaient aux barrières du parc en attendant les fermières qui venaient les unes après les autres traire qui Marrette, qui Rougette, qui Barrée, etc. Et nous partons flamberge au vent, pavillon à la tête des chevaux. On jetait aux échos des alentours des détonations de nos armes, des cris de nos poitrines et le refrain zouavitique :

C'est le bataillon, morbleu !
Des zouaves du bon Dieu.

Et nous étions déjà sur les hauteurs qui dominent le village quand l'*Angelus* sonna du haut du clocher de l'église. *Ave Maria*... Et la Chute aux Iroquois disparut derrière nous, et la forêt s'épaississait.

Nous quittons le canton Joly, l'un des plus riches du nord et qui comptait, en 1880, 13934 acres de terre arpentées et mis en vente.

En 1883 on constatait que sur le chemin qui conduit de la Chûte, aux Iroquois au lac Maskinonge (Canton Minerve) tous les lots étaient concédés dans Joly, et la population y était alors d'à peu près 300 âmes.

Cette même année fut construit un pont sur le chemin entre la Chûte aux Iroquois et le lac Macassé.

Nous entrons dans le Canton Marchand, que longe la Rouge à l'est, et qui est un des plus beaux cantons du Nord.

De la Chûte des Pins à quelques milles de la Chute aux Iroquois on prend le chemin Chapleau, qui est aujourd'hui presque tout construit. Ce chemin part de la Rivière Rouge, près du Rapide des Pins, dans Marchand, traverse ce canton, celui de Loranger et celui de Mon-

tigny, puis se continue presqu'en ligne droite jusqu'au canton Kiamika, sur la rivière La Lièvre.

Cette route, par la quantité et la qualité des terres qu'elle ouvre à la colonisation, est peut-être la plus importante de tout le nord. Elle pourra même servir de débouché aux établissements de la rivière du Lièvre qui communique presqu'en ligne directe avec Notre-Dame du Désert, sur la Gatineau, où les Rév. Pères Oblats ont un établissement. Ce chemin jusqu'à la Kiamika a été fait sous la conduite intelligente de M. Pierre Bohémier.

Nous voilà lancés en pleine forêt de merisiers, d'érables, de hêtres; et tantôt dans les ravins, tantôt sur le flanc des montagnes, nous traversons des ruisseaux pittoresques qui nous annoncent le voisinage de poétiques nappes d'eau.

Or, à tout moment nos éclaireurs crient : " Voilà un lac. " En effet, à travers les arbres nous apercevons, là au fond d'un grand ravin creux, un étang en partie couvert d'herbes aquatiques, et dont les abords sont mousseux. Du rivage s'élèvent de grands hérons qui semblent se douter que nous avons parmi nous des Nemrods. Comme fiche de consolation nos jeunes amis leur envoient un salut désespéré de cris sauvages, qui jettent l'alarme jusque chez les grenouilles de la localité, et il y en a, je vous en réponds, et de grosses aussi. Dire que pas un colon ne s'est encore imaginé d'utiliser ces chétives pécores,... pas pour *essoucher*, dame ! mais pour en faire un plat dont nos gourmets se lèchent les barbes. Il paraît pourtant que c'est excellent. Dire que moi-même je n'en ai jamais mangé qu'aproximativement. Tout de même, en cas que ce met plaise à la génération qui pousse aux alentours des lacs, (et pour cela il ne faut que l'élever avec l'idée que ce n'est pas écœurrant), je vais donner une recette que je prends dans un petit livre de cuisine, publié par un ancien chef de cuisine, en collaboration avec un docteur en médecine, ni plus ni moins. Et puis ça sert d'entrée ou de rôti. Comme entrée on les prépare à la poulette. Or, pour faire *accroire* que c'est de la poulette, voici comment on les prépare, ces bonnes grenouilles.

Passez les cuisses de grenouilles (rien que les cuisses, nom d'un p'tit bonhomme !) à l'eau bouillante et jetez-les dans l'eau froide; mettez dans une casserole ou poêle un morceau de beurre, une pincée de farine, clous de girofle, des plantes aromatiques telles que thym, persil, sariette, poivre et sel. Mouillez avec un peu de bouillon et de vin blanc ou un peu de vinaigre, mettez vos grenouilles, (toujours les cuisses,) dans cette sauce, et ne les laissez cuire qu'un quart d'heure. Au moment de servir, ajoutez deux ou trois jaunes d'œufs battus.—Bon, très bon,...pour ceux qui l'aiment—c'est-à-dire ceux qui n'en ont pas dédain. Moi, ça dépend de l'éducation, je n'ai jamais mordu à cet appât.

Voulez-vous les manger frites, écoutez, messieurs et mesdames, et vous allez voir comme le procédé est facile : Faites mariner des cuisses de grenouilles pendant une heure avec moitié eau et moitié vinaigre, des tranches d'oignons, gousses d'ail, thym, laurier, clous de girofle, poivre et sel. Puis faites les égoutter et farinez les pour les faire frire. On peut, au lieu de les fariner, les jeter dans une pâte à frire, faite avec de la farine délayée avec un peu d'eau, de vin blanc, d'huile et de sel, la pâte ne doit pas être trop claire. Servez et vous m'en direz des nouvelles.

Pauvres grenouilles, comme elles vont m'en vouloir d'apprendre à les manger ! C'est à elles maintenant de s'organiser pour se protéger. Et pourquoi ne pas appeler à leur secours la société protectrice des animaux? En étudiant leur constitution les savants pourraient trouver le moyen de leur extraire les pattes sans souffrance, et les cuisses aussi, beau dommage.

La pile de Volta, qui leur doit son existence, profitera peut-être de la circonstance pour leur témoigner sa reconnaissance en rendant leurs cuisses périodiques, comme un autre fruit. Je m'arrête, bonjour les grenouilles, et au revoir au grand Vatel ou chez Mde Duperrouzel, quand j'aurai appris à vous apprécier.

Un fruit qui n'est pas utilisé et qui croît en abondance autour de ces lacs, ce sont les ottocas ou canneberge. Voici ce que dit de ce fruit notre grand naturaliste, l'abbé Provancher ; il donne la manière de le cultiver, à la page 128 du "Verger, Potager et Parterre" :

"Il n'y a guère de fermes en Canada où cette culture ne pourrait être pratiquée. Toutes les terres avoisinant le fleuve ou quelque rivière, présentent d'ordinaire quelques bas-fonds où la canneberge peut croître avantageusement. Mais même éloigné du fleuve ou de toute autre rivière, n'y a-t-il pas sur votre terre en quelque endroit, un marais, une savane ou petite vallée qui se couvre d'eau à l'automne, et souvent pour tout l'hiver, bien que la chaleur et l'absence des pluies puissent les dessécher pendant l'été ? Voilà la meilleure place possible pour y asseoir votre culture, pourvu que son humidité ne vienne pas de quelque source trop froide qui arrête presque toute végétation. Et ce marais ou cette savane qui maintenant ne vous rapporte rien, mais vous est même très nuisible parfois, peut être amené avec un peu de soin à vous donner des produits que ne pourraient égaler en valeur, à mesure égale, les arpents les mieux cultivés de votre ferme ; puisque les canneberges, une fois bien établies, donnent, année commune, 150 à 200 minots par arpent, qui à raison de $2 le minot, vous donneront de $300 à $400, ce que certainement ne pourra vous rapporter aucune céréale, ni même aucune racine."

Nous cheminons gaiement dans ce pays grandiose où la nature est

forte, en passant sous ces hautes érables, dont les rameaux forment sur notre route des arcs majestueux. Pas de parc plus beau que ces solitudes que protègent de leurs grands bras ces géants séculaires qui semblent, là, imposer silence au bruit étranger pour écouter les mille voix qui s'élèvent du sein des forêts. C'est le roitelet qui siffle en duo son petit refrain sur le ton de l'interrogation ; le merle qui roule dans son gosier les notes les plus tendres.—Aussi est-ce le temps où les petits sont nés.

Là-bas est une cascade qui gémit en se jetant sur les pierres du ruisseau, et du sein de ce sol, enrichi des dépouilles annuelles de la végétation, s'échappe une odeur variée des fleurs sauvages et des feuilles croissantes. Des allées formées par le passage fréquent des chevreuils, qui viennent s'abreuver aux lacs, ménagent des éclaircis où se plonge l'œil enchanté. Des ponts rustiques jetés sur les ruisseaux offrent toutes les originalités de la nature. Les troncs renversés à leurs côtés ajoutent à leur aspect champêtre une grande solidité. Sur le bord du grand chemin, des arbres couchés par le vent qui s'engouffre dans ce vaste tunnel, soulèvent leurs racines chevelues, comme pour nous montrer le secret de leur force ; les plantes les plus variées garnissent les allées de ce parc féérique où tout se trouve : rochers, vallons, collines, lacs, ruisseaux, arbres, plantes, pavillon, terreau excellent, fleurs variées. A qui est donc destiné ce royal domaine où courent l'orignal, l'ours et le lièvre, où voltigent la perdrix, l'outarde et le canard ? Ce ne sont pas Le Nôtre, le Brun, Girardon, Lauvois, qui y ont travaillé, mais bien cet architecte divin qu'ils ont essayé d'imiter. Le seigneur que ce séjour attend, c'est le colon, qui peut là s'entourer d'affection et d'espérance.

C'est là, dans ces grands bois de hêtres, que la tourte, espèce de tourterelle, se dirigeait autrefois en nombre incroyable. Qui donc conduisait ces pigeons sauvages dans cette direction plutôt que dans une autre ? Est-ce aux sens ou à l'intelligence qu'il faut attribuer ce phénomène ? " Assurément, dit un naturaliste, ce n'est pas à la vue, ni à l'ouie, ni au toucher, ni au goût, ni à l'odorat. Ces phénomènes ne peuvent s'expliquer que par la sensibilité générale de l'oiseau, par son impressionabilité au chaud et au froid. Lancé dans l'atmosphère il se dirige d'après les sensations qu'il éprouve ; il sait quelle sortie il doit suivre pour gagner le nord ou le sud. Sa sensibilité lui sert de boussole et de thermomètre."

Nous nous avancions à petit train, car outre qu'à certains endroits la route était gâtée par les eaux du printemps, nous avions à attendre nos joyeux compagnons qui, le fusil au bras, gambadaient de droite et de gauche.

Oh ! que c'est donc beau, ces montagnes hautes et chevelues, ces ravins sauvages, ces lacs profonds qui irriguent le sol !

De distance en distance on aperçoit un défrichement qu'un *squatter* a fait sur un lot, avant que le canton fût arpenté, afin de le choisir chez l'agent des terres avant tout autre, quand il sera en vente. Là est un *chantier* barricadé, construit par un voyageur qui est allé faire la *drave* et gagner de quoi défricher. Ici est une cabane vacante qu'un ouvrier, qui travaille en ville, a construit pour y loger les hommes à gages qu'il envoie faire de la terre neuve.

Près de la décharge d'un lac se présente une habitation où toute une famille est en mouvement : les uns abattent les grands arbres, qui en tombant mêlent au grondement de leur chute les craquements de leurs branches qui se brisent ; les autres débitent les troncs couchés en billes de huit pieds ; les grands garçons *effardochent*. Les bûcherons suspendent les haches et ramassent les gros morceaux et les mettent en tas, puis les enfants y portent les petites branches. Et puis par un temps sec on promène la torche dans ces amas fanés qui grillent en pétillant. Dans ces foyers ardents se font entendre des bruits divers : c'est le vent qui s'engouffre dans l'espace réchauffé ; c'est la sève qui bout sous l'écorce qui éclate ; c'est l'insecte qui sent la chaleur envahir son gite ; c'est la branche qui se brise ; c'est le cadavre qui s'affaisse. Et puis, de ces tronçons calcinés s'élève une flamme qui tourbillonne en sifflant.

Et quand le monceau noirci s'est écrasé à demi consumé, les débris sont ramassés, remis en tas, brûlés de nouveau et consumés en cendres. On les recueille quelquefois pour en faire de la lessive qu'on réduit en potasse.

Sur ce sol on jettera de la semence de blé-sarrasin ou de la graine de navets, après l'avoir déchiré avec la pioche ou la charrue traînée par des bœufs. Et puis, Dieu fera le reste.

Il faut le voir, ce colon, avec ses deux grands bœufs blancs marqués de roux. Comme ces animaux ont l'air bête et comme ils sont fins ! Ils vous traînent des charges, mais, dame ! d'un pas tranquille et lent, comme au temps de cet heureux temps, où ils promenaient dans Paris les monarques indolents. Pauvre animal va, comme tu me fais réfléchir sur ta patience et ta constance au travail ! Quelle leçon tu nous donnes en nous apprenant à creuser tranquillement le sillon d'où doit surgir le bien-être, et souvent la fortune, mais la fortune solide ! Et puis, comment, en voyant ces animaux si forts, munis de cornes aiguës, se ployer si docilement aux volontés de l'homme, ne pas penser à la bonté de Celui qui les a faits pour nous, pour notre utilité, en leur commandant de nous obéir !

Mais ce n'est pas tout : sur le bord de la route se présentent des plantes aromatiques, médecinales et industrielles, qui invitent l'homme à s'en servir ; les lacs lui offrent le poisson qui y fourmille ; dans les

bois un gibier abondant se tient à sa disposition. Mon Dieu ! avec quelle générosité vous avez traité l'homme ! Aussi cette prodigalité devrait-elle faire surgir de nos cœurs de continuelles actions de grâces.

" *Benedicite, omnia opera Domini, Domino ; laudate et super exaltate eum in secula ! !*

XIV.

Nous faisons halte, la grande halte, auprès de la décharge du Lac Lacoste, dont une des sources nous fournit une eau limpide et froide. Hommes et bêtes s'en donnent à qui mieux mieux. La popote est bonne. Et du café ! ! ! à renverser les nerfs d'un caporal de garde. Sucrez moi ça ! et imbibez. Ça vous égaie comme du jus d'avoine.

Mais le jour monte, et il fait chaud, tonnerre de Brest ! Cependant ce n'était pas une chaleur comme celle qu'avait éprouvée ce Marseillais, qui affirmait que dans le pays d'Afrique d'où il venait, il faisait une chaleur de 90 degrés à l'ombre.

—Tronc de l'air ! demande un Gascon, comment faites vous donc pour y vivre.

—Eh bien ! nous nous mettons au soleil.

Aussi nous nous mettons à l'ombre. Quel bien être, de goûter de la fraicheur quand le soleil brule l'espace. Pourtant le colon est là, non loin de nous, qui fait de la terre neuve, et les rayons de l'astre plombent sur ses reins en sueurs. Il semble nous plaindre d'être aussi peu courageux. Et pour nous en faire reproche il nous raconte qu'il va quelquefois à la Chute aux Iroquois à pied, emportant sur son dos une poche de grain pour l'y faire moudre, et qu'il en rapporte la farine dans la même journée, ainsi que du lard. Et la distance est de quatre lieues.

Quel mérite ont ces hommes, auprès desquels nous sommes des fillettes, s'ils savent offrir leurs travaux et leurs privations dans un bon esprit.

Quelle race énergique va se multiplier dans ces montagnes ! Constatons-le avec plaisir et jetons avec confiance les regards vers l'horizon, car de ces généreux défricheurs surgiront, dans les âges futurs, nos hommes de profession les plus en renom, ceux qui dirigeront la société. Et tant que la source de nos générations sera purifiée par les rudes travaux des champs, nous aurons foi dans l'avenir. C'est le diamant qui polit le diamant, et c'est aux dures épreuves de la vie rustique que se taillent pour la société ces pierres précieuses qui formeront l'ornementation de notre écrin. Et, certes ! nous pourrions en citer un grand nombre. De fait tous ceux qui persistent à rester sur

les lots qu'ils ont défrichés sont non-seulement des hommes de cœur, mais des hommes de courage, que je comparerais volontiers aux héros dont les noms sont inscrits dans les pages de notre histoire.

Accomplir des exploits, c'est un peu dû à la chance ; faire des actes de bravoure que l'on sait retentir aux quatre vents de la renommée, c'est facile ; exposer sa vie dans un moment d'enthousiasme en présence d'une armée, qui inscrira votre nom dans le livre d'honneur, c'est d'un grand cœur ; mais lutter sans cesse, sans témoins, du matin au soir, du commencement de l'année à la fin, et même toute la vie, c'est d'une grande âme et si méritoire que Dieu semble, à dessein, ne lui ménager que la seule récompense digne de tels sacrifices. Aussi est-ce l'espoir d'une telle couronne qui soutient l'énergie de ces soldats de la charrue.

Mais l'être qui se dévoile particulièrement en ces longues épreuves, c'est la femme. Combien en avons nous vu, seules, loin dans les bois, travaillant au défrichement, attendant le mari qui était allé à plusieurs arpens et quelquefois à plusieurs milles, gagner quelques sous pour aider à acheter des vivres ? En voyant cette faible créature couper des branches, les ramasser, y mettre le feu, vous ne pouvez résister au désir de lui demander d'où elle vient, ce que faisait son père ; et vous êtes tout surpris d'apprendre que c'est la fille d'un ouvrier à l'aise de la ville ; qu'elle a épousé un brave graçon, et que dans l'espoir d'établir leur famille ils se sont enfouis ainsi dans les forêts avec peu ou point de ressources.

Et vous demandez à cette femme si elle s'ennuie. Mais non, dit-elle, nous n'avons pas le temps d'y penser. Au contraire nous sommes très heureux.

De fait, c'est la femme qui encourage le mari à rester sur les lots nouveaux. Si elle se décourage le mari ne peut pas tenir. A voir ces hommes aux prises avec la forêt, on ne peut comprendre comment ils peuvent résister à de si rudes travaux, surtout quand ils n'ont à manger que de la galette, sans lard souvent. Pour moi j'étais sous l'impression qu'il n'y avait que les fils de cultivateurs,et encore de ceux qui sont bien pauvres, qui puissent résister à cette vie de privations. Eh bien ! écoutez l'histoire de cet ouvrier, et un bon ouvrier de Montréal, qui m'a fait connaître les motifs de sa détermination de venir prendre des lots au Nominingue et sa persistance à y demeurer. C'est l'histoire de la plupart d'entre les défricheurs :

— " Je travaillais à Montréal de mon métier de menuisier, et j'étais bon ouvrier, gagnant continuellement de une piastre et demie à deux piastres par jour. Je vivais bien, nous nous habillions convenablement ; mais après le loyer payé, les taxes, les cotisations, l'eau, la nourriture et le vêtement, il ne restait plus rien. Pas d'avenir pour

nos enfants que d'être journaliers. Et puis qu'il arrive une maladie, les arrérages et les dettes s'accumulent, les saisies arrivent et nous voilà perdus. Fatigué par ces réflexions je me dis : faisons le sacrifice, aujourd'hui que nous sommes vigoureux, d'aller prendre des lots, et si nous réussissons nous n'aurons pas la douleur de voir nos enfants s'éloigner ou travailler à la journée. Ma femme goûta le projet, et nous partîmes, non sans chagrin, car il nous fallait quitter notre lieu de naissance, nos parents, nos amis. Je la regardais du coin de l'œil et je la voyais si courageuse que je quittai sans trop de peine. Aujourd'hui nous ne sommes pas riches, non certes, mais j'ai assez de terre défrichée pour hiverner, si le bon Dieu conserve ma récolte, et tous les jours j'agrandis mon désert.

— Vous devez avoir trouvé ça dûr de travailler ainsi à la terre neuve.

—Moins que vous ne le pensez, monsieur. Croyez-vous que ce soit bien doux dans les boutiques, en ville, de mener la verloppe ou le rabot ? On commence à sept heures du matin et l'on finit à six heures du soir, conduit par un contremaître, qui n'est pas toujours humain. Si vous perdez une heure, on vous la compte. Et puis cette idée qui vous poursuit sans cesse de travailler au jour le jour sans espoir d'être jamais audessus de vos affaires, fatigue un homme de cœur, allez. Ici je travaille fort, sans doute, mais ce n'est pas plus fatiguant de bûcher, une fois accoutumé, que de travailler de la menuiserie ; quand le soleil chauffe d'un côté de l'arbre que j'abats, je me mets de l'autre. Et puis si je veux me reposer pendant une heure, je me repose. Surtout je travaille sous l'empire de cette idée fixe que chaque pied que je défriche est à moi, et me rapportera de quoi vivre, de quoi établir ma famille.

Voilà ce que cet homme nous racontait, et c'est le langage du bon sens.

C'est sous l'empire des reflexions qui nous étaient faites par ces colons isolés que nous cheminions le long de la route accidentée par le spectacle d'une si grandiose nature. Tous les lots sur le chemin Chapleau sont pris, et plusieurs par des messieurs de Montréal, qui y ont placé des colons avec lesquels ils font des arrangements avantageux pour les deux parties contractantes. Ils paient au colon défricheur $10 par arpent, et ils cèdent l'usage de ce terrain défriché pendant trois ans, et à moitié pendant quelques années subséquentes.

C'est ainsi qu'ont contracté MM. Lacoste et Globenski, M. E. de Bellefeuille, M. l'avocat Longpré, dans le Canton Marchand, M. Massue et M. Beaubien, dans le Canton Loranger, et plusieurs autres qui, dans quelques années, auront des établissements de valeur à peu de frais.

Le Canton Marchand est d'une richesse de bois extraordinaire, dont la qualité dénote un sol très riche. Les lacs, dont les décharges offrent beaucoup de ressources à l'industrie, sont poissonneux et pittoresques.

Outre le grand chemin Chapleau une autre grande voie, le chemin Boileau, traverse le canton Marchand, de la Rivière Rouge à la traverse de l'Annonciation, jusqu'au grand Nominingue. Il a été parachevé en 1883. Un autre chemin etait ébauché, en 1884, reliant le chemin Chapleau et le chemin Boileau, en longeant le grand Nominingue au Sud. A cette date, les lots, qui sont superbes, sur ce chemin, étaient en grande partie pris.

XV

La route quoique belle commençait à paraître longue. A tout moment nos jeunes écoliers se demandaient en voyant poindre une nappe d'eau à travers les arbres : est-ce le Nominingue ? Et nous montions et nous descendions.

Tout à coup du haut d'une colline nous apercevons devant nous une petite mer encadrée à l'Ouest de montagnes en pente douce, couvertes de bois franc ; au Nord d'un pic de rochers abruptes ; au Nord Est par une plage couverte de bois résineux.

C'est le Nominingue ! ! ! Mais le petit Nominingue, qui est à un mille environ du Grand Nominingue, dans lequel il se décharge.

Il fallait nous entendre faire retentir l'air de cris de joie en apercevant ce lac après lequel nous courrions depuis quatre jours ! Les colons des alentours étaient étonnés d'entendre un tel vacarme et les chevaux semblaient comprendre qu'on arrivait au terme du voyage.

Pour paraître moins farouches nous entonnâmes la chanson : " A St Malo, beau port de mer " et les montagnes répétaient après nous en cadence " Nous irons sur l'eau, nous y prom promener, nous irons jouer dans l'Ile. " C'était à propos, car ce lac contient quatorze belles îles.

Nous traversons la décharge sur un pont solide. Et nous voilà chez nous, dans la presqu'ıle formée par le Grand et le Petit Nominingue et où se trouve l'établissement des Rev. Pères Jésuites. Hip, Hip, Houra !

Ce hip, hip, donna à Louis l'idée de chanter :

Yankee Dool quiens toi ben
J'entends de la missique :
Ce sont les Américains
Qui vont dans les townships, hip ! hip !

Le Petit Nominingue, dentelé de quelques pointes qui nous en cachent l'étendue, a environ quinze milles de tour. La rive Est, que nous longeons l'espace de deux arpents, est couverte d'un sable propre au mortier. La plage se prolonge loin dans le flot, où l'on peut mener une voiture à plusieurs perches du bord.

Les eaux du Petit Nominingue sont profondes dans la partie Ouest, où le rivage est taillé à pic. Les poissons y abondent, surtout le brochet la barbotte, et le poisson blanc.

Nous nous acheminions, par une route sablonneuse, ombragée de pins, de sapins et de cèdres vers la résidence des Rev. Pères Jésuites, située sur une colline, à environ trois milles de la décharge du Petit Nominingue. C'est le point d'observation le plus élevé des environs, et le panorama qu'il offre est merveilleux. On apercevra de ce lieu, quand le défrichement sera fait, le grand Nominingue, qui en est à 12 acres, et qui a 30 milles de tour. C'est le Roi des Lacs du Nord, et bien couronné de forêts tressées des essences les plus variées : depuis le modeste buis, jusqu'au majestueux pin ; depuis le faible coudrier jusqu'au merisier robuste. Les montagnes qui l'enlacent y descendent tranquilement en s'y baignant les pieds, sur lesquels à une grande distance les eaux se jouent sans les cacher profondément. Des bouquets d'arbres coquets sortent de temps à autres de ce jardin liquide, où les plantes aquatiques croissent caressées par les eaux qu'une brise perpétuelle ride sans cesse. Les rochers de ses bords, adoucis par la vague, en rendent l'aspect par fois sévère comme le front d'un vieillard dont l'existence a été orageuse, mais qui sourit aux générations sorties de sa source. Le Grand Nominingue se décharge dans la Rivière Rouge et lui paie un tribut généreux, en gonflant son sein devenu voie de communication flottable. D'ou lui vient le nom de Nominingue ? Nominingue veut dire en langue Iroquoise, peinture rouge. De fait on trouve encore une espèce de craie avec laquelle les Sauvages se tatouaient, et dont quelques colons se servent aujourd'hui pour peinturer leurs bâtiments. C'est peut-être de cet incident que la Rivière Rouge tire son nom.

Ce lac devait être connu sous la domination française, et les anciens missionnaires ont dû voguer sur ses eaux. Aussi semble-t-on voir, sur l'une de ses pointes, la plus rapprochée de la Rouge, des restes de fortifications en cailloux. Ce que c'est que les destinées humaines ! voilà plus de deux cents ans peut-être que les Jésuites accompagnaient les sauvages sur ces lacs semés par delà les Laurentides, et voilà qu'aujourd'hui ils s'en vont retrouver les jalons qu'ils y ont alors plantés.

Ce n'est pas sans une profonde émotion que l'on aperçoit le théâtre des exploits de nos missionnaires. Et qui sait si les PP. Jogues ou l'Allemand n'y ont pas fumé le calumet de la paix et n'y ont

pas assisté à une levée de boucliers ? On, interroge la brise qui caresse la feuillée des vieux témoins de ces scènes anciennes, on cherche à surprendre une attestation dans les sables que la vague respecte, on demande aux rochers l'impression qu'y ont laissée les habitants d'alors. On nous répond sans doute, mais c'est un langage incompris de la génération qui passe ; les lettres qu'ont laissées les pieds des coureurs des bois sont effacées ; mais l'histoire avec sa grande et impérissable voix nous dit que partout où l'indien a mené son canot le missionnaire l'a suivi.

Où sont les générations qui ont visité ces lieux, qui ont combattu sur ces plages ? Peut-être nos ancêtres, qui étaient des guerriers, ont ils brandi l'épée ou tiré du mousquet. Elles sont ensevelies dans le sein du sol qui les a vus naître. Toutes sont retournées en terre pour se méthamorphoser en plantes d'une variété infinie. Est-ce leur chant que l'on entend à l'aube, dans les branches des grands bois, quand la brise y passe ? Sont-ce leurs plaintes qui s'échappent de la poitrine des gros pins quand le vent les agitent ? Sont-ce leurs sanglots qui s'échappent des creux des rochers quand la foudre y gronde ? Sont-ce leurs soupirs que poussent les ondes qui se balancent sur la rive des eaux ? Sont-ce leurs larmes qui coulent lentement des ruisseaux autour de la grande nappe ? Mystère ! Mystère ! Une seule chose est certaine, c'est que tous ces corps méthamorphosés réssussiteront au printemps de l'éternité, comme le brin d'herbe au printemps des saisons.

Tout ce qu'il y a de certain, c'est que si c'est un champ des morts, le décorateur en a dressé les dessins avec un goût expressif. Autour de la vaste fontaine se croisent des étangs et des ruisseaux, qui, en cascades capricieuses, s'y rendent à travers les sombres cyprès et les saules en pleurs ; les montagnes accidentées des ombres du nuage, en descendent doucement ; des avenues tortueuses, donnent à leurs flancs un mystérieux aspect où se dérobe le lit d'une rivfère ou d'un ruisseau, sur lesquels sont couchés les cadâvres des arbres récemment tombés. Les bêtes qui vivent dans ces séjours tranquilles y courent en liberté, mais sans bruit ; les tertres y sont nombreux, et les plantes qui les dérobent au souvenir des générations présentes, sont odorantes quand le soir y apporte sa sueur froide et que la main de l'aurore essuie du front des arbres couchés les pleurs glacés de la nuit.

Entendez Lamennais :

" Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Ils ont aussi " passé sur la terre, ils ont descendu le fleuve du temps. On enten- " dit leurs voix sur ces bords, et puis l'on n'entendit plus rien.

" Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à " leurs regards ; le monde que le Christ a maudit, leur montra ses gran-

" deurs, ses richesses, ses voluptés; ils les virent, et soudain ils ne " virent plus rien que l'éternité.

" Mais des lieux inconnus où le fleuve se perd deux voix s'élèvent " incessamment. L'une dit : Du fond de l'abime j'ai crié vers vous, " Seigneur, Seigneur, écoutez mes gémissements ! prêtez l'oreille à ma prière.

" Et l'autre : Nous vous louons, O Dieu, nous vous bénissons, Saint, " Saint, Saint est le seigneur, Dieu des armées.

" Où serons nous, qui le dira !

" Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !"

Ces gigantesques pentes à la crinière touffue sont aujourd'hui ouvertes à la colonisation. Et pour l'accélérer on a concédé aux Rev. Pères Jésuites un millier d'acres de terre qu'ils ont vendus après y avoir planté une chapelle—que dessert un des leurs, le Rév. P. Martineau,—qui y réside depuis avril 1883.

Certes ! tout n'était pas rose alors de s'enfoncer seul avec quelques colons, quand il n'y avait qu'une route pour permettre d'apporter sur son dos quelques livres de lard et quelques terrinées de farine.

Et vous croyez que le père Martineau s'en gênait ! Allons donc ! Aussi a-t-il fait un rude apprentissage. C'est le fils d'un ancien colon qui a défriché des lots à Roxton-Fall, dans le comté de Shefford, et y a élevé sa famille. Il est au Nominingue, le vieux défricheur, travaillant toujours, la pipe à la bouche, ramassant ce qui traine, et donnant des conseils. Sa vieille compagne est là aussi, toujours sur pieds,grondant un peu, et il y a de quoi, oui, il y a de quoi dans cette maison où il pleut et grêle, et qui sert d'abri à tous les étrangers qui y arrivent où y passent, à tous les ouvriers des travaux qui s'y font, à tous les colons sans refuge, et à toute la paroisse qui vient aux offices. De fait jamais une heure de repos pour ces vieillards, qui, avec la belle-sœur du curé, sont continuellement à faire la cuisine, transporter les paillasses, blanchir le linge, frotter les planchers.

Le Révérend Père Martineau, lui, ne se fait pas de mauvais sang. Il prend les choses comme elles viennent. Aujourd'hui il a sur sa table des patates et du pain, et il n'est pas plus heureux qu'hier où il n'avait que de la galette. Cette semaine il fait ses courses lointaines en voiture, et il parle avec plaisir des années où il parcourait des lieues à pieds ramenant par la bride au milieu de la nuit, son cheval, qui n'avait pu tirer sa voiture d'un marais de la savane. Il récite son breviaire au milieu de la compagnie qui parle et fume à ses côtés, et il confesse, le matin, des voyageurs dans le dortoir converti en chapelle. Il dit la messe sur un autel qui craque, et il n'y voit que Jésus y descendant à sa voix pour venir le fortifier, lui et ses frères prosternés sur les pièces raboteuses recouvertes d'écorces de sapin ;—rien ne lui

manque, parce qu'il n'a besoin de rien que de vivre pauvrement. Il a trouvé le secret d'être heureux en comprenant bien qu'il n'est pas ici pour l'être.—Oh ! profondeur des paroles du Christ, qui a dit que son fardeau est léger ! Arrivez donc ici, vous qui êtes ployés sous le poids des plaisirs et qui êtes ridés des veilles de la dissipation ! Venez sous ce dôme rustique, vous que les affaires font blanchir, et que les soucis de la fortune rongent vivant. Venez vous reposer du ballottement de la vie dans cet oasis où l'âme est à l'abri des exigences sociales et des grandes passions du cœur. Venez prendre une leçon des secrets du bonheur.

Pour moi, rien n'est plus consolant. En vérité, je vous le dis.

Nulle part j'ai senti la paix comme dans cette cabane, car c'en est une, où les bases d'une forte colonie sont jetées au milieu des privations et des sacrifices de toutes sortes, terrain fertile où germent et s'épanouissent les grandes œuvres que Dieu veut bénir.

Dès notre arrivée nous commençons notre vie de colons.

Le soir, dès que le soleil s'enveloppe dans son costume de nuages pour aller voyager sur un autre hémicycle, et que les charmantes voyageuses de la nuit passent en souriant à la terre, d'autres bruits se font entendre, c'est un langage nouveau. A la lisière du bois, on distingue le son d'une cloche fêlée, qu'une vache pilote porte à son cou. Sur les côteaux débouchent les laitières rouges, noires et cailles qui, à travers les souches calcinées, cheminent, non sans "tondre dans les prés la largeur de leur langue," pour se rendre à la barrière du parc, où les attendent près d'un feu étouffé les *bergères* de la localité. Chacune a son langage pour inviter sa favorite à ne pas tant s'amuser : Viens, Brunette, viens, ma fine, viens. Viens, Caillette, viens, ma belle, viens.

Et en réponse à ce tendre appel la bonne bête fait entendre un doux mugissement, et vient se ranger près de la fumée pour y offrir à sa maîtresse le plus riche de son lait.

Et puis c'est un arbre qui s'abat dans la forêt en jetant aux échos le râle de son agonie. Sur la route on entend le pionnier atardé qui revient de défricher et qui, pour se donner de l'assurance, chante en faisant filer sa voix une chanson de la *drave*.

De tous les oiseaux qui voltigeaient dans les bosquets, quelques-uns seuls veillent et font entendre leur nocturne complainte : le huard lance son cri de détresse ; la chouette semble réveiller les sentinelles perdues, et l'agneau appelle d'un air inquiet la mère confondue dans le troupeau.

On entend quelques voix qui nous arrivent sur les ailes calmes de l'air embaumé par les parfuns des arbres et des prés—: c'est celle des enfants qni se bousculent dans la prairie ou la voix grave du colon qui s'enquiert si les barrières sont fermées, si la pouliche est dans le

pré ou la génisse à l'étable. C'est sur le lac voisin la conversation des pêcheurs qui accompagne le bruit des avirons sur le bord du canot ou sur l'onde tranquille. Et vous demandez, d'où viennent donc ces babils ? C'est chez le voisin—qui est à un mille d'ici. Et ce bruit de rames ? C'est au Petit Nominingue—à 3 milles d'ici. Et tout à coup un chasseur, qui a fini sa journée et qui veut décharger son arme, lance un coup de feu dont l'écho se répercute de montagnes en montagnes. Il est peut-être à 9 milles d'ici.

La veillée se passe à la porte du presbytère où curé, hommes, femmes, enfants, sont assis autour d'un grand feu que le vieux père Martineau entretient des débris de souches ramassées pour cette fin.—Les uns sont assis sur des roches, les autres sur des bancs, les étrangers sur des chaises. Mais me direz-vous, du feu dans le mois d'août. Et oui, dans le mois d'août. Et vous en voyez à toutes les portes des chaumières et des chalets. D'abord, vous l'avouerez, c'est très agréable, ne serait-ce que de voir les fumeurs allumer leur pipe avec un charbon ; et puis c'est utile, pour éloigner les maringouins, les brulots et les moustiques.

Et la conversation roule autour du feu du presbytère, et les pipes se rallument, mais l'on se gratte par exemple. Et tous les sujets se traitent à cette assemblée de Tiers Etat : colonisation, agriculture, pêche, chasse, astronomie, physique, chimie, philosophie, et de la profonde, je ne vous dis que ça. De fait on émet quelquefois dans ces aréopages de gens ignorants des réflexions qui sont d'une profondeur à mettre bien des savants en déroute. Car voyez-vous, ces gens là ont la foi. Et, comme le dit Bernardin de St-Pierre : "un savant avec sa méthode se trouve arrêté à chaque pas dans la nature ; un ignorant, avec cette clef, peut en ouvrir toutes les portes."

Nous étions insatiables de ces soirées, que nous prolongions autant que possible, mais il fallait bien laisser reposer ces braves travailleurs, qui avaient sué tout le jour et qui devaient recommencer le lendemain. Et nous nous retirions quand l'éloile polaire était déjà loin à l'occident, quand la grande ours plongeait sa queue dans les régions de l'aurore et que les *mouches à feu* donnaient seules signe de vie dans la prairie émaillée de leur phosphore.

En prenant possession de nos dortoirs il convient de jeter un coup d'œil sur l'intérieur du château hospitalier où nous passerons nos nuits et qui est, sans contredit, le plus spacieux et le plus somptueux de sept lieues à la ronde.

Le corps de bâtisse est divisé en trois. Le premier est la salle de réception des étrangers qui y mangent avec la famille du frère du curé Martineau, l'Intendant de la ferme.

Ce corps de bâtisses d'environ 40 pieds sur 30, est comme le reste en bois rond, recouvert de pièces fendues. Le plancher de bas est

aussi de madriers équarris à la hache, ce qui veut dire que les deux ou trois chaises qui s'y trouvent ne sont pas d'aplomb. L'une des extrémités est divisée du reste de l'apartement par des rideaux en coton, et forme deux chambres à coucher, dont l'une est aux patriarches de la maison. Le reste, qui le jour sert de cuisine, de salle à dîner et de salon, se convertit quelquefois en dortoir pour les pèlerins et les ouvriers— qui y étendent des grabats et y ronflent toute la nuit durant. Une table de trente pieds de long, entourée de bancs de la même longueur, est avec le poêle et les marmites, l'ameublement de cette pièce où quelques voies laissent pénétrer les gouttes bienfaisantes de la pluie quand elle tombe en abondance. Il est permis de changer de place à celui sur lequel elle tombe, quand il en a plus que suffisamment pour se rafraîchir.. Le corps du milieu de cette bâtisse, à peu près du double de grandeur, est destiné à être la nef de la chapelle, quand les moyens permettront de le couvrir. Il n'était, en 1884, encore qu'à l'abri des rayons du soleil. Aussi est-ce là que le dimanche les colons attendaient assis sur quelques bancs, quelques billots ou lambourdes, l'heure de la messe, qui se dit et ne se chante pas, faute de chantres.

Le 3e corps de cette construction, qui fait pendant avec le premier, est de la même grandeur, et identiquement divisé. L'une des extrémités est séparée du reste par des rideaux de coton jaune, et comprend deux cellules meublées, l'une d'un grabat, c'est celle de monsieur le curé, et l'autre de deux lits, c'est la chambre de Monseigneur que se partagent les étrangers distingués. Quand on veut une chaise, qui a juste sa place en cet alcôve, on passe dans la pièce voisine qui sert, la nuit, de dortoir où l'on dresse des paillasses et des matelas, et le jour de chapelle, de sacristie et de retraite au curé, qui y confesse. Il y a là quelques chaises boiteuses, de grand bancs à quatre pieds, et un petit autel. Quelques rayons de bibliothèque y donnent refuge à plusieurs centaines de volumes qui en invitent d'autres.

Vis-à-vis le corps principal est la cloche surpendue sur un chêne d'environ 20 pieds de hauteur. C'est l'ancienne cloche de St Eustache, où elle a reçu une écorchure qui lui donne un son de vétéran. Sur ses flancs sont les inscriptions suivantes : W. Parkyn, St Mary foundery Montreal. Cloche donnée par M. Jacques Paquin, 1845.

—C'est le frère Chenard qui est chargé de la mettre en branle, et il nous a plusieurs fois accordé cette faveur pour sonner l'*angelus*....Ah, mais, je ne vous ai pas encore parlé du Frère Chenard qui est un pur Canadien d'en bas de Québec. Nous en parlons, à titre de légende, car il ne sera plus là quand vous irez, lecteurs, et de fait il n'est plus au Nominingue. Comme il se faisait mourir à travailler, ses supérieurs l'ont mis à la retraite. Je le vois d'ici cultivant son jardin et son parterre et le champ, car le frère Chenard est jardinier, agricul-

teur, arboriculteur,—et personne n'est plus capable que lui de faire pousser une citrouille sur une souche, et de diriger la sève pour produire une branche ou un fruit, où il les veut.

A trois heures du matin le frère Chenard, qui couche sur le grenier à foin, quand un étranger a pris son grabat,—est en oraison. Il va ensuite soigner les veaux, les chevaux, tuer les vers qni ont mangé ses choux et son tabac, biner ses fèves. Et puis, c'est lui qui fait la politesse aux étrangers, qui les mène au lac, qui les accompagne au bois. Toujours affublé d'une grande blouse que vous ne lui feriez pas ôter pour grand' chose, il ne va ni plus vite ni plus doucement d'un temps que d'un autre. Quand il passera par chez-vous, si vous avez un jardin et que dans ce jardin il y ait une plante qu'il n'a pas, il lui en faudra une bouture, une tige, ou une graine. Aussi a-t-il une collection qui surprendrait les propriétaires des serres chaudes les plus à la mode, s'ils arrivaient aux confins de la civilisation, et qu'ils aperçussent dans les jardins du frère Chenard et *l'Acacia* qui signifie *Amour platonique*, et *l'agrimoine* qui signifie *dévouement*, et *l'Amarante* qui veut dire la gaité, et *l'Amaryllis* qui représente la fierté, et *l'Eglantier* qui est la fleur des poètes, et le *pavot*, qui traduit langueur. Autour des allées de son parterre fleurissent le *fuchsia* violet ou rose tendre, *l'œillet* à la fleur jaune d'or, ou rouge cramoisi. Sur les ronds croissent le *géranium* aux feuilles parfumées, à la parure sombre et variée, le *laurier* à la douce et brillante verdure et la *rose* mousseuse.

" L'Ange dont le plaisir est de soigner des fleurs,
Et qui, pendant la nuit, les trempe de rosée,
Un jour de gai printemps, seul avec sa pensée,
Sur un rosier goûta du sommeil les douceurs.
A son réveil, il dit : " Que je te remercie,
Toi, le plus cher de mes enfants !
Pour moi ton doux parfum du Ciel est l'ambroisie,
Ton ombrage enivre mes sens !......
Demande donc, veux-tu quelque chose ? "
" Oui, dit la Rose,
Un nouvel ornement
Qui soit l'orgeuil de la nature. "
En ce moment
La mousse lui servit de modeste parure.

Mais comme je vous le disais, le frère Chenard n'est plus au Nominingue et il cultive carottes et navets, céleri et laitue à l'Immaculée Conception, à Montréal. Vous pouvez aller constater si ce que je dis de lui est fidèle.

Revenons à notre première nuit au manoir. C'est à qui n'aurait pas

les deux lits de la chambre des étrangers, mais j'obtins que mon ami Beaubien s'y reposât en sa qualité de malade. Et moi je m'étendis sur un matelas jeté sur les dalles de la chapelle. Je dormis bien, mais, nom d'un p'tit bonhomme, je me levai mal. Oh mes côtes et mes reins ! Je n'aurais jamais cru qu'on put dormir ainsi dans une église. J'aurais dû m'en rappeler car quand j'étais soldat, en Italie, il nous est arrivé plus d'une fois, à moi et à mes camarades, de passer la nuit sous les arcades des basiliques ou sur les dalles des couvents. Nous n'étions pas très souples le lendemain. Quoi qu'il en soit le jour suivant il nous prit fantaisie d'aller camper à la décharge du Petit Nominingue, dans un endroit splendide où rien ne manquait, eau limpide, ombre épaisse, plage étendue, etc.

La tente, qui appartient à M. Beaubien, est spacieuse et confortable. Nous nous mettons à l'œuvre : tandis que je coupe une perche, l'un nivelle le terrain, l'autre enfile des cordes, un troisième affile des piquets, et en haut le pavillon, en forme conique, à l'aspect militaire que l'on surmonte d'un drapeau fleurdelisé.

Nous ressemblions à Jacques Cartier et les siens prenant possession du pays au nom du Roy de France.

Quelques minutes après l'eau bouillait dans la marmite, le thé était infusé, les grillades étaient prêtes, le jambon était sur la pelouse, le beurre développé, et tortillez moi ça. Quels affamés, mes amis ! ! Après un repas délicieux—les uns se roulent sur le gazon, les autres appareillent les lignes, et vont à la pêche. Mais les poissons des alentours qui nous avaient entendus manger, merci, n'avaient pas envie du tout de se laisser prendre ; il n'y eut que les barbottes des eaux profondes, qui, ne se doutant pas du sort qui les attendaient, vinrent mordre à nos hameçons et tomber de la brochetée dans la poële à frire, non sans faire à ceux qui ne leur étaient pas intimes, des acrocs aux mains avec le dard qui leur sert de défense.

Le soir arrivé, second au Nominingue, le feu brille au camp. Les jeunes vont fourrager. Les uns ramassent des fagots secs pour alimenter le feu de joie qui pitille à quelques pas, les autres cassent des branches pour étendre sur le sol qui doit nous servir de couches ; d'autres encore récoltent des feuilles de fougère pour remplir les taies d'oreiller.

En deux temps et trois mouvements chacun travaille à l'ameublement de la chambrée.

La tente, dont la base est relevée pour permettre à l'air intérieur de se renouveler, ressemble aux Kiosques orientaux. La toile de Russie qui s'appuie élégamment sur les cordes tendues, du sommet aux piquets fixés à la circonférence inférieure, s'agite comme un nuage, au gré de la brise qui nous apporte les échos du lac. Des branches de mélèze,

de buies, de pins, de sapins, de cèdre, servent de sommier à nos lits ; des valises, des sacs de voyage, servent de tables ; des robes de buffle étendues sur les branches, servent à en amortir la rusticité pendant la nuit, et roulées en paquet, servent de sièges, pendant le jour, aux dignitaires de la tribue. A la colonne unique qui soutient l'édifice, et sur laquelle sont ménagés de longs nœuds, sont suspendus capots, chapeaux armes et munitions. Au centre, une chandelle, de blanc de baleine, s-v-p, scintille au gré des courants d'airs ; le candélâbre qui la supporte est ravissant de simplicité, et consiste en un ruban de bouleau roulé autour et fixé par son extrimité à une baguette fendue en biseau.

Cet ameublement, qui peut faire le désespoir d'un locateur, suffit pourtant aux stricts besoins de l'homme. Et dire qu'il y en a qui se trouvent malheureux avec cent fois plus.

Et avec cela nous attendions l'ennemi de pied ferme. Mais,saperlotte ! comme toujours dans la vie, ce sont les adversaires les plus petits et dont on se défie le moins, qui sont les plus dangereux. Et tandis que, armés de pied en cap, nous étions en garde contre les ours et les loups, voilà qu'une nuée de maringouins et de brulots nous assaillent de toute part, et au son de la musique, encore. Vous savez, ces maringouins, ça vous a un siflement ! ! ! Ah ! quel orchestre de régiments anglais précédés de leurs fifres ! ! ! Armer nos carabines, qu'est-ce que ça nous ferait, notre plomb est trop gros ; tirer du canon ? Sapresti ! ! Et nous, il faut y penser un peu. Comme quoi une idée merveilleuse peut surgir du cerveau du plus humble des mortels, voilà que l'un de nos plus modestes soldats s'imagine d'apporter dans la tente, dévinez quoi ? Une batterie ....électrique ? Non. Un régiment de chats affamés ? Pas le moins du monde. Des piégés à bêtes à quatre ou deux pattes ? Encore moins. Quest-ce donc ? Un tison, lecteurs, un tison...........................en feu, beau dommage. Et la tente se remplit de fumée. Sans tambour ni trompette voilà nos Iroquois de brulots qui prennent la clef des bois,......... pour revenir sans doute ; mais alors nous avions fermé les meurtrières de la porte unique du fort, où se consumait lentement quelques buches amorties par des bourriers.

Et nous voilà sauvés. Mais restons sur le qui vive, car nos gaillards reviennent, et toute la nuit, avec sept plus méchants qu'eux, tournant autour de notre tente, sondant toutes les portes, s'introduisant dans toutes les avenues. Quelques-uns même y pénétrent, on ne réussit pas,vous le savez bien, à chasser une légion de diablotins en un combat, mais la prudence venant à notre secours, nous résistons aux empiètements du plus traître des volatiles.

Pour parler scientifiquement disons que les cousins sont de la famille des bulicides. La femelle pond ses œufs (environ deux mille

par jour) dans les endroits humides, ou mieux encore à la surface des eaux stagnantes ; ils éclosent là, leurs larves se développent, et trois semaines suffisent pour que l'insecte soit arrivé à l'état parfait et devienne apte à se reproduire. La femelle seule du cousin, ou moustique, est agressive pour l'homme et pour les animaux ; le mâle, beaucoup plus petit de taille, est inoffensif, et c'est lui qu'on voit le soir se livrer par myriades audessus des eaux stagnantes ou sous l'ombrage humide des arbres à des danses circulaires. L'arme de la femelle est constituée par une sorte de trompe que termine un organe de succion arrondi et qui loge cinq stylets piquants et barbelés ; ceux-ci perforent les tissus et y introduisent une salive irritante et venimeuse qui produit un soulèvement du derme avec sensation de brûlure. On dit qu'à la suite d'une longue série de piqûres, on contracte une sorte d'immunité contre les morsures et que celles-ci, une fois produites, n'ont aucune des conséquences qu'elles entrainent dans le principe.

Le maringouin est le moustique des climats excessifs. Il hante les lieux humides et marécageux, a des mœurs nocturnes et ne s'élève guère audessus du sol. Il n'est qu'une variété du cousin ordinaire.

Mais si la science se prononce sur la nature de ces communards, elle est presque muette sur les moyens de s'en débarrasser. Mes compagnons avaient emporté des médicaments avec lesquels ils se tatouaient, mais ils ont été inutiles, je vous en donne mon certificat. L'inventeur d'un remède maringouinifuge ferait certainement fortune. Voici cependant une recette dont il est bon de se servir, tandis qu'elle est à la mode, il s'agit de frotter les piqûres avec une feuille de poireau ou d'oignon pour calmer les démangeaisons. La cautérisation avec de l'eau de phénique liquide produit aussi d'excellents effets.

Mais avec ce petit jeu là, le jeu aux maringouins, il était tard quand nous pûmes clore l'œil. Le religieux hibou avait déjà fait entendre sa plainte à l'heure de minuit ; le huard avait plusieurs fois lancé son cri plaintif, quand la dernière de nos sentinelles, repliée sur le camp, jouissait en paix du fruit d'une vigilante journée. Mais, ne voilà-t-il pas que sur le matin, alors que la fumée s'élève épaisse des lacs, pour leur permettre de voir l'aube, les bêtes de jour se remuent sous notre couche réchauffée. Ce sont les criquets, les fourmies, les.... je ne sais qui ni quoi. Et l'une entre sans hésiter dans notre bas, l'autre sous notre chemise; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est que quelques unes pénètrent dans nos oreilles—Brrrr... Et comment faire contre cet ennemi là? C'est une réponse qu'il faut aller ni plus ni moins chercher dans la théologie. Le moyen... c'est de fuir. Et en effet il a fallu se lever, sous peine de se laisser flétrir par ces insectes, dont la morsure de quelques uns est venimeuse.

D'ailleurs il était temps de saluer le Roi du jour qui se levait radieux

au-dessus des cimes verdoyantes des monts de l'orient. Et en peu d'instants nous étions inondés de la lumière bienfaisante, qui enveloppait la nature pour l'embellir et la fertiliser.—Qui peut voir se lever le soleil sans admiration ? Alors que le brin d'herbe lève sa tête pour le saluer, alors que la feuille se sèche pour lui sourire, alors que l'oiseau entonne son hymne, et que la nature tressaillit à son baiser d'époux. Qui lui a dit de venir à l'heure de l'an dernier et des années d'avant caresser les plantes, qui produisent les mêmes fruits ?

Quoiqu'il en soit nous tînmes conseil au wigwam.—L'un avait les côtes sur le long ; l'autre avait une fourmi greffée sur le mollet ;—tous nous avions la peau bossée comme l'écorse d'un sapin au temps de la sève montante.—Et d'après l'opinion des sages du Conseil il fallait pour s'accoutumer à cette existence, trois mois de calendrier républicain, c'est-à-dire trois mois de 30 jours chacun. Or comme nous n'avions que quinze jours à dépenser, nous décidâmes de ne pas exclusivement les employer à assouvir la rapacité des insectes du Nominingue. Cependant le respect humain nous commandait. L'honneur de dire au retour que nous avions campé ; la gloire de rentrer au foyer basannés comme des [illegible] et balafrés des coups de lances des moustiques ! Les jeunes surtout chantaient l'hymne de guerre,quand un ancien de la forêt surgit au milieu de nous, au moment où nous préparions le déjeuner. Le nouvel arrivé était un homme d'une taille de six pieds et svelte ; un pantalon, fixé à ses reins par une large ceinture fléchée, recouvrait une jambe flexible comme l'arc du carquois d'un Huron ; sa chemise en flanelle grise qui retombait sur sa ceinture, laissait se dessiner un torse élégant et souple ; les muscles de ses bras, que ne recouvraient les manches retroussées de sa chemise, étaient gonflés et poilus. Ses traits d'ailleurs étaient doux, et la sérénité qui couvrait sa figure rasée, le rendait sympathique à qui le rencontrait. Ses yeux bleus, comme les plus fameux de nos guerriers anciens, avaient l'habitude de regarder haut et loin. Sa démarche était fière, comme celle d'un cerf qui porte son panache à travers les bois durs.

Il était accompagné d'un homme trapu, à grande barbe noire, nommé Michauville, chasseur de renom, comme son père, qui a passé sa vie à traquer les bêtes, et qui est mort pauvre comme tous ces chasseurs là. Ils se passionnent à cette vie, négligent la culture ou leur métier et soumettent le sort de leur famille aux éventualités de la chance de tuer, de vendre, des accidents, et des rhumatismes.

En apercevant ces voyageurs, mon ami Beaubien s'écria : c'est Bureau ! ! Oui ; c'était Bureau, un rôdeur, comme disent les gens. Et bien fait pour ça, allez. Aussi dans les montagnes et les mauvais pas il ne résiste pas en voiture. Il saute à bas, prend sur ses épaules ce qui surcharge le cheval, et en avant.—Un chevreuil n'a pas meilleure jambe, ni meil-

leur œil. Il passe monts et ravins, rivières et portages en se dirigeant sur les étoiles et la mousse, et tombe juste au point où il veut aboutir. Aussi le gouvernement l'a-t-il chargé de tracer les chemins dans les cantons à ouvrir à la colonisation. Il rend d'immences services en évitant par là bien des endroits impossibles ou trop montagneux pour y fixer un chemin à perpétuité. Il faut le voir, avec son casse-tête, tracer un chemin, et couper les branches au pas de course.

M. Beaubien connaissait M. Bureau, et depuis que nous étions en marche il répétait souvent: "Bureau doit être en haut. Si nous avions la chance de le rencontrer." Et bien, nous l'avons ce fameux Bureau. Nous l'invitons à déjeuner avec nous. Là, pas de cérémonie. Ce n'est pas qu'ils manquassent de vivres, nos voyageurs. Ils en étaient certes bien pourvus. Ce n'est d'ailleurs pas un petit personnage que ce M. Bureau. Il a le personnel qu'il juge à propos; s'il faut deux hommes il les prend, s'il en faut dix ils les engage. Et pourquoi pas? Il a du bagage quelquefois pour plusieurs semaines, son canot chargé à conduire sur les eaux sans compter les portages, etc. Tout de même il mangea avec appétit de notre gargotte, qu'il nous aida à préparer, et surtout de notre pain, car il n'avait que du biscuit. Je vais faire bouillir l'eau pour le thé, dit-il. Et en une minute il avait coupé une gaule de quatre pieds dont il effila un des bouts qu'il fixa obliquement en terre, et à l'autre bout encoché il suspendit le bidon sous lequel il alluma le feu. Voilà la marmite. Il fallait voir l'assaut sur le jambon, le saucisson, les grillades de lard! Enfoncés Mde du Perrouzel, Victor, Cizol, Rabat et Cavallo.

Et ce pauvre M. Bureau avait autre chose à faire que de *bousti-failler*, il fallait répondre à nos questions qui étaient nombreuses. Il revenait de la Lièvre où il avait tracé des chemins dans la Kiamica. Il était enchanté du terrain de cette vallée de la Lièvre, où il a trouvé des prunes qu'il croit indigènes. Ce n'est pas étonnant, car nous avons un prunier indigène; c'est le prunier d'Amérique, le *cerasus nigra* de Loisel, dont l'arbre est quelque peu épineux. C'est, dit l'abbé Provancher, la seule espèce de prunier indigène en Canada. Quelques variétés dans la culture, dit-il, produisent des fruits d'une saveur fort agréable, bien qu'ils soient encore loin des Damas.

Il fut question de bien des projets dans cette rencontre au bord du Petit Nominingue:—de faire au plutôt dévier le chemin de la Repousse, de tracer un chemin au 4e rang du canton Loranger pour ménager un débouché aux colons établis autour du Petit Nominingue, ce qui fut exécuté le même jour. Et un autre projet fut de faire accompagner M. Bureau, lors de sa prochaine expédition, par nos garçons en vacance, ce qui n'est pas encore exécuté.

Enfin, le déjeuner pris, le soleil commençait à darder ses rayons;

nous mîmes le *tondre* sous le briquet. Mais il fallait nous séparer du brave Bureau qui partait pour aller mettre à exécution le projet émis et muri pendant le déjeuner, de tracer une voie de sortie aux pionniers du Nord-Ouest du Petit Nominingue.

Après son départ nous nous mîmes à réfléchir sur notre position. Tous les arguments furent apportés pour la levée instantanée du camp, depuis la proximité des fourmis jusqu'à l'éloignement des voisins. On décida à l'unanimité d'aller établir le centre de nos opérations au village, où il y avait de l'espace, puisqu'il n'y avait que deux établissements : celui de l'Eglise et la maison d'un nommé Jetté, hôtelier d'Hochelaga, qui a acheté près de l'église un emplacement où il amasse ses économies. L'exécution suivit de près la décision, et, en une demi-heure, tente, bagages, hommes et bêtes étaient en route pour des parages plus hospitaliers. L'endroit choisi pour dresser notre tente était élevé, et les travaux de construction se firent avec encore plus de dextérité que la première fois. D'ailleurs pas d'assemblée des anciens et nouveaux marguillers, ni de paroissiens. Le curé seul nous donna la permission de nous bâtir sur le terrain de l'église sans avoir à passer par la formalité de l'homologation.

Ah ! ça, moi, je vous avertis, lecteurs, que je ne couchai plus sous la tente. J'en avais assez, de ce jeu là. Ça peut-être très poétique, mais je n'ai plus de disposition pour cette poésie là. Autrefois j'ai rêvé et fait la vie du camp, j'ai songé à me faire berger et même ermite. Mais je suis revenu à la réalité.

Je couchai au presbytère où, après tout, on est mieux que sous la tente. Là pas de fourmis, pas de barbeaux, pas de hannetons, pas de criquets, pas de puces, non,car les punaises les avaient mangées. Ah ! des punaises par exemple, je ne vous dis que cela. Le curé les tolère-t-il par esprit de pénitence ? Dans tous les cas il ne pourrait les déloger. Figurez-vous donc les réduits où elles peuvent se cacher, dans les fentes des planches, dans les écorces des murs, dans les coins des couchettes. Allez donc vous servir d'un petit soufflet pour introduire du poison insecticide dans tous ces interstices. Vous y perdriez votre latin.

On se demande, toutefois, nous qui ne voyons pas l'utilité des êtres de la nature, à quoi peut servir ce fléau des nuits avec son liquide infecte. " Elle ne se contente pas, dit un auteur qui a dû se faire piquer, de percer les chairs, d'en extraire le sang dont elle se sustente ; dans la plaie qu'elle a ouverte, au lieu du sang qu'elle a dérobé, elle introduit un liquide âcre, mordant, sécrété par elle." Pourquoi cette manière d'opérer ? Je parierais que cette substance qu'elle verse sur nos plaies est une généreuse compensation de ce qu'elle nous ôte. Nous sommes trop ignorants pour en connaître le prix, voilà tout. Est-ce un désinfectant ? Et pourquoi pas ?

Les médecins ont exploité, pour nous faire mourir plus scientifiquement, le règne végétal et le règne minéral, pourquoi donc n'essaieraient-ils pas, comme remèdes, du règne animal? Tenez, en voici un qui a tenté l'expérience :

Je trouve dans un livre très sérieux la recette suivante : " Prenez une vingtaine de ces petites bêtes noires qui remplissent les prairies et qu'on appelle *cris-cris* ou *grillons*. Faites les cuire et infuser dans une grande tasse de café noir ; faites passer à travers un linge et faites boire cette infusion à une personne atteinte d'une hydropisie, même invétérée. Sucrez si vous le préférez.

Au bout de quelques heures commence une évacuation abondante par les urines, tellement abondante, qu'on voit des hydropiques, arrivés au dernier degré de la maladie, complètement débarrassés en moins de vingt quatre heures.

Le café des cris-cris a été essayé plusieurs fois et a toujours réussi.

On peut se servir indifféremment de cris-cris vivants ou de cris-cris séchés, mis en poudre et conservés?" (Petites lectures illustrées 8e série, p. 173.)

Le lendemain, ceux qui avaient couché sous la tente, et ceux qui avaient dormi sous le toit, étaient à bonne heure sur pied pour voir la brume s'élever de la prairie et fuir devant les rayons du soleil, pour entendre le chant des oiseaux matineux et sentir l'odeur des prés qui semblent, eux aussi, se rendre aimables à l'arrivée de l'aurore.

Après enquête minutieuse pour savoir comment chacun avait passé la nuit, et après avoir humé les parfums de la matinée, nous nous rendîmes à la chapelle où l'on assista à la messe,—et avec dévotion, je vous l'assure.

Après le déjeuner nous commençames notre vie de colons. Et d'abord nous nous réduisîmes à notre plus simple expression. Mon premier soin fut d'ôter mon faux col et ma cravate. Je vous le demande, à quoi sert de s'emprisonner ainsi le cou? N'y aura-t-il personne d'assez indépendant pour secouer ce joug qui nous gêne, qui nous étouffe et qui à lui seul a causé les trois quarts des apoplexies? Je comprends que dans les villes il faille mettre un linge quelconque qu'on puisse changer tous les jours pour séparer le collet d'habit de la peau. Mais pourquoi ne pas adopter un habit dont le collet n'exige pas cette précaution? Dans tous les cas, je vote pour les collets amples, ouverts, qui permettent au cou, qui y est au carcan, de se remuer à l'aise, et surtout au sang qui y circule de parcourir son chemin librement. Et savez-vous que les maux de gorge seraient alors moins fréquents? J'en suis sûr, car ces maladies viennent pour la plupart du chaud et du froid. Plus vous vous enveloppez la gorge et plus vous êtes sujets aux affections de cette partie délicate de

votre corps. J'en ai déjà vu des preuves convaincantes et j'en ai fait moi-même l'expérience.

Quoiqu'il en soit la preuve qu'on est plus à l'aise sans cette bande rapportée, c'est que, rendu chez soi, tout bourgeois s'empresse de faire sauter son faux col—en poussant un ouf! qui signifie quelque chose. Vous direz ce que vous voudrez, mais dans les bois, dans les champs, quand on y va pour prendre le frais, s'y délasser, on ne met pas de carcan. Donc c'est une nuisance. Encore un petit détail—touchant la barbe. Comprend on pourquoi l'on s'obstine à se raser ? En voilà une corvée celle-là. Dire qu'il faut tous les matins ou du moins tous les deux matins se gratter jusqu'à ce que sang s'en suive. C'est une perte sèche d'une demi-heure par jour. Ah! oui, y compris le temps de chercher ses ustensiles, de repasser son rasoir. Une demi-heure par jour, le temps d'assister à une basse messe à laquelle on n'assiste pas, parce que c'est trop long. Une demi-heure par jour, ça fait cent quatre vingt deux heures par année, c'est-à-dire quinze jours. Les vacances d'un homme de bureau. Calculez donc la perte de temps, pour une population de un million d'hommes. Chacun perdant par année quinze jours de travail. Moi, rendu au Nominingue, je jette mon rasoir au fond du sac.

Nous commençons à explorer les environs. Et d'abord le canton de Loranger, où se trouve le Nominingue, est magnifiquement situé entre le canton Marchand et le canton de Montigny.

De chaque côté du Petit Nominingue il y a deux veines de pierre à chaux de bonne qualité. J'ai observé moi-même une pointe qui s'avance dans le lac où j'ai trouvé un métal blanc dans de la pierre qui ressemble au quartz. Un peu plus en haut du lac, à un endroit appelé "Cric à brochets," il y a de la bonne argile à briques.

Les Jésuites ont acheté, entre les deux Nominingue, vingt lots qu'ils ont en grande partie cédés aux colons, ne gardant pour eux qu'un terrain pour l'église et une pointe où ils ont dessein de bâtir un collège industriel ou agricole. Ce collège est incorporé par le 45 Vict., ch. 54.

Ces lots des Pères Jésuites, comme presque tous ceux du Canton Loranger, sont de bonne terre, quoique plus sablonneuse que le reste, mais d'un sable fertile, à l'exception de la plage Est du Petit Nominingue.

Ces lacs fournissent une grande quantité de poissons qu'on pourrait augmenter en les cultivant. Les forêts donnent des essences précieuses. Le bois que le colon est obligé de brûler sur place, pour faire sa terre, alimenterait les villes de la Province des années durant. Le sol y est d'une fertilité prodigieuse, et, sans les gelées qui y font des ravages faute de désert, ce serait une vraie terre d'abondance. Il y a bon nombre de petits lacs. Outre le Petit et le Grand

Nominingue, on en compte six autour de l'emplacement du village Saint Ignace. Le plus éloigné n'en est pas à un mille. Une des plus jolies rivières qui serpentent entre les montagues est la Sawguay, qui passe au Nord du Grand Nominingue et va se jeter dans le Petit. Elle est charmante de caprices, son aspect est sauvage, mais agrémenté par des lacs qui en élargissent le cours à différents endroits. Près du chemin Chapleau, qui la traverse, se trouvent entre autres le lac Bourget et le lac Laflèche, qui sont d'une limpidité et d'une sérénité remarquables Ils sont tous deux protégés par des forêts de haute futaie où s'arrêtent les vents et les tempêtes. Sur ces grands lacs se promènent toujours des quantités considérables de canards qui y vont chercher une nourriture substantielle pour leurs petits, lesquels peuvent facilement y prendre leurs ébats.

On voit dans cette rivière Sawguay, plusieurs vestiges des travaux des castors, qui dénotent de la valeur et de l'intelligence de ces amphibies.

A ceux qui aiment les mots scientifiques il convient de dire que le *castor* (hors la politique,) appartient au septième ordre des mammifères, les *rongeurs*. Et dans cet ordre il appartient à la division des rongeurs claviculés. Il se distingue des autres rongeurs par sa queue ovale et couverte d'écailles et par ses pieds de derrière palmés. Le castor est l'animal sur l'instinct et l'intelligence duquel on a le plus discuté. M. Floureux, s'appuyant sur Cuvier, prétend que le castor n'a pas d'intelligence, mais un instinct merveilleusement développé. Quand on voit l'abus que l'on fait de l'intelligence, on se demande si ce n'est pas mieux de n'avoir que de l'instinct.

A en croire Buffon les castors sont peut-être le seul exemple qui subsiste comme un ancien monument de cette espèce d'intelligence des brutes qui, quoique infiniment inférieure par ses principes à celle de l'homme, suppose néanmoins des projets communs et des vues relatives.

M. Brocan, membre de la société d'Anthropologie de France, prouve aussi l'intelligence de cet animal. Partout où les castors trouvent des conditions favorables, ils vivent en famille et en société, ils bâtissent des villages où chaque famille a sa hutte, chef d'œuvre de construction où l'art du charpentier s'allie à celui du maçon. Le choix de l'emplacement, la préparation des matériaux, la disposition de la digue, l'édifications des huttes, témoignent d'une intelligence vraiment remarquable.

Il y aurait à citer une foule de faits qui prouvent à l'évidence que ces quadrupèdes raisonnent puisqu'ils prévoient. Aussi on m'a assuré que lorsqu'ils travaillent il y a toujours quelques uns d'entre eux qui montent la garde pour frapper de la queue sur l'eau, en signe d'alarme, quand il y a du danger.

Sur ces petites rivières du Nord on aperçoit des traces nombreuses de rats musqués, autre espèce de rongeurs, qui ressemblent extraordinairement aux castors.

Leur fourrure est moins précieuse que celle du castor ; mais on en tire un excellent parti, surtout depuis qu'on en arrache le grand poil et qu'on le teint. J'ai vu chez M. Lanthier, notre marchand de fourrures à la mode, et chez M. Desjardins, notre fourreur populaire, des ouvrages en rats musqués qui imitent les plus belles pelleteries.

Voici ce que dit Kalm, dans ses mémoires de son voyage en Amérique, en 1749, p. 98. " Les rats musqués sont très communs en Amérique Septentrionale, et vivent près de l'eau, sur les bords des lacs, des rivières et des ruisseaux. Ils se nourrissent de moules principalement. Linné a donné à cet animal le nom de Castor Zibethicus, et celui de Castor Moschatus au rat musqué d'Europe."

A la page 142 il dit : " Les bords de la rivière étaient percés, au niveau de l'eau, de trous nombreux, habitation des rats-musqués, *Fiber Zibethicus*. Des tas d'écailles d'huîtres jonchaient les abords de ces retraites souterraines. "Le rat-musqué serait-il ostralège ? Kalm le pense et croit avoir fait une observation nouvelle parce que Linné, Buffon et Sarrasin prétendent que cet animal ne se nourrit que d'aconus (Aroïdées) de joncs et de racines."

C'est incontestable que le rat-musqué mange de ces moules que l'on trouve dans les lacs, et il n'y a qu'à voir dans sa tannière la quantité d'herbes qui s'y trouve et les ravages qu'il fait l'automne dans les champs d'avoine, pour se persuader qu'il affectionne le grain et le fourrage.

Chose remarquable, et qui dénote chez cet animal un instinct extraordinaire, c'est que les réduits qu'il fabrique sous terre sont généralement à l'abri des inondations, et quand l'eau est pour monter beaucoup au printemps, il construit l'automne ces caves plus éloignées de l'eau.

A propos des huitres que l'on trouve dans les lacs, je crois qu'elles offriraient un met délicieux en les assaisonnant convenablement.

Kalm raconte que les sauvages étaient très friands d'une espèce de moules, (Mytilus Anatirus) qu'ils ramassaient dans les rigoles des prairies.

On trouve quelquefois dans ces moules des perles très jolies qui ne dépareraient pas les pierreries précieuses que l'on se procure à grand prix. N'oubliez pas, lorsque vous irez au Nominingue, mes jeunes amis, d'en recueillir quelques-unes que vous offrirez à celles qui sauront les apprécier. Venant de vous, ces parures si simples trouveront, je suis sûr, leur place dans les écrins les mieux choisis ; elles ajouteront aux grâces de celles qui les porteront, l'inappréciable qualité qui consiste dans un goût simple et distingué.

XVI.

Parallèle à la Sawguay est une rivière plus modeste et que j'appellerai rivière St. Ignace. Elle offre à l'industrie d'immenses ressources, quoique la pente de son cours soit à peu près nulle.

Sur cette rivière sont deux petits lacs : Ste. Marie, de 3 milles de tour, et St. Joseph, d'un mille de longueur sur dix arpents de largeur. C'est à l'embouchure du St. Joseph, situé à environ 5 arpents en bas du Ste Marie, qu'a été érigé le moulin des Pères Jésuites. La manière d'obtenir une force motrice sans rapide apparent est remarquable. L'endroit endigué est très étroit, et l'on parvient par les pelles à barrer presque complètement le passage de l'eau, qui s'accumule dans le lac en quantité énorme, sans cependant s'élever d'une manière perceptible. L'eau ramassée pendant une nuit suffit, même dans les temps de grande sécheresse, à alimenter le moulin durant plusieurs jours. D'autant plus que ce moulin, qui a été construit par M. Matte, est à turbine et exige très peu de pression pour faire mouvoir les machines qui sont nombreuses.

En l'été de 1884, il n'y avait encore que les scieries, mais bien perfectionnées, certes. Il fallait voir dévorer un billot par ces mâchoires circulaires. Aujourd'hui on y a placé un appareil pour confectionner le bardeau, la latte, la planche pour lambris, et des moulanges pour y moudre le grain. Le tout a coûté environ $5,000. On a l'intention d'y ajouter prochainement un jeu de cardes. C'est d'une importance majeure que le colon ait un moulin. Et, après l'église qui cultive le moral, rehausse le courage du colon, c'est bien le moulin qui doit venir dans le canton, pour préparer le bois avec lequel il bâtira sa maison, et pour moudre son grain. De ce moment le pionnier est chez lui ; il est à l'abri des éventualités causées par les mauvais chemins. C'est ce qu'ont compris les Péres Jésuites qui, aidés par la société de colonisation du diocèse de Montréal, ont consacré à cette construction des sommes assez considérables. Et cette œuvre a eu sa victime. Peu de temps après notre départ, un nommé Bergeron, très habile homme, était venu prendre la direction de ce moulin. C'était un Canadien que l'on avait fait venir de Chicago. Un éclat qui s'échappa un jour d'un billot sous la scie, le frappa au ventre et le tua.

A l'heure qu'il est la chapelle, où la première messe fut dite le 26 avril 1883, et qui ressemblait à la crèche de Bethléem, est restaurée, le carré en a été relevé et le comble couvert en bardeau.

Le premier baptême y a été fait le 3 août 1883 ; la première sépulture le 3 mars 1884, et le premier mariage le 25 novembre 1884.

Le premier curé du Nominingue a été le Rév. P. Martineau, et le premier vicaire le Rév. P. E. Proulx, S. J., arrivé à son poste le 8 août 1885.

Le jour même de notre visite au moulin, M. Beaubien se mit en frais de faire construire une embarcation pour voyager sur le Petit Nominingue où sont ses lots. Vous dire la peine qu'il s'est donné pour noliser ce vaisseau, c'est incroyable. Il en avait pris le plan dans le *Gentleman Farmer* qui, d'après lui, contient toute science. Vous savez ce que c'est, quand un homme est toqué d'un livre. Il fallait exécuter la barque exactement comme le plan. Ce n'était pas piètre affaire. Elle devait être en forme de morue. L'apparence n'était pas difficile à atteindre, sa construction non plus n'exigeait aucune connaissance approfondie de l'architecture navale. Il s'agit de prendre deux grandes planches que l'on cloue en avant aux extrêmités d'une planche transversale, et que l'on fixe au milieu sur une autre traverse plus longue que celle d'avant, de manière à faire faire une courbe aux deux grands côtés que l'on réunit en arrière. On fonce, et voilà votre chaloupe, et très élégante, je vous l'assure. Mais la difficulté était d'avoir du bois pour faire cet esquif. Il le fallait de 24 pieds de long. Et allez donc trouver un billot de vingt-six pieds sans le couper exprès. Le couper, c'était facile à faire à même les grands pins. Aussi ce fut bientôt exécuté, mais le sortir... c'était là que les Romains s'empoignèrent. Un billot de vingt-six pieds de long sur trente pouces de diamètre ! ! Sortir ça du milieu d'une savane, l'été, c'est une grosse affaire. Aussi deux bœufs y perdirent-ils leur patience. Il fallut deux chevaux en plus. Et, dji, djà.

Enfin, nous y voilà, mais après deux jours de travail. Aussitôt arrivé ce colossal billot eut le privilège de se faire étriper le premier... comme certaines causes à la cour d'appel.

Et de suite le compas, l'équerre, le rabot et l'égoïne firent de ces débris d'un défunt pin une embarcation des plus élégantes. Encore la vie qui sort de la mort ! ! ! Il fallait transporter cette barque de 24 pieds de long faite de bois vert. Et du moulin à la Sawguay, à l'endroit où nous devions la lancer, il y a bien deux milles. Tout de même la procession s'y rendit sans encombre. Mais M. Beaubien ne voulut pas faire sa première construction si modeste qu'elle fût, sans solliciter pour elle la bénédiction du prêtre, ni la lancer sans les prières de l'église. Aussi le Rév. M. Martineau s'y prêta-t-il volontiers. Rien

de touchant comme cette naïve cérémonie au bord de cette rive sauvage, en présence des quelques colons réunis. Aussi est-ce avec une voix vibrante et émue que nous entonnâmes l'*Ave Maris Stella*. Après que l'eau sainte eut touché la poupe de la nacelle, qui reçut le nom de "Laurette" du nom de Mde Beaubien, la fête civile commença. Une bouteille gardée intacte et sortie des caves de MM. Mathieu Frères, fut débouchée et versée par portion bien modérée, dans un verre unique qui fit le tour de l'assemblée, en commençant par le prêtre et le haut justicier. Deux bouteilles n'eussent pas été contre les lois de la tempérance. Et c'était du bon vieux Bourgogne qui nous fit fredonner :

Le vin de Bourgogne
Met la belle humeur au cœur.
Pour faire vie bonne
Faut cette liqueur.

Aussi est-ce avec humeur que nous nous embarquâmes dans cet esquif, que quatre bras vigoureux, armés de fières avirons, faisaient couler sur les eaux de la Sawguay.

Après avoir constaté que ce que nous avions fait était bien, nous revînmes à la soirée, contents de notre journée. La " Laurette " était la première sérieuse embarcation du Petit Nominingue.

XVII

Le lendemain nous allâmes voir le Grand Nominingue,—et voguer sur ces eaux—non sans y plonger un peu. Ce n'est pas facile, dame ! de résister à cette tentation. Si vous voyiez comme ces plages sont douces et le fond sablonneux. Aussi pouvions nous chanter :

A la claire fontaine
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné.
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

C'est au Grand Nominingue que nous eûmes l'avantage de faire la connaissance de la famille Richard. Il faut que je vous en parle. M. Richard est un marchand de St. Jérôme, qui n'est pas né commerçant, mais qui l'est devenu. En effet, il s'est, je crois, ruiné plusieurs fois avant de venir en ce dernier endroit. Rendu à St. Jérôme il adopta un système que personne avant lui n'avait suivi. Ça été de vendre argent comptant, ce qui lui permettait de débiter sa marchandise à meilleur marché que les autres. Il fallait voir les gens se porter à son magasin. Aussi s'acquit-il une clientèle propre à ouvrir les yeux aux

autres marchands, qui voyaient leurs chalands se diriger ailleurs. Et ils finirent par adopter le même système. Mais Richard s'était déjà enrichi et continua à garder une place distinguée dans le commerce de St. Jérôme. Il avait aussi des intérêts dans l'industrie, particulièrement dans une manufacture de boutons de St. Jérôme. M. Richard aime l'agriculture, et il a acheté près du village une petite ferme où il fait du jardinage.

Ces opérations ont marché de succès en succès, et il a amassé une fortune qui lui a permis de bâtir plusieurs maisons de première classe ; elles n'ont qu'un tort, c'est de masquer la vue de la rivière, qui autrefois donnait à la ville un cachet particulier de distinction. Les lots sur lesquels ces maisons sont bâties auraient dû rester vacants et être consacrés à un boulevard. Le conseil aurait dû acheter ces terrains et il les aurait eus pour une bagatelle dans le temps. C'est souvent une faute que commettent les conseillers, de lésiner pour faire plaisir aux électeurs, et de compromettre ainsi pour toujours les intérêts d'une localité.

Quoiqu'il en soit, M. Richard s'est procuré sur les bords du Grand Nominingue des lots qu'il tient à exploiter. Et savez-vous quel est son contre-maître ? C'est madame Richard elle-même, qui s'y est rendue pour y conduire les travaux. Nous l'avons trouvée là installée avec trois de ses jeunes filles et son fils, élève du collège Ste Marie. Mde Richard a fait construire sur les bords ouest du Lac un chantier, qui est un chef d'œuvre de l'art. Pas un clou n'y a été planté, et les jurisconsultes, qui ont coutume de regarder comme immeuble ce qui tient à un immeuble à fer et à clous, y perdraient leur latin, parcequ'il n'y en a pas. Ce château rustique de 20 pieds sur 20, est fait de bois rond, dépouillé de son écorce, surperposé, agraffé aux angles par des mortaises. Les interstices sont remplis de mousse. La couverture est en écorce de cèdre qui, en répandant à l'intérieur son parfum résineux, empêche toute gouttière de se pratiquer. Tables, bancs et lits, tout est pris à même les murs, qui au moyen de trous de tarière ouvrent le flanc à des traverses, servant d'appui aux meubles nécessaires. Il y a dans ce chantier une trappe qui donne ouverture à une cave où pain, lard, etc., sont conservés. Nous avons dîné dans ce chantier et je défie tous les Lucullus de désirer rien de mieux. Et le service était fait par trois Grâces, c'est le mot. Les trois demoiselles Richard qui étaient là, sont réellement d'une beauté ravissante. Vous pourriez croire que la poésie du paysage m'a monté la tête. C'est vrai que trois jeunes filles, au milieu d'une grande forêt, sur les bords d'un majestueux lac, mises avec une simplicité angélique, aux manières gracieuses, mais d'un naturel distingué, peuvent paraître comme des nymphes aux jeunes hommes sensibles ; mais pour un jeune vieillard comme moi, père de douze

enfants, il faut avouer qu'il doit y avoir du solide dans son exaltation. Eh bien ! j'ai rarement vu un tableau aussi entrainant comme celui de cette mère entourée de ses jeunes filles qui se prêtaient avec tant de gaieté aux soins du ménage, préparant le diner, servant la table, lavant la vaisselle, balayant la place, faisant la couture, brodant la dentelle, fabriquant des fleurs pour la chapelle du Nominingue, confectionnant des chapeaux avec l'écorce des merisiers. Et toujours gentilles, contentes, souriantes, agaçantes. Et avec cela d'une naïveté que seule la vertu peut produire. Aussi ces jeunes filles étaient-elles d'une piété qui faisaient l'admiration de tous ceux qui les connaissaient. Ce n'est pas étonnant que depuis, elles se soient mariées et bien mariées. Ça justifie mon opinion qu'elles étaient ravissantes.

Aujourd'hui il y a plusieurs familles nouvelles qui sont résidentes au Nominingue, y ayant pris des lots et entendant s'y implanter. Parmi celles-ci est la famille de M. Lalonde, marchand de St. Jérôme. Mde Lalonde, née Delle Wilson, petite fille de feu le Col. Maxime Globenski, est une femme distinguée. Et dix fois mère de beaux enfants. C'est un bel exemple donné à notre population et qui sera suivi je l'espère. C'est ainsi que le veut le curé Labelle. M. Lalonde, qui a des lots voisins de M. Richard, s'est jeté dans la colonisation avec un courage extraordinaire. Il a eu raison, comme vous l'allez voir. Ce monsieur avait fait quelques épargnes à St. Jérôme ; mais que valent ces épargnes, quand il s'agit d'établir dix enfants ! Il s'est dit : avec mon argent je vais faire défricher et exploiter des milliers d'acres de terres qui serviront à établir ma progéniture autour de moi. Et tout en faisant son affaire il encourage le colonisateur. Il montre là un bel exemple, et il fait gagner la vie à plusieurs hommes qui prennent des lots autour de lui et y travaillent à temps perdu. Son nom sera béni parmi tous ces braves gens qui lui devront leur existence.

Combien de gens, dans les villes, dépensent sottement leur fortune à se créer des soucis et des chagrins. Ils pourraient établir tout un canton de familles qui contribueraient à faire la force de notre nationalité, et qui les entoureraient d'égards comme un seigneur vénéré. Combien de bâtisses de luxe servent de refuge à la mollesse qui perd les familles, et dont le coût suffirait à établir toute une paroisse ! ! ! Je connais bien des fils de familles qui sont inutiles, et même nuisibles, et qui ne seraient pas la honte de leurs parents, si le père, au lieu de vivre dans l'insignifiance, eût étudié les besoins de son pays et secondé les efforts de ceux qui se morfondent à faire prospérer cette grande cause de la colonisation. Honneur à ceux qui comprennent cette mission. Aussi leurs dévoués efforts seront-ils bientôt récompensés par la vigueur et la moralité de leurs enfants, la consolation de leurs vieux ans.

Il y a d'autres individus plus modestes qui ont quitté les grands centres. Ils n'en sont que plus courageux, car ils sont partis sans ressources, et c'est parcequ'ils se sont tenus les yeux fixés sur l'avenir de leurs enfants qu'ils ont pu traverser les obstacles.

En automne 1885, il y avait là environ 25 familles. Près du village, en arrière, sont les lots d'une dame Normand, de Montréal, qui y faisait faire des défrichements dans le but de s'y établir Son dessein était aussi d'enseigner aux enfants de la localité, mais des arrangements subséquents permettent d'espérer qu'il y aura bientôt au Nominingue des religieuses Marianites de Ste Croix, qui prendront cette grande tâche en mains. Madame Normand, qui s'est si généreusement offerte, n'en mérite pas moins l'admiration des amis de la colonisation pour son offre généreuse qu'elle aurait exécutée sans cet incident.

Avec quel délice n'avons nous pas parcouru ces grandes forêts, où l'on rencontre les différentes espèces de bois propres au chauffage, à l'ébénisterie, à la charpente. Rien ne manque à l'exploitation qu'une main industrieuse et des communications faciles pour conduire les produits au marché. J'ai remarqué dans le bois, sur le bord de la route une infinité de plantes utiles soit à l'industrie, soit à la médecine : l'Aralie à fleurs en grappe, (anis sauvage) dont la racine charnue, aromatique est recherchée comme un ingredient recommandable dans les petites bières ; la salsepareille, dont la racine infusée sert de dépuratif, (exposé à Londres en 1862) l'oseille, dont les feuilles acidules, sont tempérantes, diurétiques et autiscorbutiques ; la patience, dans les pâturages des montagnes, dont la racine est tonique, diaphorétique, dépurative et même purgative à haute dose ; le plantain, dont les propriétés sont fébrifuges ; la fougère, (Ptéride) si effective comme vermifuge ; la buglose, (langue de bœuf)dont les feuilles sont émollientes ; le buis, dont les propriétés sudorifiques le rendent précieux dans les affections cutanées ; la jusquiaune, (tabac du diable) narcotique puissant qui produit les mêmes effets que la belladone, et qu'on emploie dans les contusions, les entorses, la goutte, l'engorgement des mamelles, etc. ; la savoyanne, (Coptis trifolia) si bonne pour le scorbut, et dont le Dr. Giroux, de Québec, a extrait un excellent sirop stomachique ; le sang dragon, qui peut remplacer la rhubarbe ; le capillaire, (adiante) dont on fait un sirop stomachique en usage contre les rhumes ; la chimaphile (herbe à clef) dont les propriétés sont astringentes et diurétiques. Ces quatre dernières espèces ont été exposées à Londres en 1862.

Mais je m'arrête, car il faudrait un volume pour décrire les mille et une choses utiles répandues à profusion dans les bois. Il faudrait d'ailleurs avoir la science de l'abbé Provancher pour pouvoir les con-

naître. Il suffit de dire qu'il y a dans ces forêts des trésors. Pour ne mentionner que le pin et le sapin, voici ce qu'ils fournissent à l'économie domestique, aux arts et à la médecine : essence de térébenthine, qui sert aux vernis, à la peinture et à des médicaments, l'arcanson, le colophane, le brai, la résine, la poix, le noir de fumée, qui servent à fabriquer plusieurs médicaments, des vernis, des bougies, des allumettes, de la cire à cacheter, du collage, du savon, des huiles à éclairage, de la naptaline, l'enpione, la paraffine, du gaz à éclairage, etc.

Mais il faudrait mentionner l'alisier, dont les fruits servent contre la dyssenterie ; le tilleul, (bois blanc) dont les fleurs sont antispasmodiques ; l'érable, dont le suc est diurétique ; le frêne dont l'écorce est recommandée dans les hémorrhagies, les diarrhées chroniques, les scorbuts, les affections scrofuleuses et syphilitiques, la goutte et les fièvres intermittentes ; l'aulne, qui peut remplacer le quinquina ; le chêne, qui est un des astringents les plus puissants ; le cerisier, dont l'écorce est fébrifuge ; l'orme, dont l'écorce est utile contre les dartres, la lèpre, les ulcères cancéreux ; le noyer, utilisé contre la débilité, les scrofules, les affections vénéneuses, les ulcères scorbutiques, et dont l'extrait de brou de noix est purgatif ; le hêtre, dont l'écorce est fébrifuge ; le bouleau, dont la sève est dépurative. Enfin tous les arbres de nos forêts qui, dans leurs feuilles, leurs racines, leur écorce, leurs sucs ou leurs fruits, offrent un remède, un soulagement aux maux de l'humanité.

Que de ressources nos médecins pourraient tirer du règne végétal !

" C'est surtout au médecin de campagne, dit un livre précieux que j'ai sous la main, qu'il appartient d'employer les plantes indigènes. C'est pour lui une ressource dont il peut d'autant plus facilement tirer parti, que l'homme des champs lui-même témoigne de la prédilection pour les *simples*. Il en est tout autrement dans nos cités, où les préjugés de l'opulence, entretenus par l'intérêt du pharmacien, et même par celui du médecin, s'opposeront encore longtemps, et peut-être toujours, à l'adoption de la médecine économique."

" Les hommes qui appartiennent aux premières classes de la société, dit Montaleon, ont sur les propriétés des médicaments, des préjugés qu'il serait dangereux de heurter ; ils aiment la multiplicité des remèdes, ils prennent pour de grandes vertus la singularité de leurs noms, leur rareté et surtout leur prix élevé. Médecins ! n'allez pas leur prescrire ces végétaux précieux, mais d'un emploi trop vulgaire, que la nature fait croître abondamment dans nos campagnes ; réservez-les pour le peuple ! Voulez-vous donner une haute idée de votre génie ? n'ordonnez jamais que des remèdes extraordinaires, ou des substances amenées à grands frais des contrées les plus éloignées." (Dictionnaire des sciences médicales. Du savoir faire, t, XXXI, p. 342.)

Je ne puis terminer cette apréciation sans mentionner les quelques plantes aquatiques qui foisonnent dans les lacs et autour.—Parlons d'abord du Nénuphar, dont les larges feuilles longuement pétiolées, et charnues, échancreés en cœur, s'épananouissent à la surface de l'eau. Ses fleurs blanches ou jaunes sont odorantes. On prête à ses racines et à sa semence un pouvoir modérateur des désirs désordonnés. Ses fleurs sont légèrement narcotiques.

La prêle est prescrite dans l'hydropisie, la gravelle.

La quenouille (Massette) a une racine astringente, et l'on peut employer les aigrettes de la Massette en guise de coton dans les pansements des brûlures.

Je m'aperçois que j'abuse ; je me tais, mais avant il faut que je vous offre du thé. Le thé des bois est abondant et j'ai lu, je ne sais plus où, que sous la domination française on en faisait un grand commerce sous le nom de Gaulthéria ; ce nom lui vient de M. Gaultier de la Verendrye, qui avait découvert que cette plante possédait les mêmes propriétés que le thé du Japon. Voici ce que je lis dans une note sur le voyage de Kalm en Amérique, p. 241 :

" Le Dr Gauthier était un botaniste distingué. Son nom a été donné par Linné, d'après Kalm, à un genre important d'arbrisseau du continent de l'Amérique, à fleurs en grappes terminales appartenant à la famille des Eritacées... En France on extrait des fleurs de cette plante une huile essentielle qui est employée en parfumerie." (Marchand).

M. l'abbé Provancher l'appelle la Gaulthéria couchée, G. procumbens. L. (Petit thé, thé de montagnes, thé de merisier.) Box-Berry, Wintergreen. On en met dans plusieurs médicaments ; il y en a dans la Salsepareille de Bristol. J'en ai vu beaucoup au Nominingue. La Gaulthéria est comme la Chiogène, un substitut du thé. En faisant macérer ces feuilles de Gaulthéria dans l'esprit de vin que l'on sucre ensuite, on fait une liqueur délicieuse. La Chiogène appelée aussi petit thé, a la même saveur que la Gaultheria, c'est-à-dire celle de l'écorce de Bouleau-merisier. Une des différences marquantes, c'est que celle-ci a le fruit blanc, l'autre rouge.

Une plante peu rare après les défrichements, c'est l'oseille. Et il y en a de deux espèces autour des roches et des souches, la grande oseille (Rumex acetosa) et la petite. (Rumex acetosella.) L'une et l'autre ont le même goût et ont les mêmes propriétés, et sont toutes deux indigènes en Canada. On cultive la grande dans les jardins comme plante alimentaire.

Les feuilles d'oseilles sont acidules, tempérantes, diurétiques et antiscorbutiques. Elles sont effectives dans les affections bilieuses, les inflammations, les embarras gastriques, le scorbut, les fièvres putrides, etc.

Une plante qui abonde aussi au Nominingue, comme partout, c'est le pissenlit qui n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Qui dirait que cette plante qu'on foule à nos pieds soit un remède précieux ? Nos habitants ne pensent seulement pas à l'utiliser.

Le pissenlit (Leontodon taraxacum. L) est une nourriture saine pour les vaches, les chèvres et les moutons. L'abeille recherche ses fleurs.

Il est tonique, diurétique, antiscorbutique, dépuratif. Il convient dans la débilité des voies digestives, les affections chroniques des viscères, les engorgements de la rate, l'hydropisie, les affections chroniques de la peau, le scorbut, etc.

Qui ne connait la verge-d'or, si commune au bord des routes? Celle du Canada (Solidago Canadensis) donne des panicules qui en pleine floraison fournissent une teinture jaune qu'on emploie dans les campagnes.

Cette plante est astringente et vulnéraire. Elle est conseillée dans les hémorrhagies internes, la dyssenterie, la pierre, la gravelle, les obstructions des viscères. Arnault de Villeneuve dit qu'un gros de poudre de verge-d'or, infusé du soir au matin dans un petit verre de vin blanc, et continué douze ou 15 jours, brise la pierre dans la vessie !...

Il prétend que ses feuilles et ses fleurs, appliquées sur les vieux ulcères des jambes, les guérissent en neuf jours d'application, les renouvelant soir et matin !...

Quant aux fruits qui poussent naturellement au Nominingue, on y voit les cerises du Canada (Prunis borealis) appelées petites merises, la prune rouge, (P. Americana), les glands, (Quercus alba), les noisettes, (Corylus Americana), les faînes, (Fagus sylvatica).

Mais le sol et le climat se prêtent à toute espèce de culture, depuis la patate jusqu'au melon. Et certes le frère Chenard en avait de superbes. Ils n'avaient qu'un défaut lors de notre passage : ils n'étaient pas encore mûrs. C'est un défaut dont ils se corrigeaient tous les jours. Les tomates,les concombres, les carottes, les navets y viennent en abondance, ainsi que les choux et la laitue. Enfin toutes les plantes potagères y poussent avec une vigueur remarquable.

Les patates sont pour le colon d'une utilité majeure. Aussi viennent elles énormes dans ces terrains sablonneux, mais imprégnés d'humus. En arrêtant la croissance de la tige qui s'emporte en bois, on a des produits d'une grosseur étonnante. Il en est de même du blé d'inde qui dans ces terrains secs, légers et saturés de cendres, poussent des tiges d'une hauteur extraordinaire, mais qu'on peut raccourcir à l'avantage de l'épi.

J'ai vu sur la ferme des Jésuites du blé très franc, de l'avoine très pesante et des pois à facile cuisson. C'est vraiment une terre de bénédiction qui ne souffre ni de la sècheresse, ni de la pluie et que sa posi-

tion en déclin exempte de l'obligation de faire des fossés. La gelée y est seule à craindre tant que le défrichement ne sera pas assez avancé pour permettre à l'air d'y circuler librement.

On y cultive du tabac, mais comme partout on ne fait pas assez attention à sa qualité. Là aussi, comme chez la plupart des Canadiens, on s'imagine qu'un tabac n'est bon que quand il est très fort. C'est une erreur qui fait que le tabac Canadien se vend assez difficilement dans les villes et surtout à l'étranger. On prend n'importe quelle espèce, souvent des variétés qui ne mûrissent pas ici, ou qui se préparent mal. Pour le rendre fort on le sème dans un terrain très engraissé, quelquefois avec du fumier de cochon ; on le fait chauffer avant de le faire sécher et la dessication a lieu dans des bâtiments clos. Une pipée de tabac comme ça vous renverse un caporal de garde.

La vraie manière est celle indiquée par le Dr Genand. C'est d'abord de choisir une variété précoce, qui ait le temps de mûrir en Canada et qui se prépare bien. Il recommande le Connecticut comme l'une des espèces les plus convenables. J'ai déjà cultivé cette variété et je la trouve très avantageuse. Elle est très grande, mûrit vite et sèche magnifiquement bien. Son odeur est bonne, et elle est très propre à la confection des cigares.

J'ai adopté une petite variété appelée tabac canadien. Il est moins grand que le Connecticut, mais les feuilles en sont plus épaisses, et il mûrit si vite que dans les années favorables on en fait jusqu'à trois récoltes. Je ne serais pas surpris que ce petit tabac fût le *petun* des indigènes. Voici ce que disait Kalm en 1749. " Chaque fermier plante près de sa maison une quantité de tabac plus ou moins considérable, suivant que sa famille est plus ou moins nombreuse. Il faut bien que les paysans s'adonnent à la culture du tabac ; il est d'un usage universel parmi les gens du peuple. On voit des gamins de dix à douze ans courir les rues la pipe à la bouche, imitant l'exemple de leurs ainés. Des personnes au-dessus du vulgaire ne dédaignent pas de fumer une pipe par ci par là. Dans les parties les plus septentrionales du Canada on fume généralement le petun sans mélange. Mais dans le Sud et aux environs de Montréal, on y mêle l'écorce intérieure du cornouillier sanguin, pour le rendre plus faible. La tabatière aussi est fort à la mode. Presque tout le tabac qui se consomme ici, est produit dans le pays et certains amateurs le préfèrent au tabac de Virginie ; mais ceux qui se prétendent des connaisseurs émettent une opinion tout à fait contraire ! "

Le cornouillier sanguin dont parle ici Kalm est le Cornus stolonifera, Hart rouge, qui croît sur les bords des marais et des ruisseaux et sert à la confection des mannes et des paniers.

Pour revenir à ce petit tabac qui me paraît indigène, il est trop fort pour qu'il soit fumable par les gens des villes ; il faut avoir le soin de le planter dans un terrain léger, moyennement engraissé, de le pendre immédiatement aussitôt qu'il est coupé, et dans un bâtiment aéré. Un bon moyen de lui ôter de la force, est de ne l'édrageonner que peu, et de le laisser croître avec presque toutes ses feuilles. Récolté dans ces conditions il est délicieux et a un arôme qui charme les amateurs et dissipe bien des heures d'ennui chez ceux qui ont besoin de narcotique. Chose singulière, cette plante que Jean Nicot a introduite en France, et qui aujourd'hui produit tant de désastres, en rendant souvent dyspeptique, rachitique, consomptif, épileptique, cancereux et même fou, était reconnue autrefois comme une plante qui guérissait de tous maux passés, présents, futurs, nouveaux. On ne se taisait pas sur ses effets merveilleux, et pour cela on l'appelait Herbe à la Reine, Herbe Sacrée. Il est certain que c'est un poison des plus subtils. Mais administré comme remède il a des effets superbes. L'introduction de la fumée de tabac a été recommandée dans l'asphyxie, dans la hernie étranglée ; le tabac sert dans la colique de plomb, comme vermifuge, contre l'asthme, les pneumonies, les pleurésies, la paralysie de la vessie, le tétanos, la goutte, la névralgie, la gale, le prurigo, la teigne, les dartres, les poux, etc.

Quant à l'usage qu'on en fait pour charmer ses loisirs, qu'on me permette de citer ici ce que dit un écrivain que je n'ose nommer de crainte de lui attirer les quolibets des trois quarts et demi des hommes.

“ Etrange aberration de l'esprit humain ! On a fait violence à la nature pour se créer des besoins factices ! Car on peut se demander : quelle satisfaction a éprouvée quiconque a consenti pour la première fois à se remplir la bouche d'une fumée si piquante qu'elle en irrite toutes les muqueuses de la manière la plus désagréable, si toutefois elle ne va pas jusqu'à provoquer le vomissement ? Quelle agréable sensation a-t-on pu éprouver la première fois que l'on a mâché ces feuilles à saveur âcre et brûlante ? Si bien que la salive excitée par son action devenait, sur le champ, un véritable poison qu'il fallait expulser. Quels charmes avez vous éprouvés, la première fois que vous vous êtes bourré les narines de cette poudre à couleur de fumier, qui excita aussitôt en vous l'éternuement et vous procura une abondante évacuation de sérosité la plus dégoutante ? ”

Tout de même, c'est un narcotique qui peut avoir son utilité en médecine. Le malheur vient de l'abus que l'on en fait.

Pour donner une idée de la quantité énorme de tabac qui se consomme, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur quelques statistiques :

En France, le tabac donnait au budget de 1863 la modeste somme de 222 millions. Si l'on en juge par l'augmentation rapide du revenu

en France, depuis le rétablissement du monopole sous le premier empire, le budget doit retirer aujourd'hui, de cet article, au moins 400 millions annuellement.

En Canada, les statistiques de 1885 portent la quantité de tabac, non manufacturé, à 11,497,294 livres; de tabac manufacturé, savoir cigares et cigarettes, 198,291 livres; tabac à priser, 14,050 livres; tout autre tabac manufacturé 203,164 livres.

On peut donc affirmer qu'il se consomme, en Canada, 12 millions de livres de tabac par année. En évaluant ce tabac en moyenne à 20 cents, il résulte que l'on envoie annuellement en fumée pour environ deux millions et demi de dollars.

XVIII.

Une des grandes ressources des Cantons nouvellement ouverts à la colonisation est le blé sarrasin. (Fagopyrum T.) Son fruit, connu de tout le monde, ressemble à la faîne. Il demande surtout une terre meuble. Il se cultive très facilement, peut se semer tard, et fournit abondamment une farine substantielle et bonne au goût. Quel régal que la galette de blé sarrasin pour les enfants...... qui ne sont pas obligés d'en manger! Dans les grands hôtels on en fait une entrée de déjeuner quotidienne.

Mais cette plante est malheureusement très sensible aux influences météoriques, et elle souffre des gelées de l'automne, dont les premières se font sentir généralement à la Saint-Louis, le 25 août. Aussi ce pauvre saint Louis n'est guère en faveur chez les colons.

J'en ai connu un, très bon chrétien en paix avec tous les autres saints du Paradis, qui, presque tous les ans cherchait noise à ce bon roi de France, aujourd'hui prince de la Cour céleste. Il avait un plaisir extrême à cultiver son jardin. Il excellait dans l'art de faire venir les melons, qui eux aussi sont très chatouilleux sur le chapitre de la congélation. Or, le jour de la Saint-Louis, il se levait plus matin que d'ordinaire pour aller constater les dégâts du froid. C'était assez rare qu'il ne revînt pas à la maison en lançant une salve d'imprécations contre le héros de Damiette.........qui, entre nous, en a reçu bien d'autres.

Quoiqu'il en soit la gelée est un ennemi cruel du sarrasin que la proximité des lacs protége, parce que les vents y sont d'ordinaire plus humides, la brise plus forte, et que le calorique qui en sort se conserve plus longtemps.

Il n'y a que quelque vingt ans que l'on a au pays des moulins qui séparent de sa farine l'écorce du sarrasin.

Je me rappelle toujours M. Edouard Scallon, en son vivant de Joliette, que je rencontrai à Paris en 1862. Il était propriétaire de moulins à bois et à farine dans cette première ville. Ayant observé depuis longtemps que les flacons de genièvre venant de Hollande étaient empaquetés d'écorce de sarrasin, il avait projeté d'aller voir sur les lieux comment on parvenait à la séparer de la farine. Aussi se rendit-il

à Amsterdam et à Rotterdam, où il constata en même temps qu'il serait facile d'y envoyer du bois d'épinette pour fabriquer les boîtes d'emballage du Genièvre, à meilleur marché qu'avec le bois de Suède qu'on y employait.

Cet entreprenant citoyen s'empressa d'adapter à ses moulins à farine des moulanges propres à séparer l'écorce de la farine de sarrasin avec laquelle on fait maintenant de la farine très blanche.

" Le sarrasin comparé au froment comme aliment, dit l'abbé Provancher, est dans la proportion de 100-112. Il constitue surtout un excellent engrais pour enfouir vert."

J'ai vu des terrains épuisés et abandonnés, que l'enfouissement d'une récolte de sarrasin a régénérés. Nul doute qu'il est mieux, et même dans certains sols nécessaire, d'y ajouter de la chaux ou de la cendre, pour neutraliser l'acidité que produit tout engrais vert. Mais c'est en définitive un engrais très économique, malgré qu'il en coûte beaucoup d'ensevelir une récolte qui donne des espérances.

J'ai dit que c'est un engrais économique. En effet, en semant un demi minot par arpent, soit 50 cents au plus, vous aurez à l'automne un engrais superbe. Quant à la semaille, ça ne demande pas plus de travail que le charroyage du fumier, et les labours se trouvent faits pour recevoir d'autres grains.

" Le sarrasin, dit M. Landry, dans son excellent traité d'agriculture, est une plante étouffante, c'est-à-dire qu'il nettoie le sol des mauvaises herbes, étouffe leur croissance par la rapidité et la vigueur de la sienne."

M. Landry y donne d'excellentes leçons sur la manière de cultiver, récolter et battre le blé sarrasin, leçons peu connues et qu'il serait à propos d'étudier pour faire produire à cette plante de 40 à 45 minots l'arpent.

La paille de sarrasin forme une excellente litière, et elle est un des meilleurs excipients des urines et des déjections solides.

Je ne puis quitter le sarrasin sans parler de la sarracène. C'est une plante dont on a beaucoup parlé ces temps derniers, parcequ'elle est considérée comme spécifique contre la picotte. Elle était jugée telle dans un temps assez reculé.

Voici ce que dit une note signée M. Marchand, à la p. 26 des mémoires de la société historique de Montréal, huitième livraison. Voyage de Kalm en Amérique :— " Le Dr Michel Sarrasin, savant naturaliste, né à Nuits, en France, en 1659, décédé à Québec en 1734. C'est lui qui découvrit la Sarracène, genre de plante d'Amérique, toute marécageuse, à fleurs éclatantes, remarquables par la [illegible]tion de leurs feuilles. Le Dr Sarrasin, en ayant envoyé, d[illegible]ec, un pied au célèbre botaniste Tournefort, celui-ci lui dédia l[illegible]ante, qui, prise pour type, a donné son nom à toute la famille des *Sarrasénées*...

On soutient aujourd'qui que la Sarracène est un antidote du virus de la petite vérole."

Voici comment la décrit notre célèbre botaniste, l'abbé Provancher. " Sarracenia pourpre. S. purpurea. L.—S. heterophylla. Eat. Lide Saddle Flower. Pitcher Plant. Hampe, de 15-20 cylindrique, glabre, 1-flore. Feuilles persistantes, couchées, tubuleuses, contractées à l'orifice, munies d'une aile sur la partie interne du gonflement du pétiole, terminées par un limbe droit, cordé, couvert en dedans de poils recouchés. Fleurs grandes à pétales rouges-pourpres extérieurement, verts intérieurement.........

Les vases que forment les petioles peuvent contenir souvent plus d'un demiard de liquide, ils sont ordinairement remplis d'eau et d'insectes qui s'y sont noyés. La singulière conformation des feuilles de cette plante et la bizarrerie de son aspect, ont souvent engagé des amateurs à la cultiver par curiosité. (Les plants frais ressemblent à un poisson, quelques uns ont la forme d'un petit cochon.) Il faut les placer dans des endroits très humides, ou encore même dans un petit marais factice que l'on couvre de mousse."

On a fait beaucoup d'usage de cette plante pendant la dernière épidémie ; mais tant de moyens préventifs ou curatifs étaient employés en même temps qu'il serait difficile d'en constater les effets. Quoiqu'il en soit voici le mode d'emploi : Prenez une once de feuilles et racines, faites bouillir pendant un quart d'heure dans un gallon d'eau, ensuite retirez-les du feu et ajoutez y une once de crème de tarte et laissez refroidir.

Direction : Pour un adulte, 2 à 3 verres dans le courant de la journée ; pour les enfants d'un an et en montant, donnez leur un petit verre à vin en augmentant suivant l'âge. Pour les bébés d'un mois une cuillerée à thé en augmentant suivant l'âge. Ne sucrez le remède qu'au moment d'en faire usage, car il fermenterait.

XIX.

Les légumes en général viennent admirablement beaux au Nominingue. En octobre 1885, on voyait exposés dans les vitrines de MM. Laviolette et Nelson quelques produits de cette localité et entre autre un navet pesant dix livres, des pommes de terre pesant une livre chacune, des carottes blanches à chevaux de 1 livre à 14 onces.

On ne saurait trop engager les cultivateurs à cultiver les plantes alimentaires précieuses pour leurs racines—pommes de terre, betteraves, navets, carottes, panais. Outre qu'elles servent à améliorer la terre, elles sont d'un grand secours pour la nourriture et l'engrais des animaux. Quand à leur utilité domestique il serait oiseux d'en parler. Qu'on songe à la souffrance d'être privé de patates, de ce tubercule qui autrefois ne se voyait que sur la table du pauvre. Quelle économie il offre aux familles nombreuses ; il remplace le pain, et sa fécule fait une farine délicieuse. Comme nourriture des animaux je ne pense pas qu'un autre tubercule offre autant d'avantage.

J'avais pendant l'automne de 1877, une vache, que je destinais à la boucherie et qui ne me donnait qu'une chopine de lait. Dans le but d'en faire de la bonne viande je me mis à lui administrer deux portions de patates par jour. Voilà que son lait commença à augmenter, si bien qu'elle me rendit un vaisseau par traite jusqu'au printemps. Je lui fis grâce, la pauvre bête, en considération de la leçon qu'elle me donnait, que les patates sont excellentes pour favoriser la sécrétion du lait.

Les qualités de la pomme de terre ne sont pas toutes connues. Les préparations culinaires en sont très nombreuses et très variées. On ajoute souvent dans le pain de la pomme de terre cuite et écrasée. Elle le tient plus frais, plus savoureux.

On tire de la pomme de terre une fécule abondante, d'un blanc parfait, d'apparence cristalline, inodore, douce au toucher, insoluble à l'eau froide, très soluble à l'eau bouillante. Cette fécule est un aliment peu coûteux, salubre, qui peut avantageusement remplacer toutes ces fécules exotiques si vantées, telles que le tapioca, l'arrow-root, le sagou, etc. On fait avec la patate une purée qui rivalise avec la purée de pois. On en fait de l'amidon, on en prépare des espèces d'empois, on en obtient un produit que l'on convertit en sirop propre à remplacer celui

de gomme, et qui est aujourd'hui très répandu dans le commerce. Le sirop de pomme de terre se convertit en alcool. Si on laisse s'aigrir le liquide où l'on a délayé de la pomme de terre, on en obtient du vinaigre d'une qualité inférieure, mais qui peut être employé à divers usages dans les arts. L'eau de cuisson des pommes de terre peut fournir à la teinture une couleur grise assez solide. Ce tubercule peut servir à nettoyer le linge à l'instar du savon. On en fait de la colle propre aux toiles blanches et une détrempe convenable pour badigeonner les intérieurs. La pomme de terre cuite en bouillie, mêlée au plâtre dans la proportion d'un dixième sur neuf-dixièmes de plâtre, donne à ce dernier une solidité qui le fait résister aux influences de l'humidité. En mêlant de la pomme de terre cuite à la terre argileuse, on fait un ciment pour construire des bâtiments.

Les feuilles sont données comme fourrage à quelques animaux, mais elles ne conviennent pour cet usage qu'après leur floraison, ou du moins séchées au soleil. On les enfouit pour servir d'engrais. On en retire par la combustion presqu'un sixième de leur poids de cendre qui fournit un quarantième d'alcali. Le suc des tiges et des feuilles, lorsque la plante est en fleur, donne une couleur jaune solide aux tissus de lin ou de laine qu'on laisse tremper pendant quarante-huit heures. On a extrait des fleurs une couleur jaune brillante. On peut retirer de l'alcool des baies ou fruits, (grelots) dans la proportion d'un vingt-quatrième des baies employées qu'on fait fermenter, puis qu'on distille, mais cet alcool est dangereux. (Journal de pharmacie de 1818, t. IV, p. 107.—1822, t. VIII p. 467. Aussi mémoire de Mollerat. Annales de chimie 1828.)

Roussel de Vauzèmes, chirurgien, dans les Annales d'hygiène publique, 1834, t. XI, p. 362, proclame la pomme de terre comme antiscorbutique. " Quand un bâtiment scorbutique, dit-il, a reçu d'un autre navire quelques pommes de terre, il a été guéri, tous les moyens pharmaceutiques ayant échoué. Le procédé le plus actif pour se traiter du scorbut, à quelque période qu'il soit arrivé, consiste à manger des pommes de terre crues,"

D'après Nauche (journal de chimie médical, 1831, t. VII, p. 372,) des catarrhes pulmonaires, intestinaux, urétaux et surtout utérins, qui duraient depuis plusieurs années, ont cédé à de légères décoctions de pommes de terre et de réglisse. Des injections avec le même liquide ont eu le même succès contre les fleurs blanches. C'est surtout contre la gravelle que l'action de la pomme de terre en infusion a été efficace. Ce tubercule rapé, on en fait des cataplasmes contre les brûlures.

Pour conserver indéfiniment la pomme de terre, on la fait cuire à demie ; on la coupe par tranches, qu'on fait sécher à l'étuve pour les déposer dans un lieu sec. Dans cet état elle est transparente et cassante.

On en fait alors, en la divisant en morceaux, et au moyen d'une préparation particulière, des espèces de gruau, de palenta, de sagou, de riz, de vermicelle, etc.

Assez sur cette plante dont j'ai tenu à montrer en partie les avantages, pour faire apprécier la bonté de la Providence qui offre à l'homme tant de bienfaits, dans une seule plante qu'elle multiplie avec abondance, et met à la portée de tout le monde.

Pourquoi faut-il que cette précieuse plante soit devenue la proie de cette mouche—appelée mouche à patates ?—Cet insecte nous est venu de l'Ouest et s'est multiplié d'une manière prodigieuse au point d'envahir les champs de pommes de terre. Aujourd'hui le cultivateur semble en être victorieux au moyen du vert français que l'on emploie en poudre ou dilué. Je préfère le mode de l'administrer en poudre mêlée avec du plâtre. On atteint par là un double but : celui de détruire les insectes et celui de plâtrer la plante. Cette poudre de plâtre contribue puissamment à assimiler à la plante les engrais de la terre.

A propos de plâtre je l'ai souvent employé sur les plantes de toutes espèces et j'ai toujours trouvé qu'il avait un effet merveilleux. Tout le monde sait que Franklin, qui l'avait expérimenté sur les prairies, voulant en faire connaître les bons effets à ses compatriotes, eut l'heureuse idée d'écrire sur une prairie en déclin, avec du plâtre en lettres immenses, ces mots : " CECI EST PLATRÉ." Le foin qui poussa sur ces lettres crut avec tant d'activité qu'on pouvait facilement lire ce qui y était écrit. Le peuple américain, qui, comme le nôtre, ne croit aux théories que quand il voit la pratique les confirmer, comprit alors quels étaient les effets du plâtre sur les prairies.

J'étais un jour à visiter le jardin de M. François Chapleau, à St. Jérôme, qui passait pour réussir très bien dans l'horticulture, et ma vue fut frappée par un carré d'oignons disposés en rangs, alternés d'oignons chétifs et d'autres superbes. Je lui demandai la raison de cette différence, et il me dit que les beaux avaient été plâtrés et que les autres ne l'avaient pas été. La différence était frappante. Depuis j'ai employé le plâtre sur grand nombre de plantes et j'ai toujours trouvé qu'il avait un effet merveilleux et prompt, non pour engraisser, mais pour favoriser la décomposition des engrais et les assimiler à la plante. Je dois dire ici que j'ai remarqué des effets presque aussi étonnants dans l'emploi de la cendre de végétaux, avec cet avantage que celle-ci est un engrais et peut s'employer même sur un terrain maigre.

Tout cela à propos de mouche à patates que je ne veux pourtant pas quitter sans faire une réflexion, que tout le monde s'est faite tout bas. D'où vient ce fléau ? Qui l'envoie ? Ces insectes ont surgi comme par enchantement.

L'envahissement de cette punaise, est bien propre à nous humilier

et à nous faire trembler à la pensée des fléaux qui fondraient sur nous, si Dieu, qui met un frein à la fureur des flots, ne contenait dans les digues de sa miséricorde, ces agents de sa justice. Et pour mieux nous faire comprendre notre néant, c'est presque toujours des agents infimes qu'il oppose à notre orgueil.

A ce propos qu'on me permette de citer ici les lignes admirables de Louis Veuillot, cet incomparable journaliste, inspiré de la foi d'un apôtre, qui dans " Rome et Lorette " fait si admirablement ressortir le néant des œuvres de l'homme et la merveilleuse fécondité des œuvres de Dieu, par la description qu'il donne des ruines d'une maison sénatoriale de Monselice.

" Les murs sont chargés de statues grotesques : bouffons que le temps a rendus plaintifs, et dont il s'est cruellement amusé, enlevant à l'un sa jambe difforme, à l'autre son doigt narquois, de celui-ci crevant l'œil, et de celui-là partageant la bosse en deux moitiés, dont l'une gît tristement sur la muraille, et l'autre reste à son poste comme un bon mot qu'un faux plaisant ne peut achever ; les dalles se disjoignent, pour faire place au brin d'herbe, vainqueur de la pierre et du ciment ; les marches des vastes escaliers sont branlantes, moussues, pleines de secrets asiles où le lézard se réfugie, ornées çà et là de fleurs sauvages où l'abeille vient butiner. Destruction, abandon, misère, c'est le sceau de tout ce qui est de l'homme ; mais partout, à côté de ce cachet malheureux, la riche nature, développant en paix les dons du Ciel, met cent et cent signes brillants de sa jeunesse inépuisable et de sa fécondité. Au-dessus de ces statues mutilées, à l'ombre de ces murs croulants, sur l'emplacement de ces chemins devenus déserts, dans les fentes de ces pierres rompues par le coup de vent et par la goutte d'eau, partout la nature, bonne, belle et compatissante, comme si elle avait pitié de la détresse de l'œuvre humaine, comme si elle voulait consoler les regards affligés du passant, accourt, se montre, sourit. Elle est active, elle est empressée, elle est charmante, et plus libérale encore d'agréables profusions que ne le furent les créatures de ces lieux dévastés. A la statue brisée elle fait un dais de verdure ; elle met un tapis de velours sous ses membres abattus. Au mur crevassé elle donne un manteau de lierre, un panache de verveine ou de giroflée sauvage, et des guirlandes de chèvrefeuille, qui courent et qui folâtrent plus gaiement que ne le fit jamais propos de bouffon et chanson de troubadour. Dans l'escalier de marbre, elle bouche un trou avec une touffe de thym. Elle place les ronces en sentinelle, près du débris de sculpture que pourrait outrager le pied du passant. Pour peupler ces solitudes en même temps qu'elle les pare, elle y appelle les oiseaux, les insectes, les papillons : hôtes chantants, bourdonnants, agiles, joyeux, maîtres des palais aériens qu'elle leur construit. Ils viennent en plumage d'azur,

d'écarlate ou d'ébène, en corselet d'acier, d'argent ou d'or, en parure de rubis, d'escarboucles et de saphir ; ils gazouillent, il bruissent, ils voltigent, ils butinent ; ils habitent sur la feuille et dans la fleur."

XX

Il y a peu d'Anglais au Nominingue. Il est de fait qu'il n'y a guère que des Canadiens-Français qui puissent résister aux rudes épreuves de cette vie de colons et qui aient le courage de l'affronter avec assez de persistance pour s'implanter dans ces rudes contrées couvertes de forêts.

Il y a d'ailleurs peu de nationalités étrangères dans ces cantons du Nord.

Outre l'énergie qui manque à la plupart d'entre elles, il y en a qui craignent le voisinage de ces descendants de Normands et de Bretons qui ne s'en laissent pas facilement imposer.

Laissez-moi vous raconter une histoire qui en vaut bien une autre :

Il y a quelques années, je m'entretenais avec un brave protestant sur la force des préjugés de ses co-religionnaires à l'égard des catholiques. Il partagea mon opinion et me cita l'exemple de son vieux père, qui demeurait dans le pays depuis vingt ans et n'osait encore s'éloigner que de quelques arpents de sa maison, crainte de rencontrer un catholique qui aurait pu lui faire du mal.

Sont-ils craintifs, timides ou grossiers ? toujours est-il qu'il est facile de reconnaître, quand on les rencontre, les fils d'Albion ou de la verte Erin ou de la Calédonie. C'est à croire que ces gens là sont nés le chapeau sur la tête. D'ailleurs nos petits Canadiens ont l'air jovial, sont lestes dans leur démarche et ont le bras souple à saluer.

Il y avait, en 1883, au Nominingue un Français, bon citoyen, mais qui trouvait la vie dure. Ces gens là ne sont habitués ni à notre climat ni à notre régime, ni surtout à nos défrichements. On réussira guère à les implanter dans nos terres nouvelles. Pour eux, certainement, les prairies du Manitoba ou les prairies de l'Ouest conviendraient mieux.

En résumé, pour les caractères fortement trempés, le Nominingue est une place enchanteresse. Les bois, les lacs, l'air, tout parle à l'âme, tout respire la santé. Et quand les communications seront plus faciles ce sera un oasis où iront en villégiature les gens d'affaire fatigués du bruit et de l'air des villes. Les Jésuites se proposent d'y envoyer tous les ans, un ou deux de leurs Pères pour accompagner les élèves qui voudraient y aller passer les vacances.

Combien de parents, dont les occupations sont nombreuses et qui ne peuvent soustraire leurs enfants aux dangers des grands centres,

seraient heureux de les confier à la garde des R. Pères pour y prendre leurs ébats, sans crainte pour leur vie si exposée à l'air malsain des villes !

Le gibier est varié et nombreux dans la vallée de la Rouge. Nous pouvons en voir une longue liste dans les papiers sessionnels de 1865.—17 à 24 vol. XVIII.—No. 3— préparée par M. W. S. M. d'Urban, assistant de Sir W. E. Logan, en 1858.

Une semblable liste des plantes avait aussi été préparée par le même M. d'Urban ; mais elle fut perdue dans le naufrage du *Hungarian*, à bord duquel il revenait d'Angleterre.

Outre le regret de ne voir nulle part ce travail traduit en français, nous avons celui de ne pouvoir l'offrir à nos lecteurs qui pourraient y référer avec profit.

Quant aux minéraux de la Rivière Rouge :

" Une seule bande de terre calcaire, qu'on a nommée la bande de Neuville, variant apparemment en épaisseur de 60 à 1000 pieds, et d'une moyenne de peut-être 750 pieds surgissant de dessous les roches siluriennes, a été suivie depuis Grenville à la Chute des Iroquois, cinquante milles, en remontant la vallée de la rivière Rouge. Elle présente la forme générale d'un bassin, mais sa distribution est si compliquée, à cause des ondulations subordonnées, que dans une surface triangulaire dont la base s'étend environ vingt cinq milles entre la Seigneurie de la Petite Nation et Lachute, et dont le sommet est à la chute des Iroquois, la ligne de l'effleurement du calcaire a au-dessus de 200 milles. La distribution qui présente l'effleurement parait dépendre de deux séries d'ondulations, les axes d'une série ayant une direction s'approchant du Nord au Sud, et ceux de l'autre dans une direction presque de l'Est à Ouest ; cette série-ci a apparemment quelques rapports avec le plus ancien système de dykes. (Géologie du Canada 1863 p 46.)

.......................Sur vingt cinq milles depuis l'Outaouais, la direction des axes ondulations principales est environ N. 10° E. La direction de la forme synclinale la plus importante qu'on ait examinée au delà de cette distance est d'environ N. 10° O. Dans cette direction s'étend un bassin au-dessus du calcaire de Grenville, depuis le Nord d'Arundel à la chute des Iroquois, où le calcaire semble se réduire en pointe. La plus grande largeur du bassin est à la ferme d'Hamilton, dans la prairie des Trois-Montagnes, où une coupe faite à angles droits montre deux bandes importantes de terre calcaire cristalline venant de dessous celle de Greenville, de chaque côté, avec de grandes masses de gneiss orthose entr'elles. L'effleurement inférieur de ces deux couches s'étend à travers le lac Tremblant du côté oriental, et à travers trois petits lacs du côté occidental. La couche supérieure passe à

travers le lac Long et le grand lac au Castor, du côté de l'Est, et du lac Vert, du côté de l'Ouest; et est divisée en trois couches subordonnées par l'interposition de deux bandes grenatifères de gneiss et de quartzite. Dans cet endroit le gneiss rencontre la bande de Grenville, et au-dessus, un grand lit de quartzite, de 600 pieds d'épaisseur, forme la montagne Quartz, mont isolé qui s'élève dans la plaine des Trois-Montagnes. Il s'élève de dessous ces trois bandes calcaires, de chaque côté du bassin, et du côté occidental du gneiss orthose qui forme la montagne Tremblante, le mont le plus élevé dans le voisinage, à 2060 pieds au-dessus de la mer." (Geologie de 1863, p. 47-8.)

On ne saurait s'imaginer les richesses incalculables que [redacted] cette Vallée d'Ottawa, si longtemps laissée inculte, mais que savaient déjà apprécier nos coureurs des bois français conduits par les missionnaires. De nos jours encore, c'est le missionnaire qui en a fait connaître toutes les ressources et c'est le zèle du clergé qui a déterminé les colons à aller les exploiter.

" Il serait désirable, dit M. Drapeau, dans son intéressante étude sur la colonisation, que le gouvernement fit ouvrir une route de colonisation entre la Gatineau et cette partie de la rivière aux Lièvres, laquelle partirait de l'embranchement de la rivière du Désert et traverserait Kensington, Boutillier et Kiamica, pour faciliter la colonisation de ces bons terrains. Cette proposition n'est pas neuve; car je vois qu'en 1856 le Rév. Père Andrieux, missionnaire oblat, suggérait déjà à cette époque l'ouverture de cette même route, affirmant qu'il savait qu'à cette hauteur et au-dessus il y avait *d'immenses quantités de terres excellentes pour la culture.*

Ce que nous en avons dit ne fait connaître qu'imparfaitement une toute petite partie de la vallée d'Ottawa. Et je ne saurais terminer ce travail sans jeter un coup d'œil rapide sur cette plaine que je voudrais faire apprécier de mes compatriotes.

Cette magnifique région couvre une superficie de plus de 30,000 milles carrés et a une étendue territoriale plus grande que la plupart des états américains.

Elle est sillonnée par la rivière de l'Outaouais, qui prend sa source sur la " hauteur des terres " et va se jeter dans le Saint-Laurent, après une course de 800 milles.

L'Outaouais après maints détours capricieux du Nord-Ouest au Sud-Ouest forme l'immense nappe du lac Témiscamingue, dont les bords viennent d'être signalés à la colonisation par les Pères Oblats comme la plus belle plaine de tout le Canada Uni.

L'Ottawa reçoit successivement les eaux des rivières Blanche, Montréal, Keepawa, Maganasippi et du Matawan. Dans son parcourt l'Outaouais forme des rapides superbes et de lacs magnifiques et, après

avoir été grossir les rivières du Moine, Coulonge, Madawaska, Noire, Mississipi, Bonne Chère, Petewawee, Rideau, Gatineau, du Lièvre, la Petite Nation, Rouge, Blanche, du Nord, Montréal, Keepawa, Maganasippi, Matawan, se jette dans le St. Laurent, à Ste. Anne de Bellevue et à Repentigny, formant ainsi l'Isle de Montréal.

Les terrains qui avoisinent ces nombreuses rivières offrent des ressources considérables à l'industrie agricole, et même forestière. "Cette vaste région de l'Outaouais, dit M. Drapeau, p. 319, qui couvre une surface de terrain d'environ 33,060 milles géographiques quarrés, comprend tout le territoire situé sur la rive gauche de la rivière Outaouais et sur une petite partie du fleuve St. Laurent, s'étendant de l'Ouest à l'Est, depuis le lac Témiscamingue jusque vers le lieu où se trouve la source de la rivière Gatineau, situé à environ 45 milles en deça de la ligne nord supposée du Bas-Canada, sur une profondeur qui varie, mais que nous pensons estimer approximativement à 300 ou 350 du fleuve St. Laurent, j'ajouterai que la longueur de cette immense contrée, bornée au sud par l'Outaouais et le St. Laurent, est d'environ 866 milles, que je compte depuis le Lac ci-dessus mentionné jusqu'à la ligne orientale du comté de Berthier, en suivant le cours de ces rivières, c'est-à-dire que cette partie du territoire bas canadien est aussi vaste que l'Irlande entière, puisque ce dernier pays ne contient guère que 20,500,000 acres égal à 32,000 milles carrés."

Cette région est divisée en 15 comtés: Pontiac, Outaouais, Argenteuil, Deux-Montagnes, Vaudreuil, Soulanges, Jacques-Cartier, Hochelaga, la ville de Montréal, Laval, Terrebonne, Assomption, Montcalm, Joliette, Berthier.

Le comté de Pontiac forme 21,018 carrés et contenait en 1881, 19,939 habitants; Ottawa comprend 6,683 carrés et contenait en 1881, 49,432; Argenteuil comprend 937 milles carrés et contenait en 1881, 16,062 habitants; Deux-Montagnes comprend 258 milles carrés et contenait en 1881, 15,856 habitants; Vaudreuil comprend 183 milles carrés et contenait en 1881, 11,485 habitants: Soulanges comprend 137 milles carrés et contenait en 1881, 10,220 habitants: Jacques-Cartier comprend 106 milles carrés et contenait en 1881, 12,345 habitants; Hochelaga comprend 82 milles carrés et contenait en 1881, 49,079 habitants; la ville de Montréal comprend (non compris Hochelaga nouvellement annexé) 5-19 milles carrés et contenait en 1881, 140,747 habitants; Laval comprend 85 milles carrés et contenait en 1881, 9,462 habitants; Terrebonne comprend 544 milles carrés et contenait en 1881, 21,892 habitants; L'Assomption comprend 248 milles carrés et contenait en 1881, 15,282 habitants; Montcalm comprend 4,820 milles carrés et contenait en 1881, 12,966 habitants; Joliette comprend 2,678 milles carrés et contenait en 1881, 21,988 habitants;

Berthier comprend 2,430 milles carrés et contenait en 1881, 21,838 habitants.

Comme nous venons de le voir cette vallée d'Outaouais, qui est de 11,020 lieues carrées, est, à elle seule presque aussi étendue que le quart de la France qui a 46,640 lieues carrées. Et la France contient environ 40,000,000 d'habitants, c'est-à-dire environ 70 habitants par kilomètre carré ou par 17 arpents, 12 pieds, 0,232 pouces français.

Si donc notre vallée d'Outaouais était comparativement aussi peuplée que la France, elle contiendrait dix millions d'habitants ; tandis qu'elle n'en contient que quatre cent dix-neuf mille cinq cent quatre-vingt-dix, c'est-à-dire moins d'un demi million.

Nous pouvons en conclure qu'il y a place, dans la seule vallée de l'Outaouais, pour encore neuf millions d'habitants, c'est-à-dire plus de sept fois plus que n'en contient la Province de Québec toute entière, dont la population, d'après le recensement de 1881, était de 1,359,027 habitants.

Pourtant la Province de Québec a une étendue de 62,896 lieues carrées, tandis que la France, qui contient environ 40,000,000 d'habitants, n'en a que 46,640 lieues carrées.

Comme conclusion générale, affirmons hautement que notre patrie renferme des trésors capables d'activer les industries de toutes espèces, et qu'elle offre un sein gonflé des richesses les plus variées à ses enfants et aux étrangers qui désirent venir prendre place au banquet que la Providence a dressé avec tant de générosité.

Bénissons Dieu des merveilles qu'il a multipliées autour de nous, et que nos cœurs reconnaissants se livrent à l'allégresse propre aux enfants conviés au festin d'un si bon Père !

(Fin.)

CORRECTIONS.

A la page 16, au lieu de " Lefebvre de Villeneuve," lisez " Lefebvre de Villemure." Et au lieu de " évêque de Gortinopolis " lisez " évêque de Germanicopolis."

A la page 243, au lieu de " Lalonde," lisez " Lalande."

A la page 73, au lieu de dire que le curé Ouimet est " l'aîné," il faut lire " le cadet" de trois frères religieux ; le Frère Romuald, qui est de la Doctrine Chrétienne, est maintenant Directeur des maisons du comté des Trois-Rivières."

Madame Ouimet, leur mère, est née Amélie Desjardins.